Observatoire
des vacances et des loisirs
des enfants et des jeunes
JPA I UNAT

2022

L'encadrement des jeunes par des jeunes.

Incidence de l'animation occasionnelle dans les parcours personnels et/ou professionnels.

Natacha Ducatez

OVLEJ

01/03/2022

SOMMAIRE

INTRODUCTION 2

PREMIÈRE PARTIE : Éléments de cadrage (bibliographiques et méthodologiques) 4

Pourquoi une étude sur l'animation occasionnelle ? 5

Les enjeux autour de l'animation occasionnelle et des brevets pour la pratiquer 7

Quelques données sur le BAFA et le BAFD 12

Méthodologie de l'enquête 18

DEUXIÈME PARTIE : Comprendre comment les individus qui pratiquent l'animation de manière occasionnelle vivent cette expérience 23

Pratiquer l'animation occasionnelle : raisons et perceptions 24

La pratique de l'animation : quelles expériences et quels apports ? 62

Analyse statistique conclusive 72

TROISIÈME PARTIE : Comprendre en quoi le monde social de l'animation influe sur les individus 75

Quels apprentissages développés par la pratique de l'animation ? 76

Plus que des apprentissages, des effets sur les parcours de vie 90

QUATRIÈME PARTIE : Comprendre les perceptions et le rapport au monde 98

Pratiquer l'animation occasionnelle : quelle définition ? 99

La perception d'un manque de reconnaissance 118

CONCLUSION 123

Bibliographie 129

Annexes 130

Table des illustrations 141

Table des matières 142

INTRODUCTION

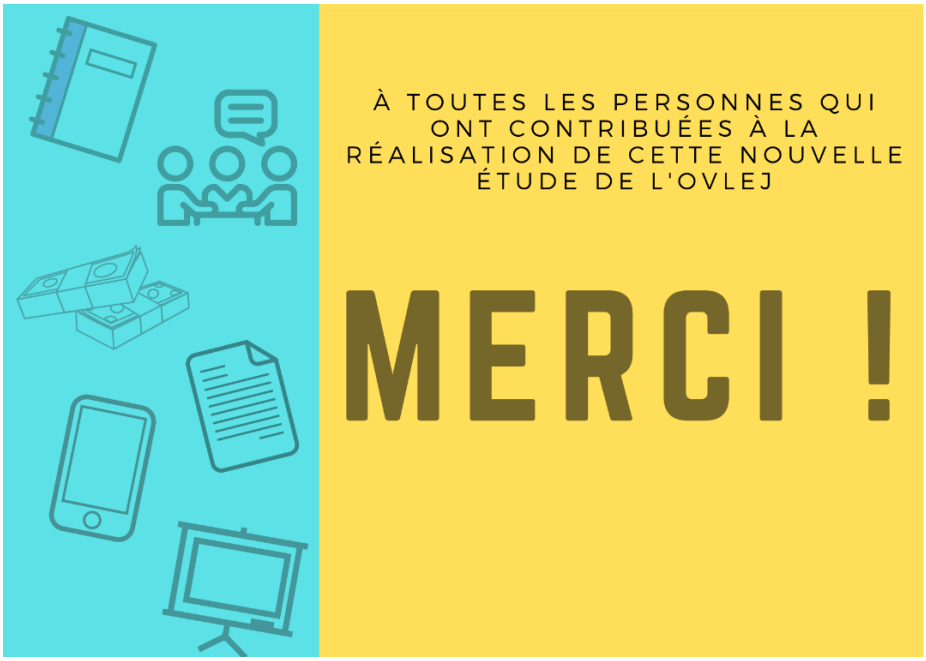
L'Observatoire des vacances et des loisirs des enfants et des jeunes (Ovlej) travaille le plus souvent, d'une part sur le champ des accueils collectifs de mineurs (ACM), d'autre part sur les publics accueillis au sein de ces accueils. Il est plus rare que les études de l'Observatoire se centrent sur les encadrants, les équipes pédagogiques de ces accueils.

Pour autant, ce sujet d'étude revient régulièrement dans les débats qui animent les réunions du Conseil d'administration, sur les choix des objets de recherche à traiter au sein de futures enquêtes. Les résultats de l'étude réalisée sur la notion de vivre-ensemble, auprès des enfants et des adolescents participant à différents types d'accueils collectifs, ont montré le ou les rôles que pouvaient jouer l'animation dans le développement personnel des mineurs et dans leurs expériences de la vie sociale. Suite à la réalisation de cette étude, la question du rôle de l'animation pour les encadrants, et plus particulièrement les jeunes encadrants, devenait d'autant plus pertinente à traiter.

En 2021, l'Ovlej a donc souhaité travailler sur cet objet de recherche en le ciblant spécifiquement sur la pratique de l'animation dans un cadre occasionnel. Dans ce souhait de mieux comprendre le rôle que peut jouer l'animation dans le développement des jeunes encadrants, deux objectifs ont été posé : celui, d'abord, de définir les effets, sur les personnes, d'une expérience dans l'animation occasionnelle ; celui, ensuite, de comprendre quels sont les éléments qui vont permettre les transformations et/ou avoir des effets sur les parcours de vie des personnes.

Ce rapport présente les résultats de l'enquête qualitative menée en mai 2021 et se compose de quatre parties.

- La première pose différents éléments de cadrage, tant bibliographiques que méthodologiques.
- La deuxième partie du rapport présente des premiers résultats de l'analyse des récits de vie. Elle se centre sur une compréhension de l'expérience de la pratique de l'animation occasionnelle. Elle pose la question des raisons à la pratique et du sens que l'on va lui donner, et met l'accent sur les apports perçus individuellement.
- La troisième partie interroge les influences du monde social de l'animation sur les individus. Elle nous parle notamment des divers apprentissages développés au cours des parcours d'animation.
- Enfin, la quatrième partie pose la question du rapport au monde. Elle questionne ainsi la définition de l'animation occasionnelle et les perceptions autour de cette pratique spécifique.



L’Ovlej souhaite remercier toutes les personnes qui, d’une manière ou d’une autre, ont participé à la réalisation de cette étude :

- toutes celles qui en ont suivi la réalisation, au travers du Comité de pilotage, du Comité scientifique et du Conseil d’administration de l’Observatoire, et qui, par leurs retours et leurs apports, ont participé à la construction de l’étude ;
- toutes celles également qui ont relayé l’appel de l’Ovlej pour la réalisation de l’enquête qualitative, que ce soit au travers de la Jeunesse au Plein Air (JPA) et de l’Union Nationale des Associations de Tourisme et de plein air (UNAT) ou de nombreux organisateurs d’ACM ;
- toutes les personnes, enfin, qui se sont portées volontaires pour participer à l’enquête par récit de vie. Un merci tout particulier à ceux qui ont été interrogé, pour avoir accepté de se raconter. **Sans vos paroles, ce rapport n’existerait pas.** Merci de la confiance que vous avez accordé à l’Observatoire dans la réalisation de ces entretiens.

Nous remercions également le laboratoire UMR Passages n°5319 du CNRS, et plus particulièrement Grégoire Le Campion, ingénieur d’études CNRS en traitement et analyse de bases de données, pour sa collaboration et son soutien dans l’analyse statistique des entretiens.

L’Ovlej remercie également la Direction de la jeunesse, de l’éducation populaire et de la vie associative (DJEPVA), rattachée au Ministère de l’Education Nationale, pour son soutien financier à la réalisation de cette étude.

Sans votre soutien et votre participation à tous, l’Ovlej n’aurait pu mener à bien cette nouvelle étude.

PREMIÈRE PARTIE :
Éléments de cadrage
(bibliographiques et méthodologiques)

Pourquoi une étude sur l'animation occasionnelle ?

Ces dernières années, plusieurs études sociologiques ont été menées sur les expériences de vie collective des mineurs au sein des accueils collectifs avec et sans hébergement[1]. Un de leur objectif : comprendre de quelle manière ces espaces de loisirs et de vacances influent sur la construction identitaire des jeunes. Elles ont montré que cette expérience collective spécifique permet de développer des habiletés sociales et comportementales et, du point de vue des familles, de manière différente que dans d'autres espaces (scolaire, familial,…). Elles mettent également en avant les effets de ces expériences dans la construction identitaire des jeunes ou dans les parcours de vie de certains jeunes, une fois adulte. Ces études ont toutes pour point commun d'avoir centrées les méthodologies de recherche sur l'expérience et la parole des principaux acteurs des ACM : les jeunes fréquentant ou ayant fréquenté les accueils de loisirs et/ou les séjours collectifs.

Ces diverses études ne questionnent pas directement le rôle des organisateurs (au travers des projets éducatifs) ou celui des équipes pédagogiques (au travers des projets et pratiques pédagogiques) dans ces transformations et/ou effets des ACM sur les mineurs. **Elles ne questionnent pas non plus les potentiels effets d'une participation aux ACM pour les encadrants**.

Pourtant, le champ de l'animation se distingue de nombreux autres secteurs d'activité, d'une part par le fait qu'il mobilise dans ses équipes d'encadrement, chaque année, de nombreux jeunes qui seront responsables de plus jeunes encore ; d'autre part parce que nombre d'entre eux assureront cette fonction d'encadrement sur leur temps libre, dans le cadre d'une animation dite occasionnelle.

La pratique de l'animation occasionnelle s'inscrit dans un parcours (de formation et de pratiques) qui ne sera pas constant dans le temps (au sens où les périodes de formation et d'encadrements vont, le plus souvent, être réalisées à des périodes ponctuelles, notamment durant les congés). Bien que « non constante », cette expérience se joue sur la durée et « plongera » les personnes dans diverses « dimensions » : formations théoriques, stages pratiques, recherche de poste, travail sur un projet et/ou des pratiques, travail collectif, pratiques d'encadrement, prises de responsabilité,… tout cela en parallèle d'une vie étudiante ou professionnelle « autre ».

Pour l'Etat et de nombreux organisateurs, cette pratique occasionnelle, dont l'obtention du BAFA est souvent la « porte d'entrée », revêt une notion d'engagement. Elle va regrouper à la fois des animateurs/directeurs bénévoles et des animateurs/directeurs « volontaires ». Ces derniers se distinguent par la signature d'un contrat d'engagement éducatif (CEE). La plupart des recherches qui se centrent sur l'animation occasionnelle axent, d'une manière ou d'une autre, leur problématique sur cette notion d'engagement. Ainsi, on questionne les raisons à l'inscription à la formation BAFA en cherchant à comprendre notamment si passer ce brevet traduit effectivement une volonté de s'engager ; on analyse les facteurs qui favoriseraient cet engagement et/ou l'inscription ; on s'interroge sur les apports de la formation. D'autres questionnent la pratique de l'animation volontaire en la plaçant dans le contexte de professionnalisation du secteur, dénonçant ainsi *« des frontières floues entre volontariat et sous-salariat »* (Lebon, Simonet, 2012, p.4). Comment alors

[1] *Evaluation et objectivation des impacts des ACM*, étude réalisée par le BASIC pour la JPA, 2018 ; Natacha Ducatez, *De l'intérêt du vivre-ensemble par les ACM. Expériences et compétences acquises selon les jeunes et leurs parents*, OVLEJ, « Dossier d'étude » n°222, CNAF, juillet 2021 ; Pauline Clech, *Partir en « colo » et revenir changé ? Enquête sur la socialisation juvénile lors de vacances encadrées*, INJEP/Rapport d'étude, 2020.

dépasser ces débats idéologiques et politiques lorsque l’on se questionne sur l’animation occasionnelle en tant qu’objet de recherche ?

Et si une des solutions était d’écouter les personnes, non pas dans l’idée d’aller vérifier des hypothèses, mais dans celle d’en construire à partir de ce qui est raconté. Finalement, dans le cadre d’une pratique de l’animation de manière occasionnelle, qu’est-ce que cette expérience apporte aux jeunes ? De leur point de vue et avec un peu de recul, qu’ont-ils à nous apprendre de leurs expériences ? Quelle place l’animation occasionnelle a-t-elle occupée dans leur parcours de vie (personnel, professionnel) ? En quoi cette expérience a-t-elle été importante, déterminante, ou déstabilisante pour eux ? Qu’en retiennent-ils ? Et définissent-ils d’eux-mêmes cette pratique comme un engagement ?

Les enjeux autour de l'animation occasionnelle et des brevets pour la pratiquer

Avant de travailler sur une approche descriptive de l'expérience d'une pratique de l'animation occasionnelle, il semble nécessaire de se réinterroger sur les enjeux relevés autour de cette pratique. Cette première phase exploratoire a permis une appropriation de ces enjeux, ainsi que des travaux conduits sur le sujet.

1. Le Bafa et l'animation occasionnelle

L'obtention du brevet d'aptitude aux fonctions d'animateurs (BAFA) et du brevet d'aptitude aux fonctions de directeurs (BAFD) permet d'encadrer des enfants et des adolescents en accueils collectifs de mineurs (ACM), **à titre non professionnel et de façon occasionnelle**[2]. Ces formations visent donc des personnes qui vont œuvrer dans le champ de l'animation en dehors de leur vie professionnelle ou de leur vie étudiante. Il ne s'agit pas, pour autant, forcément de bénévolat puisque la plupart des animateurs vont être recrutés sur un contrat d'engagement éducatif (CEE)[3] et bénéficier d'une rémunération.

Au cours des dernières années, le secteur de l'animation s'est progressivement professionnalisé. Ainsi, on distingue aujourd'hui les animateurs occasionnels ou « volontaires » de ceux dits « professionnels », pour lesquels l'animation est la principale activité professionnelle.

Selon la revue de littérature réalisée par Magali Bacou[4], *« les réformes entreprises par l'Etat tendent à contribuer à la professionnalisation du secteur, par exemple, en imposant la détention d'un diplôme professionnel pour occuper un poste de direction ; tout en conservant la possibilité pour des titulaires de BAFD de continuer à diriger des structures, mais sous certaines conditions (structures ouvertes moins de 80 jours par an et accueillant moins de 80 enfants). (…)*

Aujourd'hui, passer le BAFA semble être une évidence pour travailler dans l'animation et s'il n'est pas toujours un préalable indispensable à l'embauche, le plus souvent, il est exclu d'y échapper une fois embauché-e. (…)

Par conséquent, alors que les différentes filières de formation à l'animation pourraient sembler autant de pistes possibles pour travailler dans le secteur, le parcours le plus valorisé est d'obtenir un BAFA, puis un BAFD (filière non professionnelle), de poursuivre avec un BPJEPS (filière professionnelle) ou un DUT (filière universitaire) au plus court, voire de continuer par une licence professionnelle Animation (filière universitaire) et au choix, de s'arrêter, ou de faire une pause avant de prolonger via la filière professionnelle (DEFA, DPJEPS) ou universitaire (Master ou DP…). »

Cette analyse montre l'importance de la place du BAFA, « porte d'entrée » dans le secteur de l'animation, tant pour les animateurs occasionnels que pour ceux qui souhaitent faire de l'animation

[2] Décret n°86-688 du 17 mars 1986 relatif aux brevets d'aptitude aux fonctions d'animateur et de directeur de centres de vacances et de loisirs, JO du 20 mars 1986, pp.4828-4830.

[3] Le CEE est un contrat de travail spécifique proposé aux personnes exerçant des fonctions d'animation et d'encadrement dans les accueils collectifs de mineurs. Il déroge au droit du travail sur certains points, notamment le temps de travail, le repos et la rémunération.

[4] *Le brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur-animatrice (BAFA). Quels effets sur les parcours d'engagement et d'autonomie des jeunes ? Revue de littérature*, INJEP Notes & rapports/Revue de littérature, décembre 2017.

leur principale activité professionnelle. Dès lors se posent des questions autour du changement potentiel de perception de ce brevet qui n'est alors plus « réservé » uniquement aux personnes qui pratiqueraient dans un cadre occasionnel.

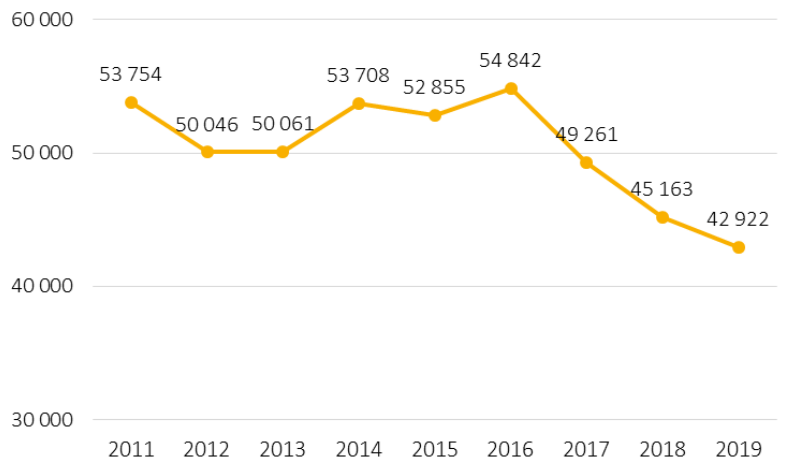
2. L'animation occasionnelle : des écarts entre l'offre et la demande ?

Depuis de nombreuses années, les organisateurs d'ACM relèvent le fait qu'ils rencontrent des difficultés de recrutement sur les postes d'animateurs, dans le cadre d'une pratique occasionnelle. Une des causes de ces difficultés serait liée à la baisse du nombre de personnes obtenant le BAFA.

En 2003, ce constat avait donné lieu à la réalisation d'une étude par l'Ovlej[5] pour comprendre le rapport des jeunes à l'animation et à la direction occasionnelles en ACM. L'étude relevait, entre 2000 et 2002, une baisse du nombre de titulaires annuels du BAFA de 11 % ; entre 1999 et 2002, une baisse du nombre de titulaires du BAFD de 16 % (p.7).

Selon les dernières données disponibles (2011-2019), si les effectifs de BAFA délivrés ont pu évoluer au cours des années, le constat de baisse est aujourd'hui de nouveau d'actualité[6]. En 2002, 50 328 BAFA ont été délivrés ; entre 2011 et 2016 ce nombre reste supérieur à 50 000, comme le montre le graphique ci-dessous. Notons que la hausse des effectifs entre 2013 et 2016 coïncide avec la réforme des rythmes éducatifs qui a impliqué de nouveaux besoins du fait de la mise en œuvre de nouvelles activités périscolaires. La baisse, à partir de 2017, intervient au moment de l'assouplissement de cette même réforme. En 2019, c'est « seulement » 42 922 BAFA qui ont été délivrés.

Figure 1 - Effectifs de BAFA délivrés au cours des années 2011 à 2019



Source : DJEPVA, base de données BAFA-BAFD ; traitements INJEP-MEDES ; situation au 15 juin 2020. Champ : France métropolitaine + DROM + COM.

Notons que ces données ne portent que sur le nombre de brevet délivrés. L'étude « Le Bafa et les jeunes », publiée en 2017 par la Cnaf, présente à la fois les données concernant le nombre d'inscrits en première session théorique et celles du nombre de brevet délivrés[7]. Les évolutions des deux courbes ne sont pas similaires : si le nombre d'inscrits est en hausse entre 2011 et 2014, celui du

[5] « Devenir aujourd'hui animateur ou directeur occasionnel en centres de vacances et de loisirs »

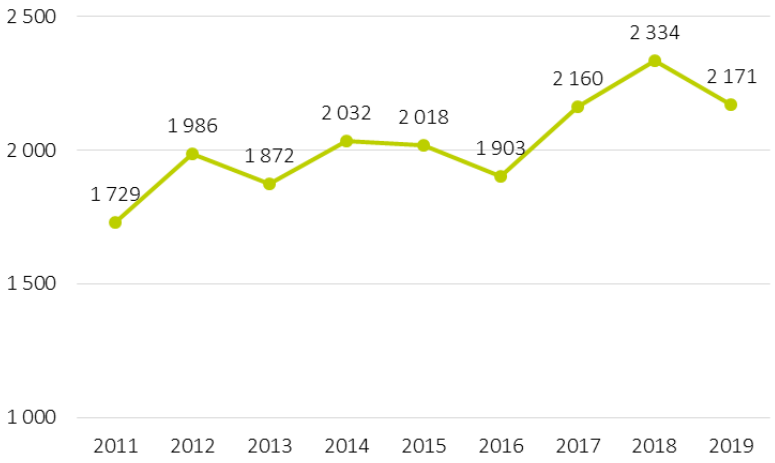
[6] Cette analyse s'appuie sur les données entre 1994 et 2002 (rapport Ovlej), puis entre 2011 et 2019 (dernières données disponibles sur le site de l'Injep au moment de la rédaction de ce rapport).

[7] Données entre 2011 et 2015, p.6.

nombre de brevets délivrés est lui en diminution ou stable. Les deux courbes ne sont pas comparables en tant que telle (puisque la formation peut être réalisée en plus d'un an), il est néanmoins intéressant de garder en tête que l'augmentation du nombre d'inscrits n'entrainera pas automatiquement une hausse du nombre de diplômes délivrés.

Pour les BAFD, ce constat de baisse ne semble plus d'actualité, bien que les effectifs restent inférieurs aux données concernant la période 1994-1999. En 1999, 2 527 BAFD sont délivrés, atteignant ainsi un pic. En 2002, cet effectif n'est plus que de 2 113. Entre 2011 et 2016, les effectifs sont inférieurs à ceux de 2002. Entre 2016 et 2018, ils sont en forte hausse et culminent, pour cette dernière année, à 2 334 BAFD délivrés. Si une baisse s'observe sur l'année 2019, le nombre de BAFD délivrés (2 171) reste néanmoins supérieur à toutes les années précédentes (sur la période 2011-2019).

Figure 2 - Effectifs de BAFD délivrés au cours des années 2011 à 2019



Source : DJEPVA, base de données BAFA-BAFD ; traitements INJEP-MEDES ; situation au 15 juin 2020. Champ : France métropolitaine + DROM + COM.

Ces évolutions ont des effets directs sur le recrutement des animateurs et directeurs occasionnels. En effet, en 1992, une étude[8] montrait que la durée d'utilisation de ces brevets était relativement courte (moins de 4 ans pour 80 % des animateurs occasionnels et moins de 5 ans pour 73 % des directeurs), **ce qui impliquerait un besoin de renouvellement constant des personnes obtenant ces deux brevets pour faire face aux besoins des organisateurs d'ACM.**

Ces besoins restent cependant difficiles à évaluer. En effet, peu de données existent sur le nombre de recrutement d'animateurs et de directeurs occasionnels et/ou sur la place de l'activité occasionnelle dans le champ de l'animation. Les organisateurs d'accueils collectifs font néanmoins régulièrement remonter les difficultés qu'ils rencontrent en termes de recrutement, lors de diverses réunions (DJEPVA, UNAT, JPA) réunissant les acteurs du secteur.

Les évolutions observées sur le nombre de titulaires de BAFA et de BAFD posent plusieurs questions : les jeunes portent-ils un moindre intérêt à ces brevets et/ou aux activités qui leur sont associées ? Et qu'en est-il des abandons en cours de formation ? Comment expliquer que malgré une baisse de la fréquentation des séjours collectifs depuis plusieurs années, qui pourrait impliquer une baisse des

[8] Centre d'Etudes et de Communication (1992). Pour les années 1991 à 1993, la CNAF évaluait à 2 ans en moyenne la durée d'utilisation du diplôme et à 91.5 % la proportion de jeunes scolarisés parmi les stagiaires BAFA, voir CNAF (1994).

besoins en termes d'animateurs, les difficultés en termes de recrutement perdurent pour ces acteurs ?

3. Des différences de perceptions : entre « engagement » et « job d'étudiant »

Si les organisateurs d'ACM font du lien entre leurs difficultés de recrutement et le nombre de personnes obtenant le BAFA chaque année, ils relèvent également des évolutions dans la manière dont les jeunes répondent aux offres. Par exemple, certains n'hésiteraient pas à rompre un contrat quelques jours avant leur premier jour, s'ils trouvent « un meilleur poste » ailleurs, qui répondra mieux à leurs attentes financières et/ou personnelles (envie de partir à l'étranger par exemple). Ces comportements sociaux interrogent le rapport actuel des jeunes à l'animation volontaire.

« Le BAFA et le BAFD présentent la spécificité de valider une formation qui ouvre l'accès à une activité non professionnelle, qualifiée généralement de volontaire[9]. Cette spécificité s'enracine dans l'histoire de l'éducation populaire et des activités de loisirs et de vacances pour enfants et jeunes. Dès les patronages confessionnels ou laïques et les premières colonies de vacances du XIXème siècle, l'encadrement de ces activités a été marqué par le bénévolat et l'engagement militant. (…)

Aujourd'hui, l'animation reste « un champ aux limites larges, floues et fluctuantes » (Mignon 1999) qui ne s'est pas encore constitué en profession au sens sociologique du terme. Pour E. Robinet, sa caractéristique essentielle demeure son rapport aux valeurs issues de son histoire qui la « situe à l'intersection de (ces) deux dimensions problématiques, la militance et la professionnalité ». » (Monforte, p.9-10)[10]

Si les acteurs du champ de l'animation attendent toujours un « engagement » des jeunes au travers de la pratique de l'animation volontaire, il semble que cette perception ne soit aujourd'hui que peu partagée ou perçue par la majorité des personnes qui s'inscrivent à la formation BAFA. En effet, l'étude menée par la Cnaf en 2016[11] montre que les motivations à s'inscrire dans cette formation sont principalement de trois ordres : les volontés d'acquérir une autonomie financière et une expérience valorisable pour leur parcours professionnel futur, et l'aspect plaisant et enrichissant de l'activité. Travailler dans l'animation ne se traduirait donc pas, au moment de l'inscription au BAFA, par une volonté d'engagement au sens où les acteurs du champ de l'animation l'entendent, mais plutôt par le souhait de trouver un emploi occasionnel qui permettrait de joindre l'utile (enrichissement du CV) à l'agréable (travailler avec et pour des jeunes, voyager…).

De fait, ces différences de perception peuvent provoquer des incompréhensions, tant pour les organisateurs d'ACM que pour les jeunes titulaires. Elles nous interrogent de diverses manières : qu'entend-t-on aujourd'hui par engagement ? Les jeunes ont-ils conscience que le BAFA et le BAFD ouvrent l'accès à une pratique que l'on pourrait juger dans un « entre-deux », ni bénévole, ni profession, qui ne serait peut-être pas suffisamment défini aujourd'hui ? Ces différences de perceptions sont-elles liées à une évolution du secteur (notamment la professionnalisation qui

[9] Cette notion met en avant l'engagement de la personne dans une action d'intérêt général pour laquelle elle reçoit une indemnisation (Mignon 1999).

[10] « Devenir aujourd'hui animateur ou directeur occasionnel en centres de vacances et de loisirs », Dossier d'étude n°77, CNAF, février 2006.

[11] « Le Bafa et les jeunes – Etude évaluative »

viendrait « brouiller » la question du volontariat), à une méconnaissance du champ de l’animation et de ses enjeux (projet éducatif des centres par exemple), à des évolutions sociétales ?

Quelques données sur le BAFA et le BAFD

Beaucoup des études portant sur la pratique de l'animation occasionnelle se centrent sur la formation, notamment au travers du BAFA. Cette synthèse des travaux réalisés avait pour objectif, d'une part de poser quelques éléments de cadrage sur la population observée et d'aider à la construction de la problématisation de ce nouveau projet de recherche (notamment dans l'idée de ne pas reproduire ce qui aurait déjà pu être mené) ; d'autre part d'enrichir la phase d'analyse de l'enquête, notamment par la mise en parallèle d'effets qui auraient déjà pu être démontrés dans de précédentes enquêtes et les résultats de cette nouvelle enquête.

1. Données sur le BAFA

Le BAFA s'adresse à des personnes qui souhaitent encadrer des mineurs au sein d'un accueil collectif de mineur. La formation est accessible dès 17 ans et cela sans condition d'expérience. La formation s'organise en trois sessions dont la durée totale ne peut excéder 30 mois (soit deux ans et demi). La première session, de huit jours minimum, est « théorique » et se déroule auprès de formateurs. La deuxième session est un stage pratique, à réaliser durant 14 jours minimum au sein d'un accueil collectif de mineurs. Enfin, la troisième session (théorique) est dite d'approfondissement (six jours minimum) ou de qualification (huit jours minimum). Elle peut être effectuée avec un organisme de formation différent de celui choisi pour la première session.

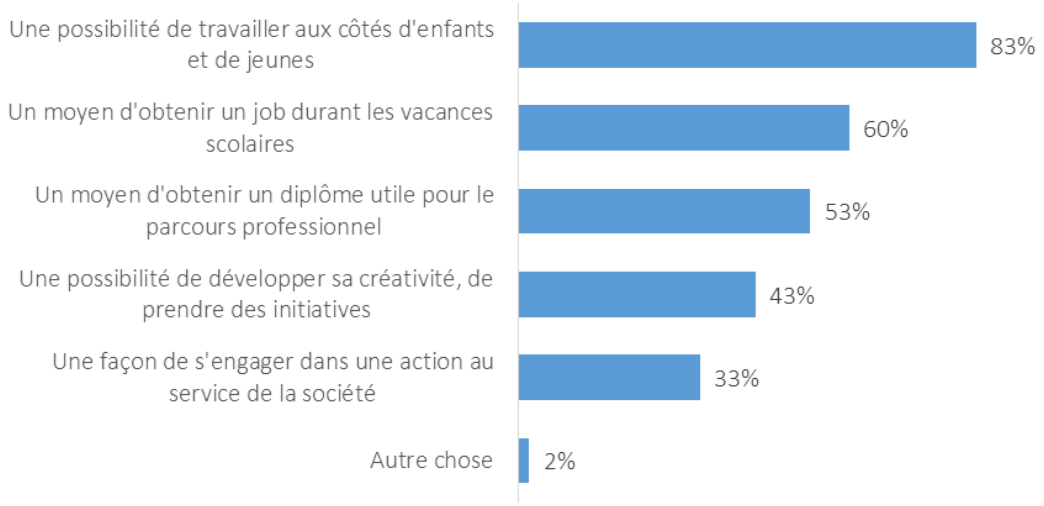
1.1. L'image du BAFA chez les jeunes

L'étude « Le Bafa et les jeunes », publiée en 2017 par la Cnaf, s'intéresse aux perceptions des jeunes (17-24 ans) sur le BAFA, qu'ils se soient ou non renseignés sur cette formation et qu'ils en soient ou non, titulaires.

En 2016, pour les jeunes, passer le BAFA c'est avant tout la possibilité de travailler aux côtés d'enfants et de jeunes (83 % des répondants, voir graphique ci-après). C'est également, pour 60 % d'entre eux, un moyen d'obtenir un job durant les vacances scolaires. Enfin, dans le top 3, pour 53 % des répondants, passer le BAFA est un moyen d'obtenir un diplôme utile pour le parcours professionnel.

L'item « Une façon de s'engager dans une action au service de la société » arrive en dernière position, avec 33 % de réponses.

Figure 3 - Passer le BAFA, pour vous c'est...



Source : Enquête BAFA Cnaf 2016. Champ : ensemble des répondants à l'enquête. 1 à 3 réponses possibles. Taux de réponse : 96 %.

Les perceptions de ce qu'est le BAFA diffèrent selon la situation des jeunes interrogés. Ainsi, ceux qui ne s'intéressent pas à ce brevet sont plus enclin à considérer ce brevet comme un moyen d'obtenir un job pendant les vacances scolaires (69 % d'entre eux contre 56 % pour ceux qui s'y intéressent). *« En lien avec cette vision du BAFA comme source financière, on retrouve des représentations négatives liées au coût de la formation et à la faible rétribution financière du BAFA. »* (p.14) A l'inverse, les jeunes qui s'intéressent au brevet répondront plus souvent que les autres que le BAFA leur sera utile pour leur parcours professionnel (58 % contre 45 %), pour développer leur créativité (51 % contre 30 %) ou leur permettra de s'engager (35 % contre 28 %).

1.2. Les raisons à l'inscription ou à la non-inscription à la formation BAFA

Toujours selon cette même enquête, les motivations à s'inscrire à la formation BAFA sont principalement de trois ordres, en lien avec la perception de ce brevet :

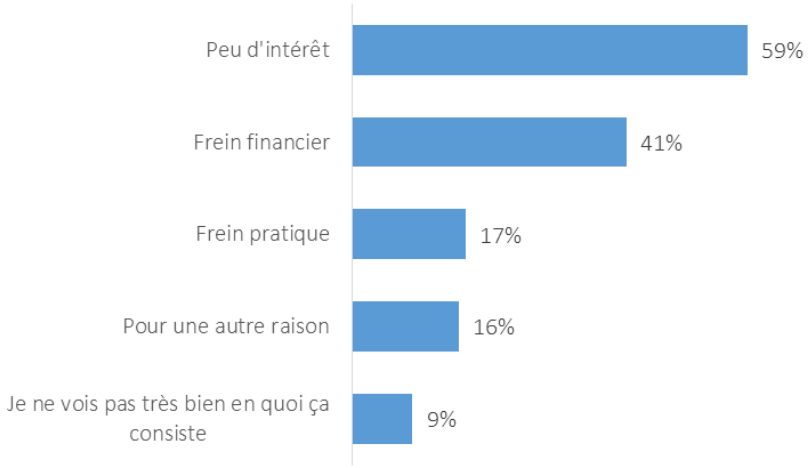
- la volonté d'acquérir une autonomie financière,
- celle d'obtenir une expérience valorisable pour le parcours professionnel,
- et l'aspect plaisant et enrichissant de l'activité.

Ainsi, les motivations d'ordre « rationnelle » (gagner de l'argent, enrichir son CV…) se combinent avec d'autres, plus personnelles : *« les échanges humains, le cadre ludique, la volonté de faire plaisir aux enfants, reviennent souvent dans les motivations des jeunes pour passer le BAFA »*.

La notion d'engagement n'est pas spontanément évoquée par les jeunes lors des entretiens et les auteurs indiquent : *« Les travaux d'Isabelle Monforte et Jérôme Camus notamment sur le sens de l'entrée en formation pour les jeunes stagiaires et titulaires BAFA et sur le caractère « volontaire » d'animateurs en accueils de loisirs vont également dans ce sens. Ils montrent que les motivations à l'entrée en formation BAFA ne correspondent pas à un engagement conscient et consenti des jeunes, au sens de commitment, ou seulement de manière minoritaire. »* (p.18)

Parmi les jeunes enquêtés qui n'envisagent pas de passer le BAFA, la majorité (59 %) l'explique par une absence d'intérêt pour cette démarche. Et comme le montre le graphique ci-dessous, en deuxième position arrive la question du frein financier.

Figure 4 - Pourquoi ne souhaitez-vous pas passer le BAFA ?



Source : Enquête BAFA Cnaf 2016. Champ : jeunes ne souhaitant pas passer le BAFA. Taux de réponse : 97 %.

Il est intéressant de noter que le manque d'intérêt peut-être, en partie, lié à un manque d'information. *« En 2006, les travaux d'I. Monforte ont montré que les jeunes les moins informés sur le BAFA sont plus nombreux à déclarés leur désintérêt pour l'animation. »* (p.25) Quant à la question financière, elle concerne tant le coût de la formation que le fait que les salaires dans l'animation sont trop faibles. Cette problématique autour de l'aspect financier se retrouve d'ailleurs également dans les paroles des jeunes qui se disent intéressés par le BAFA, qu'ils se soient, ou pas, inscrit à cette formation (non-inscription liée au coût, abandon en cours de formation liée au coût pour un tiers des jeunes).

Enfin, 17 % des jeunes ne souhaitant pas passer le BAFA évoquent des questions « pratiques » : une formation trop longue, des difficultés à trouver des stages pratiques, une formation en internat, un éloignement des lieux de formation…

1.3. Les inscriptions à la formation BAFA : caractéristiques sociodémographiques des individus

L'analyse de l'enquête par questionnaire de la Cnaf met en lumière des facteurs qui semblent favoriser la volonté et/ou le fait de s'inscrire à la formation BAFA. Ainsi, se destiner à une activité professionnelle en lien avec l'enfance ou la jeunesse (enseignement, animation, social, petite enfance…) permettrait de porter un plus grand intérêt à ce brevet, tout comme une implication préalable dans des activités au contact des jeunes et des enfants, que ce soit dans le cadre de la famille, du village ou du quartier.

L'incitation et le soutien des parents ou de proches favoriseraient également les inscriptions, tout particulièrement lorsqu'au moins un des parents exerce un métier de l'enfance ou de la jeunesse. Avoir fait soi-même l'expérience des ACM durant son enfance permettrait aussi de s'intéresser au brevet.

Enfin, l'enquête montre que les jeunes sensibles au BAFA donnent une plus grande importance à l'ouverture aux autres et une moindre importance au fait de bien gagner sa vie, que ceux qui n'envisagent pas de passer ce brevet.

La revue de littérature (Bacou, 2017) montre que l'obtention du BAFA par les jeunes est plus fréquente dans les milieux familiaux liés aux professions intermédiaires, et notamment au travail social et à l'enseignement.

D'après l'enquête nationale sur les ressources des jeunes (ENRJ) réalisée par la Drees et l'Insee, **en 2014, 7 % des jeunes de 18 à 24 ans déclaraient être titulaires du BAFA**.

Les données sur les brevets délivrés (DJEPVA) nous apprennent que cette formation attire un public jeune et majoritairement féminin. En 2019, la moitié des personnes ayant obtenu ce brevet avait moins de 19 ans et 68 % étaient des femmes.

L'enquête de la Cnaf (2016) nous indique que la moitié des jeunes (51 %) ont obtenu leur BAFA en moins d'un an. 42 % l'ont obtenu sur une durée comprise entre un à deux ans et 7 % sur une durée supérieure à deux ans.

Selon l'étude menée par l'Ovlej auprès d'anciens stagiaires BAFA en 2003[12], près de la moitié (47 %) était issue des catégories sociales supérieures ou moyennes. Les enfants de cadres seraient surreprésentés par rapport à leur poids dans la population générale. A l'inverse, les enfants d'employés et d'ouvriers seraient sous-représentés. Les jeunes animateurs interrogés se caractérisaient aussi par l'importance de leur activité associative et de leur pratique du bénévolat (22 % et 30 % d'entre eux, contre 9 % et 19 % pour les jeunes de 17-19 ans). Ces données indiqueraient donc un lien entre implication dans le secteur associatif et intérêt pour l'animation. (p.24-25)

1.4. La pratique de l'animation et ses apports

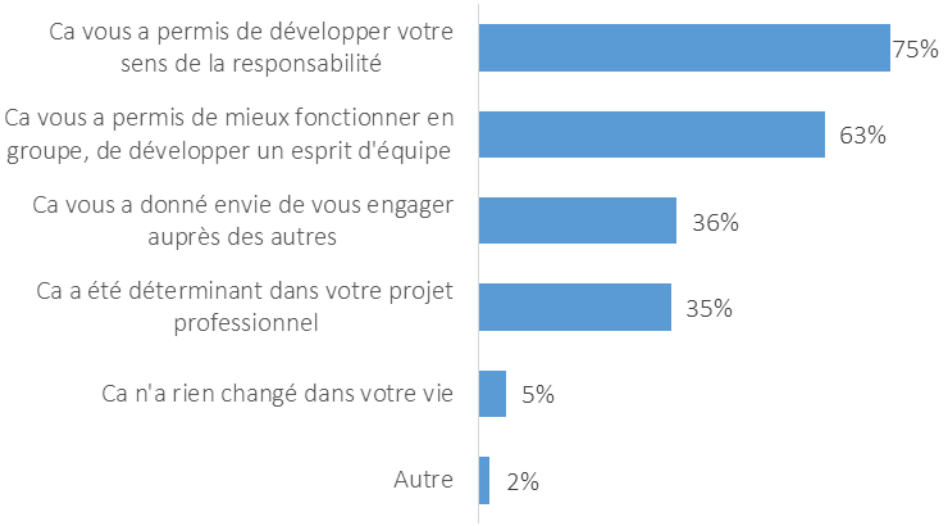
Une fois le BAFA obtenu, arrive le temps de la pratique occasionnelle. L'enquête menée par l'Ovlej en 2003 nous apprend que, parmi les personnes interrogées ayant obtenu leur BAFA un an auparavant, 88 % continue à faire de l'animation à titre occasionnel, 3 % sont devenus animateurs professionnels et 9 % ont arrêté cette activité (p.26). Si une grande majorité (89 %) souhaite continuer à pratiquer l'animation, il leur est souvent difficile d'évaluer sur quelle durée.

Concernant les apports de cette pratique de l'animation (formation Bafa et expériences), les questions de prises de responsabilité et d'apprentissage à travailler en équipe ressortent tant dans l'étude menée par l'Ovlej (2003) que dans celle réalisée par la Cnaf (2016).

Ainsi, comme le montre le graphique ci-dessous, 75 % des jeunes ayant obtenu leur BAFA (interrogés dans l'enquête Cnaf) indiquent que cette expérience leur a permis de développer leur sens de la responsabilité et 63 % qu'elle leur a permis de mieux fonctionner en groupe, de développer un esprit d'équipe.

[12] « Devenir aujourd'hui animateur ou directeur occasionnel en centres de vacances et de loisirs »

Figure 5 - Vous diriez de votre formation BAFA et de la pratique occasionnelle de l'animation que...



Source : Enquête BAFA Cnaf 2016. Champ : jeunes diplômés du BAFA. Taux de réponse : 89 %. P.50

Quant à la définition de cette pratique, l'enquête de l'Ovlej relève que la moitié des jeunes interrogés pensent que l'animation est « un vrai métier », tandis que 30 % l'associe plutôt à un « loisir » et 20 % à un « boulot d'étudiant ». *« Mais au cours des entretiens, les stagiaires interviewés créaient un néologisme pour qualifier la spécificité de l'animation : ce sont « des vacances-travail ». Les résultats de l'enquête par questionnaire confirment que c'est cette complémentarité qui dépeint le mieux l'animation pour eux. »* (p.28)

2. Données sur le BAFD

Le BAFD s'adresse à des personnes qui souhaitent accéder à des postes à responsabilités au sein des accueils collectifs de mineurs. La possession du BAFA est nécessaire[13] et la formation est accessible à partir de 21 ans sous condition d'expérience (dès 18 ans depuis le 1er avril 2020). La formation se compose d'une session de formation générale (9 ou 10 jours), d'un stage pratique en tant que directeur ou d'adjoint de direction (14 jours), d'une session de perfectionnement (6 jours) et d'un second stage pratique en tant que directeur (14 jours). La durée totale de la formation ne peut excéder 4 ans. L'obtention du BAFD autorise à exercer les fonctions de directeur pour une durée de cinq ans. A la fin de ces cinq années, une demande de renouvellement doit être faite, justifiée par des expériences en tant que directeur, adjoint de direction ou formateurs BAFA ou BAFD.

[13] Ou un diplôme, titre ou certificat de qualification permettant d'exercer les fonctions d'animation, figurant à l'article 2 de l'arrêté du 9 février 2007 fixant les titres et diplômes permettant d'exercer les fonctions d'animation et de direction en séjours de vacances, en accueils sans hébergement et en accueils de scoutisme. Dans ce cas, il est nécessaire d'avoir deux expériences d'animation d'une durée totale d'au moins 28 jours (dont au moins une en ACM), dans les deux ans précédant l'inscription au BAFD.

2.1. Quelle perception des rôles d'un directeur ?

L'enquête de l'Ovlej menée en 2003[14] interroge les jeunes animateurs sur leur conception de la fonction de direction et leur envie d'y accéder dans le futur. L'objectif de l'enquête était de mieux comprendre ce qui pourrait favoriser le passage de la fonction d'animateur à celle de direction.

Pour la quasi-totalité des répondants (97 %), être directeur, c'est avant tout assumer des responsabilités importantes. Nombreux sont ceux qui apparent cette fonction à un métier (83 %) et/ou à une passion (72 %). Le rôle principal du directeur se caractérise, selon les répondants, par la formation et l'accompagnement de l'équipe (animateurs et stagiaires).

La dimension pédagogique (mettre en place son projet pédagogique, mettre en place les choix éducatifs de l'organisme) semble peu perçue. Elle apparait, dans les réponses, comme une dimension secondaire de la définition de la fonction de direction.

Cette perception de ce qu'est un directeur s'oppose pourtant à l'expérience de la majorité des répondants. En effet, lorsque l'on demande aux animateurs d'évaluer les actions du directeur du dernier centre, les réponses vont dans le sens de directeurs qui auraient privilégié la mise en place du projet pédagogique et négligé le rôle d'encadrement.

2.2. Devenir directeur ?

La fonction de direction suscite un intérêt pour moins d'un tiers des répondants : 21 % des animateurs interrogés envisagent à court ou moyen terme de devenir directeur et 10 % parlent d'une éventualité. Cependant, cette proportion ne semble pas se retrouver dans les données concernant le nombre de BAFD délivrés. Passer de l'animation à la direction demande en effet un investissement sur une temporalité qui ne s'ajuste pas toujours aux projets des jeunes animateurs. Beaucoup d'entre eux arrêteront leur pratique de l'animation occasionnelle à leur entrée dans la vie active.

Les résultats de l'enquête montrent que les plus intéressés par la fonction de direction sont aussi ceux qui sont le plus sensibles à ce que cette expérience d'animation leur a apporté en termes de développement personnel (apprendre à se remettre en question, à se connaître soi-même), de compréhension des enfants et des adolescents, voire pour certains d'insertion professionnelle. Ils ont également apprécié avoir pu contribuer à une action sociale et notamment éducative. La question de l'utilité au travers de l'action serait donc un fort levier pour passer d'animateur à directeur.

Ceux qui ne souhaitent pas devenir directeur redoutent l'importance des responsabilités et des tâches administratives à assumer, tout comme ils craignent de perdre la relation avec les enfants alors que c'est souvent elle qui les a amené à devenir animateur.

2.3. Les inscriptions à la formation BAFD : caractéristiques sociodémographiques des individus

Comme pour le BAFA, les personnes qui obtiennent ce brevet sont majoritairement des femmes (72 % en 2019) et cette tendance est stable au cours des années.

En 2019, la moitié des brevets délivrés l'ont été à des personnes ayant moins de 33 ans. Cet âge médian évolue à la hausse au fil des ans : il était de 31 ans en 2011.

[14] « Devenir aujourd'hui animateur ou directeur occasionnel en centres de vacances et de loisirs »

Méthodologie de l'enquête

1. Les objectifs

Les profils sociodémographiques des jeunes pratiquant l'animation de manière occasionnelle ont déjà été analysés dans diverses études, il ne s'agissait donc pas ici de reproduire ce type d'enquête. L'objectif est de comprendre la manière dont une expérience dans l'animation va pouvoir jouer un rôle dans les parcours de vie des jeunes.

Il s'agit donc d'explorer ce que cette expérience « provoque » chez les personnes impliquées (ou qui l'ont été) dans ce parcours, qui revêt diverses dimensions (formation, pratiques, encadrement, socialisation, engagement propre ou « rencontré », première expérience professionnelle, projet éducatif,…). L'Ovlej souhaite, au travers de cette nouvelle étude, approfondir ou compléter les données déjà existantes sur les processus à l'œuvre dans l'expérience de l'animation pratiquée non pas dans un « cadre professionnel » (activité principale de la personne), mais dans la sphère du « temps libre ».

La réalisation de cette étude avait pour but principal d'apporter des réponses à deux questions :

- Quels sont les effets, sur les personnes, d'une expérience dans l'animation occasionnelle ? Les effets recherchés, produits par ce type de pratique, peuvent aussi bien s'inscrire dans la vie personnelle des personnes, que dans leur vie professionnelle.
- Quels sont les éléments déterminants dans ce parcours (la formation, le stage pratique, les formateurs, les expériences d'encadrement, les directeurs de centres…) ?

2. Le choix d'une méthodologie qualitative

Compte tenu des objectifs définis, la méthodologie qui a semblé la plus pertinente est celle d'une **enquête qualitative** et, plus précisément, une enquête par récit de vie.

2.1. Qu'est-ce qu'un récit de vie ?

Le récit de vie est un type d'entretien particulier où il est demandé à la personne interrogée de se remémorer sa vie, ou une période spécifique de sa vie, et de raconter son expérience propre.

Si l'entretien semi-directif se fonde sur un guide d'entretien et un jeu de questions/réponses entre le chercheur et la personne interrogée, dans le cadre d'un récit de vie le chercheur va énoncer une consigne initiale (ex : Pouvez-vous me raconter comment vous en êtes venu à vous inscrire à la formation Bafa ?), et laisser la personne interrogée « prendre le contrôle » de son récit. Le chercheur fera des relances et/ou posera des questions mais veillera à suivre la « voie » choisie par le narrateur.

L'analyse de ces entretiens narratifs ne s'appuie pas sur la recherche d'hypothèses à vérifier, mais plutôt sur une connaissance des processus construits au cours de la trajectoire des individus. Les récits de vie vont permettre de faire émerger le sens que les acteurs donnent à leurs actions. De plus, *« loin de singulariser les cas, la méthode du récit de vie permet de situer le réseau dans lequel le narrateur se positionne et d'inscrire les phénomènes sociaux dans un enchaînement de causes et d'effets.»* (Pruvost, 2010).

2.2. Pourquoi des récits de vie ?

Le récit de vie constitue une méthode qui va permettre d'étudier *l'action dans la durée*. Or c'est précisément tout l'enjeu des deux objectifs de cette nouvelle étude : comprendre les processus et

transformations qui se jouent dans la durée. L'expérience de l'animation occasionnelle peut déjà se percevoir comme un parcours qui va se réaliser, pour beaucoup, sur plusieurs années (formation, expériences en tant qu'animateur…). En racontant leur expérience de l'animation, les narrateurs auront la possibilité de mettre en avant, dans leurs parcours, les événements majeurs qui ont eu sur eux de fortes répercussions. Et cela sans que leurs paroles ne soient accompagnées ou dirigées, par le chercheur, vers une ou plusieurs dimensions spécifiques.

Dans la perspective de cette étude, l'idée n'est pas de vérifier des hypothèses, mais bien de les construire à partir de l'analyse des récits de vie et d'une réflexion fondée sur les récurrences. Si les études quantitatives nous permettent d'avoir une « vue d'ensemble », elles ne permettent pas de comprendre comment les processus prennent forme. *« L'enquête par questionnaires (de Singly, 2012) apporte un petit nombre d'informations standardisées sur, potentiellement, un très grand nombre d'individus dont on ne saura rien d'autre. A l'inverse, les récits de vie apportent un grand nombre d'informations approfondies et croisées sur un petit nombre de personnes (quelques dizaines, voire moins). Le regard des méthodes quantitatives balaie « en extension » une très large surface, mais sans pouvoir y pénétrer en profondeur. Celui des récits de vie se concentre sur un « secteur » bien délimité ; mais il y plonge avec « intensité » dans l'épaisseur des couches successives du social. »* (Bertaux, 2016)

Enfin, les enquêtes quantitatives déjà produites, notamment sur les personnes ayant obtenu le BAFA (Monforte, 2006 ; Bacou, 2017 ; Moeneclaey, 2017), révèlent que certains facteurs favoriseraient l'implication dans une telle formation et, de manière plus générale, dans l'animation occasionnelle. Ces données nous montrent par exemple que l'inscription au BAFA est souvent corrélée à la profession souhaitée ou à celle des parents. Etudier les effets de l'animation occasionnelle sans prendre en compte les contextes sociaux au sein desquels les personnes vivent et agissent ne permettrait sûrement d'avoir qu'une vision partielle de l'objet de recherche. **Le récit de vie va donc permettre d'étudier les parcours des jeunes dans leur globalité.** Et la réalisation de plusieurs récits de vie permettra de saisir les processus récurrents et les mécanismes générateurs de ces processus.

3. L'enquête par récits de vie

3.1. Les personnes ciblées par l'enquête

L'objectif de départ était de mobiliser une vingtaine de narrateurs âgés entre 25 et 30 ans. Cette tranche d'âge avait été pensée :

- D'une part, par le souhait d'interroger des personnes ayant un certain recul sur leur parcours et étant donc en mesure d'identifier de quelle manière leur expérience de l'animation a pu avoir des effets sur leur vie personnelle et/ou professionnelle. Notons qu'en 1992, selon le Centre d'Etudes et de Communication, la durée d'utilisation du BAFA et du BAFD était relativement courte : moins de 4 ans pour 80 % des animateurs occasionnels et moins de 5 ans pour 73 % des directeurs occasionnels. En choisissant une borne basse à hauteur de 25 ans, il semblait donc probable que de nombreux jeunes ayant pratiqué l'animation dans un cadre occasionnel aient eu plusieurs expériences, voire aient arrêté cette pratique. De plus, à cet âge, il était également probable qu'ils soient entrés dans la vie active. Ils seraient donc en mesure de porter un regard sur les liens potentiels qu'ils font entre animation et vie professionnelle.

- D'autre part, pour la borne haute (30 ans), par le choix de rester sur une tranche d'âge relativement jeune afin de limiter les effets d'estompe, de distorsion ou d'illusion (Bourdieu, 1986).

Au-delà de cette question d'âge, les personnes recherchées pour la réalisation des récits de vie devaient répondre à ces différents critères :

- Avoir eu une expérience en tant qu'animateur et/ou directeur occasionnel (en CEE et/ou en tant que bénévole),
- Avoir eu à minima une expérience dans un accueil collectif de mineurs (accueils de loisirs, séjours collectifs, accueils et camps de scoutisme), dans le champ associatif/éducation populaire.
- Pour les personnes en activité, que l'activité professionnelle principale ne soit pas l'animation.

Afin d'identifier et de choisir les personnes qui seraient interrogées, l'Ovlej a sollicité ses deux membres fondateurs, la Jeunesse au Plein air (JPA) et l'Union nationale des associations de tourisme et de plein air (UNAT). Les opérateurs de loisirs et de séjours collectifs de mineurs, membres de ces deux réseaux nationaux, ont donc pu transmettre à leurs équipes l'information concernant cette recherche de personnes volontaires pour participer à cette enquête.

45 personnes ont répondu à l'appel de l'Ovlej pour participer à cette enquête par récit de vie. 13 d'entre elles néanmoins ne répondaient pas aux critères recherchés (tout particulièrement sur la question de l'activité professionnelle).

Parmi les 32 personnes cibles, quelques-unes n'ont pas donné suite au premier contact visant à convenir d'un rendez-vous pour l'entretien. Le panel de personnes interrogées a été choisi de manière à refléter une diversité en termes de type d'accueils collectifs de mineurs (accueils de loisirs, séjours collectifs, accueils de scoutisme) et de fonctions (animateurs et directeurs), mais également en termes d'indicateurs sociodémographiques à détailler (genre, type d'activité, parentalité,…).

Notons que le critère concernant l'âge a évolué au cours de la réalisation de l'étude. Après plusieurs entretiens, des questionnements sont notamment apparus autour de la question de la formation (qui apparaissait peu dans les discours, « balayé » par les nombreuses expériences sur le terrain). Il a donc semblé pertinent d'élargir la tranche d'âge sur la borne basse (de 25 à 20 ans).

3.2. La réalisation des récits de vie

Au total, c'est 22 personnes qui ont été interrogés sur le mois de mai 2021 :

- 16 femmes et 6 hommes,
- Agés entre 20 et 32 ans,
- 11 personnes ayant occupées des fonctions d'animateur et 11 ayant occupées à la fois des fonctions d'animateur et de directeur. 13 personnes ont également indiqué être ou avoir été formateur (principalement sur la formation BAFA).

Les entretiens ont été réalisé par la chargée de mission de l'Ovlej, et ont débuté de la même manière : *« Ce que je voudrais, c'est que l'on parle de votre expérience dans l'animation occasionnelle. Mais plus précisément, j'aimerais que vous me racontiez comment cette expérience a pu avoir une ou des influences sur votre vie, et qu'est-ce que cela vous a apporté ? »*.

Les entretiens ont durés entre 24 et 63 minutes (en moyenne 45 minutes). Au total, c'est 16h21 d'entretiens qui ont été retranscrites afin de procéder à l'analyse.

Si les 22 personnes interrogées ont des profils assez divers (en termes d'indicateurs sociodémographiques), la majorité se distingue par une pratique de l'animation occasionnelle plus longue que celle observée en général par les titulaires d'un BAFA. De fait, l'objet de l'étude a pu plus ou mieux « parler » à des personnes ayant une pratique longue, permettant une prise de conscience (notamment par le recul) des apports de cette pratique. Si ce panel est intéressant pour comprendre les mécanismes et processus qui peuvent se mettre à l'œuvre au cours d'un parcours d'animation, il ne nous permet que peu de comprendre les raisons à un arrêt de cette pratique. Cet autre sujet de recherche, insuffisamment étudié à ce jour, pourrait faire l'objet de nouvelles enquêtes.

Vous retrouverez en annexes le profil des différents répondants à cette enquête. Notez que les initiales pour les identifier (qui apparaissent également dans le rapport devant les verbatims) ont été attribuées de manière aléatoire et ne correspondent pas aux initiales des prénoms réels des personnes interrogées.

3.3. L'analyse des entretiens

L'histoire du narrateur va se composer d'une succession de situations et d'informations sur la manière dont la personne est passée de l'une ou l'autre (étais-ce voulu, contraint ?). Ces situations ne sont pas toujours racontées de manière chronologique. En effet, le narrateur va parfois faire des retours en arrière ou, à l'inverse, des sauts en avant, suivant sa propre logique et le sens donné à ses actions, corrélés aux effets produits dans sa vie. La première phase d'analyse, une fois les entretiens retranscris, consiste donc à reconstituer la structure diachronique du récit (évolution à travers le temps).

Cette reconstitution va notamment permettre de mettre en lumière les différentes « dimensions » mobilisées pour prendre une décision et/ou celles ayant été « impactées » par ces décisions ou par les événements vécus. Ainsi, bien que nous ayons demandé au narrateur de nous raconter une expérience spécifique, il mettra certainement en scène au travers de son récit une multiplicité de sphères (professionnelle, amoureuse, familiale, amicale, économique…).

Au travers de l'analyse sociologique, *« ce que le chercheur cherche à comprendre prioritairement, ce n'est pas le fonctionnement intérieur d'un sujet, l'économie symbolique de ses croyances, valeurs, représentations, etc. mais bien le fonctionnement, les logiques du monde social ou de la situation sociale qui sont extérieurs à lui. »* (D. Bertaux).

C'est la comparaison des différents récits de vie et la recherche de récurrences entre eux qui va permettre cette analyse sociologique et, potentiellement, la construction de nouveaux schèmes d'interprétations du fait social ou du monde social étudié.

Afin de compléter cette analyse, l'Ovlej s'est associé à un laboratoire de sciences humaines et sociales (UMR Passages n°5319 du CNRS) pour avoir un traitement statistiques des entretiens menés. Ce travail a été réalisé par Grégoire Le Campion, ingénieur d'études CNRS, à partir du logiciel Iramuteq.

Iramuteq est un logiciel développé par Pierre Ratinaud au sein du laboratoire LERASS. Il s'agit d'un logiciel libre construit à partir de logiciels libres. Iramuteq est l'acronyme pour : Interface de R pour les Analyses Multidimensionnelles de Textes et de Questionnaires.

Pour cette enquête, nous avons utilisé en particulier la méthode de l'analyse par classification hiérarchique descendante, telle que décrite par M. Reinert (1983, 1986, 1990), implémentée dans le logiciel sous le vocable "Méthode Reinert". Cette méthode repose sur un comptage fréquentiel des

termes utilisés dans les entretiens. Elle permet d’extraire les similitudes et les oppositions entre les mots et de faire émerger des thématiques ou univers lexicaux. Ces derniers mettent en évidence la structure formelle du discours étudié. Ces univers lexicaux sont des "classes représentatives d'énoncés" à l'intérieur desquelles les mots prennent sens. Leur mise en forme à l'aide d'un dendrogramme offre une visualisation de l'importance d'une classe et de sa proximité (et donc son opposition) à d'autres classes.

Vous retrouverez les résultats de cette méthode en pages 72-74 du rapport.

DEUXIÈME PARTIE :
Comprendre comment les individus qui pratiquent l’animation de manière occasionnelle vivent cette expérience

Pratiquer l'animation occasionnelle : raisons et perceptions

Note : Les résultats qui vous sont présentés dans ce rapport s'appuient sur l'analyse des récits de vie réalisés dans le cadre de l'enquête (cf. partie méthodologie). Vous retrouverez tout au long du rapport de nombreux verbatims provenant des entretiens. Notez que les initiales pour identifier les personnes ont été attribuées de manière aléatoire et ne correspondent pas aux initiales des prénoms réels des personnes interrogées. Vous retrouverez en annexes le profil des différents répondants à cette enquête.

1. Une formation, des expériences… et des changements de perception

Quasiment toutes les personnes interrogées pour cette étude nous racontent que leur vision de ce qu'est l'animation a évolué au fur et à mesure de leurs expériences et des rencontres qu'ils ont pu faire. Ainsi, P.[15] débute l'entretien en expliquant : *« il y a eu la phase « animateur » qui veut gagner son pain et, l'été, plutôt que cueillir des melons, il va s'occuper des enfants parce que le feeling passe plutôt bien. Donc là, c'était vraiment le level zéro. Ensuite, il y a eu la phase un petit peu où on se met à réfléchir sur les valeurs, sur ce que l'on veut défendre, et finalement quel impact on va avoir dans la société, quel impact on va avoir dans l'éducation de ces jeunes ? Le passage à la direction, puis le passage à la formation des animateurs après. Donc, c'est vraiment crescendo. »* Il raconte ainsi une montée en puissance de son action dans le champ de l'animation occasionnelle, au travers de diverses « phases ». **Si le sens qu'il donne à son action ne sera pas le même pour tous les individus, l'évolution en termes de perception semble, elle, être une constante dans les récits de vie recueillis.** Quel est alors ce « parcours » (en termes de représentations et de sens donné à l'action) qui se dessine dans les narrations ?

1.1. Entrer dans l'animation occasionnelle avec une perception centrée sur la notion de plaisir

Une des premières questions que l'on peut se poser, lorsque l'on s'intéresse aux parcours de vie des individus sur une situation ou une pratique spécifique (ici l'animation occasionnelle), est celle des raisons (ou des causes) qui vont amener à l'action (devenir animateur). Comment, donc, les personnes interrogées expliquent-elles leur décision de devenir animateur dans un cadre occasionnel ?

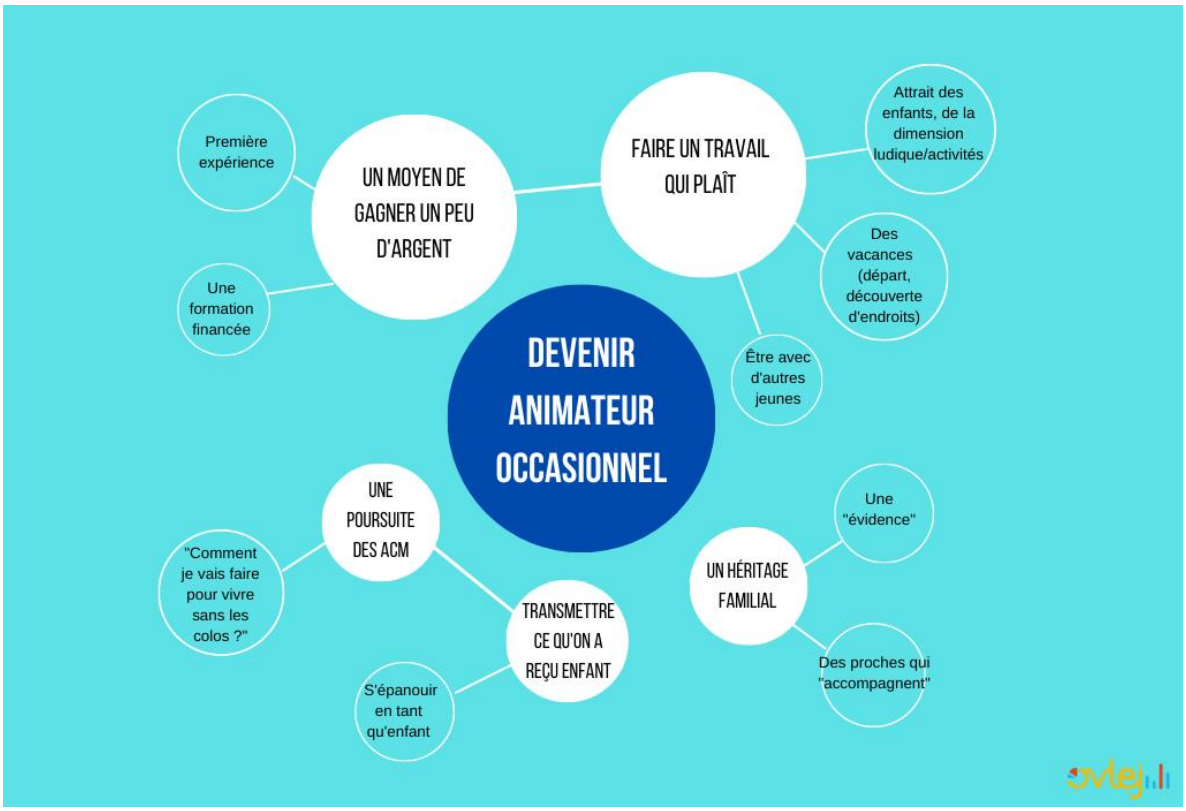
Comme nous l'avons vu dans la première partie, sur les éléments bibliographiques, d'autres études ont déjà permis de mettre en lumière différentes justifications, notamment à l'inscription à la formation BAFA. Nous retrouvons, dans les histoires de vie racontées dans le cadre de cette étude, les mêmes dimensions mises en avant par les narrateurs, et cela que « l'entrée » dans l'animation passe en premier lieu par une inscription à la formation BAFA ou, à l'inverse, par des expériences sans ce brevet.

Ces dimensions ou « causes », illustrées dans l'image suivante, sont diverses et peuvent se cumuler. Notons que si chacun « justifie » la décision de devenir animateur dans un cadre occasionnel par une ou plusieurs raisons, cette « entrée » dans la pratique va être racontée de deux manières : comme

[15] P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

une « occasion » qui a été saisie par le narrateur et qui est ainsi venu modifier son parcours de vie ou, à l'inverse, comme un événement « intégré » à son parcours.

Figure 6 - Les raisons à "l'entrée" dans la pratique de l'animation occasionnelle



Réalisation Natacha Ducatez - Ovlej, sur Canva.

1.1.1. Une première expérience professionnelle, souvent perçue comme plaisante

Les deux principales raisons (ou du moins celles qui sont les plus citées), sont la volonté de travailler pour gagner un peu d'argent et la dimension « plaisir » qui émane du champ de l'animation. Ces deux dimensions semblent particulièrement liées. En effet, nombre de ceux qui évoquent l'aspect financier parlent également d'une expérience qui va permettre d'y prendre du plaisir et/ou de donner du plaisir aux enfants encadrés.

Si le fait de devenir animateur occasionnel se justifie, pour beaucoup, par un aspect financier, celui-ci est néanmoins tout relatif. Il n'est, en effet, généralement pas assimilé à un moyen de gagner sa vie. Il s'agit de gagner *« un petit peu d'argent », « d'être indemnisés »,* d'avoir *« un petit salaire »*. Ainsi, la plupart des personnes interrogées nous ont indiqué qu'elles n'avaient, à leur « entrée » dans l'animation, que peu de besoin en termes financiers. Derrière cet aspect financier, nous pouvons donc supposer que c'est plutôt la recherche d'une première expérience professionnelle à un âge où il semble « normal », pour certains, de commencer à travailler.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« […] c'était quand même aussi une manière de pouvoir travailler alors que je n'étais pas encore majeure, soit de pouvoir travailler sur les petites vacances, etc., et avoir un petit peu d'argent. Donc j'ai fait cela quand j'avais 17 ans. »

- *Vous me dites que vous avez toujours travaillé pendant vos études. C'est une notion qui est importante pour vous ou c'était un besoin financier, tout simplement ?*
- *C'étaient les deux. Cela a commencé comme quelque chose d'important, qui m'a été inculqué par mes parents. Et puis, parce que j'ai des parents qui m'ont toujours aidée, mais par contre, qui n'ont jamais considéré que c'était leur rôle de me financer mes loisirs, on va dire ça comme ça. Je les rejoins un peu là-dessus. Donc du coup, au début, c'était plus le côté de pouvoir financer mes loisirs, mes vacances et tout ce qui était un petit peu annexe. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« J'ai passé le Bafa parce que ma mère m'a dit : « Ça te fera du bien et puis surtout, ça te fera un petit boulot d'été, toi qui voulais bosser. » Parce que moi, depuis que j'ai 13 ans, j'ai toujours dit que je voulais bosser. Mais bon, depuis un petit moment, c'est de plus en plus dur de bosser jeune, donc, pas possible. Un petit boulot d'été, tout ça, si on ne connaît pas les gens, c'est compliqué. Donc je n'avais pas réussi et elle m'a dit : « Là au moins, tu pourras bosser et tu verras bien, ça te plaît, ça ne te plaît pas, tu essaies, ça n'engage à rien. » Donc je l'ai fait. ».

Dans cette recherche de première expérience professionnelle, l'animation occasionnelle apparaît donc comme une pratique particulièrement adaptée pour les jeunes. Le fait de pouvoir passer son BAFA dès 17 ans en est une explication. Pour autant, la formation étant payante, elle n'est pas accessible à tous. Plusieurs des narrateurs mentionnent ainsi dans leur discours le fait que leur formation a été financée (par les parents ou par divers organismes).

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Donc, je me suis dit, j'aime bien les enfants, ça fait un petit travail l'été, ça va me faire un petit diplôme. J'ai eu la chance que mes parents voulaient bien financer le BAFA, parce que c'est un certain prix aussi. Je pense que c'est important de le dire, parce qu'on ne s'en rend pas forcément compte, même si c'est vite remboursé dans le sens où, après, on travaille. Mais c'est un certain investissement pour les parents quand on a un enfant de 17 ans et qu'il faut financer ce diplôme. »

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« J'ai commencé l'animation, on va dire de manière très traditionnelle, à 16 ans, pour avoir un job d'été, dans une maison des jeunes où j'habitais. Son fonctionnement pour recruter son vivier d'animateurs était de nous faire faire un stage l'année de nos 16 ans. Et ensuite, en fonction, de nous financer le BAFA, etc. » « Du coup, je savais qu'ils faisaient cela et je m'étais dit que cela pouvait être intéressant, sympa, drôle, bref, tout ce que l'on peut se dire de l'animation à 16 ans. »

La norme sociale amène donc un certain nombres d'adolescents et de tout jeunes adultes à chercher un « petit job » pendant les vacances. Si certains se tournent vers l'animation du fait de son accessibilité (BAFA dès 17 ans, recrutement de nombreux jeunes, nombreux ACM sur tout le territoire), la dimension « plaisir » est également fortement valorisée. L'animation apparaît ainsi comme un « entre-deux » permettant d'entrer dans la vie active en douceur, par la dimension ludique/plaisir.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

*« Moi, je disais toujours que c'était **des sortes de vacances tout en travaillant** parce qu'on avait la possibilité d'aller dans des endroits, -moi je suis Lyonnais, donc je vis en ville à l'année- de partir sur les extérieurs tout en organisant des activités avec des jeunes, ce qui est très stimulant. ». « Donc déjà, cela m'a apporté la possibilité de faire un travail d'été qui m'a plu. »*

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

*« A la base, c'était pour avoir un petit job étudiant **un peu fun et cool**. »*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

*« Le parcours classique du jeune qui veut bosser avec des enfants, parce que j'ai toujours eu un **feeling facile avec les gamins**. Voilà, ça fait un petit salaire en plus l'été, on a 17 ans, on est content, on passe le Bafa. » « Clairement, le Bafa, c'est entre potes, on y va, **c'est sympa le soir, c'est festif**. Et puis, au bout d'un moment, on a un petit diplôme qui nous permet d'aller encadrer les gamins. »*

Le fait de pouvoir faire un travail qui va plaire est donc important. Cette dimension « plaisir » est racontée de diverses manières : le « feeling » que l'on a avec les enfants, le fait que l'on va être là pour leur faire passer un bon moment autour d'activités, le plaisir de pratiquer ces activités, de pouvoir partir découvrir de nouveaux endroits, le plaisir de travailler et de partager cette expérience avec d'autres jeunes…

A noter : Dans l'enquête qualitative menée par l'Ovlej en 2003, les stagiaires BAFA interrogés utilisent un terme spécifique *« pour qualifier la spécificité de l'animation : ce sont des « vacances-travail ». ».*

1.1.2. Une expérience des ACM en tant qu'enfant à poursuivre

Si certains des narrateurs expliquent être « entré » dans l'animation sans avoir connu eux-mêmes cette expérience en tant qu'enfant ou adolescent, ce n'est pas le cas de tous. Et l'expérience durant l'enfance peut être une des raisons évoquées pour expliquer le fait d'être devenu animateur. Les personnes interrogées qui racontent cela le font de deux manières : devenir animateur permet de ne pas quitter le monde de l'animation une fois majeur ; s'investir dans cette activité permet d'apporter aux enfants encadrés ce qu'elles ont reçu elles-mêmes durant leur enfance et adolescence. Si certains narrateurs évoquent les deux types de raisons, d'autres parleront plutôt de la première ou de la seconde.

A noter : Selon le Baromètre DJEPVA sur la jeunesse 2020, près de la moitié des jeunes (46 %) âgés entre 18 et 30 ans ont expérimenté au moins un départ en colonie de vacances (hors scoutisme) dans leur enfance ou adolescence. La majorité en garde un bon souvenir.

Dans certains discours recueillis, il s'agit donc de ne pas quitter le monde de l'animation et, plus spécifiquement, souvent le monde des colonies de vacances. Les personnes qui nous racontent ce ressenti sont des « habituées » des départs en séjours collectifs. Ce mode de vacances a rythmé leur enfance et leur adolescence et elles l'ont apprécié. La majorité approchant, elles anticipent le manque que l'arrêt va leur procurer. Devenir animateur est la solution parfaite pour pouvoir continuer à profiter de ces séjours, bien que cela implique un changement de statut : de colon à animateur.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« A 17 ans, j'avais pas envie que ça s'arrête. J'avais envie de continuer à vivre ces moment-là. Peut-être que je me trompais, j'en sais rien, mais pour moi, il n'y avait que les colos qui pouvaient apporter cette alchimie, cette magie, ces liens si particuliers qui se créent. J'avais pas envie que ça s'arrête. ».

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« De mes 6 à 17 ans, je suis parti en colo avec le CE de ma mère. Et du coup, à 17 ans, ça a sonné un peu le glas des colos, sauf que j'avais pas envie. Donc, il fallait trouver un moyen de continuer, et c'était de devenir animateur. »

Ce changement de statut semble, pour certains, s'effacer derrière l'envie de pouvoir continuer à partir en séjours collectifs, pour d'autres, il apparaît comme « la suite logique » à ce parcours dans l'animation commencé dans l'enfance.

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« Pour moi, c'était la suite logique. La colo dans laquelle j'allais accueillait des 3 à 16 ans. Quand on avait 16 ans, on avait un peu plus de responsabilités, on pouvait faire des animations avec les animateurs. On était un peu plus responsabilisé. Ça s'est fait complètement logiquement pour moi. Quand je n'ai plus eu la possibilité d'aller dans cette colo, je me suis dit « Ça me manque trop ! Comment je vais pouvoir faire ? ». Je me suis tournée vers un autre accueil de loisirs qui partait en colo, où j'ai fait mes 15-18 ans avec eux. Et quand j'ai eu 18 ans, je me suis dit « Comment je vais faire pour vivre sans les colos ? ». Après, je me suis tournée vers l'animation naturellement. »

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« J'habite quand même dans un village de 2 000 habitants, donc un petit village. Donc le centre de loisirs réunissait les enfants. Mais, parfois, on faisait des spectacles, on organisait des évènements. On a organisé des évènements avec les personnes du village, donc moi j'ai adoré l'animation. […] Et puis, c'est vrai qu'il y a eu le moment où je sentais que j'avais envie d'être animatrice et passer de l'autre côté. J'étais encore jeune, mais je sais que je restais au centre et je m'occupais des plus petits. »

Dans les discours recueillis apparaissent également les apports de cette fréquentation des accueils collectifs de mineurs durant l'enfance et/ou l'adolescence. Pour certains, c'est donc par la notion de transmission que leur envie de devenir animateur va être justifiée. Participer à ces accueils, qu'il s'agisse d'accueils de loisirs, de scoutisme ou de séjours collectifs, leur a permis de s'épanouir en tant qu'enfant ou adolescent. Les animateurs qu'ils ont côtoyés ont joué un rôle dans leur parcours et leur construction identitaire et ils en sont conscients. C'est donc naturellement qu'ils souhaitent pouvoir transmettre à d'autres ce qu'ils ont pu recevoir eux-mêmes, en occupant cette fonction d'animateur.

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« ça m'a apporté tellement de choses, tellement de liberté. Ça m'a apporté tellement de choses que j'ai eu envie de continuer après mes 18 ans. ».

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« J'ai envie de donner en tant qu'animatrice ce qu'on a pu me donner quand j'étais enfant, qui m'a grandement aidée. »

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« Socialement, je n'étais pas très épanouie à l'école, on va dire. Et du coup, le centre aéré, vraiment, pour moi, c'était quelque chose de très cool. Je n'y allais que pendant les vacances, qu'un mois sur deux, d'ailleurs, je crois. Mais depuis que j'étais toute petite, j'avais vraiment cette culture de « C'est les vacances. On va au centre. » Et donc, je trouvais cela super cool et je me disais que moi aussi plus tard, je voudrais organiser cela pour les enfants. »

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Ils [EEDF] ont eu une grosse place dans ma vie, particulièrement à l'adolescence, au niveau du collège, parce que pour moi ça a vachement été un espace de liberté de parole et d'épanouissement, de non-jugement, à un âge où ce n'est pas forcément évident, surtout au collège. Et j'avais ce truc d'admiration envers eux. J'avais vraiment envie de rendre la pareille de tout ce que j'avais pu recevoir en tant que jeune. ».

Si ces deux raisons à la pratique de l'animation ont pour point commun une fréquentation des accueils collectifs de mineurs très présente durant l'enfance, nous pouvons néanmoins distinguer une nuance : dans un cas, nous sommes sur une raison individuelle (le plaisir de pouvoir rester dans le monde de l'animation), dans l'autre, la raison individuelle s'ouvre sur autrui puisqu'il s'agit de « donner » à d'autres. Pour ces derniers, la fonction d'animation revêt donc déjà un sens spécifique, au travers du rôle de l'animateur dans la construction identitaire et/ou l'épanouissement des enfants.

Quelle que soit la raison, nous retrouvons la notion de plaisir : le plaisir pris au sein des accueils collectifs de mineurs et le plaisir de s'épanouir dans ces accueils ; plaisir (ou bien-être) que l'on va chercher à offrir à d'autres.

1.1.3. Un « héritage » familial

Enfin, une dernière dimension apparaît dans plusieurs des récits de vie recueillis, pour expliquer la décision de devenir animateur dans un cadre occasionnel. Certains des acteurs interrogés nous parlent d'un « héritage familial » ou, du moins, de proches qui les auraient accompagnés dans cette prise de décision.

Pour certaines personnes interrogées, il s'agit réellement d'un « héritage familial » au sens où elles ne semblent pas se poser de questions sur le fait qu'elles vont pratiquer l'animation. Il s'agit de leur histoire et, bien qu'elles précisent que rien ne leur est imposé, l'idée de ne pas suivre ce parcours ne semble pas être une possibilité pour elles.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Comment j'y suis arrivée ? En fait, c'est parce que je viens d'une famille où l'on va dire que tout ce qui est éducatif est quand même très, très ancré, puisque mes deux parents étaient instituteurs. Ils ont eux-mêmes participé à quelques séjours de vacances en tant qu'encadrants, quand ils étaient plus jeunes. Et du coup, ma grande sœur et mon grand frère, avant moi, avaient fait le BAFA. Voilà. Cela faisait partie « du package familial ». Donc on m'a proposé de le faire quand j'avais 17 ans, j'ai dit oui. Je me suis lancée dedans. »

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

« Du coup, j'ai passé mon BAFA à 17 ans, parce que depuis que je suis toute petite, je faisais beaucoup de colonies de vacances. Ça me semblait être la suite logique. »

- *Du coup, vous me dites qu'enfant vous faites beaucoup de colos, et vous m'avez dit que c'est une suite logique de devenir animatrice. C'était une évidence pour vous, c'est ça ?*
- *Oui, en fait parce que tous mes frères et sœurs, quasiment sont devenus animateurs. […] Ma grande sœur m'a toujours dit « quand tu auras 17 ans, tu passeras ton BAFA et tu pourras, comme ça, travailler dans les colonies de vacances. » Pour moi, c'était l'évidence. Quand je dis « suite logique », ce n'est pas que j'avais pas le choix, mais en plus je trouvais ça super chouette. »*

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

M. explique avoir passé son Bafa parce que son père était dans l'animation et qu'elle a pu travailler avec lui durant les vacances scolaires. Elle raconte : « Ce n'est pas lui qui m'a poussée, ça s'est fait comme ça. Je suis venue plusieurs fois à son travail voir comment c'était. De fil en anguille, c'est quelque chose qui m'a bien plu et qui m'a attiré. »

A la fin de l'entretien, elle précise : « Je pense c'est aussi parce que j'ai toujours baignée dedans. Depuis que je suis bébé, mon père m'emmène dans les endroits où il fait de l'animation. J'ai toujours adoré cette ambiance de l'animation. Même quand j'y allais, quand j'étais petite, j'adorais ça ! »

Pour d'autres, le terme « d'héritage » peut sembler un peu fort. Pour autant, nous retrouvons un parcours qui se joue, en partie, au travers des proches. Ces derniers peuvent alors être une référence et/ou accompagner dans la prise de décision en encourageant ou en offrant une opportunité.

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Je viens d'une famille où nous sommes à 7 enfants et ma maman faisait des colos quand elle était jeune. Du coup, j'ai toujours aimé être avec mes frères et sœurs. Je suis la deuxième plus grande. Du coup, j'attendais mes 17 ans pour passer mon BAFA et c'est comme cela que je suis rentrée dans l'animation. »

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« A la base, c'était pour avoir un petit job étudiant un peu fun et cool. Et puis parce que j'avais ma belle-mère qui avait fait ça étant plus jeune. Elle m'a dit « mais si, vas-y » et après, ça s'est un peu fait sur un coup de tête. J'avais des vacances où j'étais disponible pour le faire. Et puis je me suis lancée et au final, je n'ai plus quitté l'animation. Il y a des années où je n'ai pas eu des vacances scolaires, en fait. »

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« J'ai commencé l'animation un peu par hasard, parce que mon frère était déjà dans l'animation, il avait besoin d'aide pour un week-end et c'est comme ça que j'ai commencé. Et cela a eu un impact parce que j'ai passé mon BAFA suite à cela et après j'ai commencé à travailler toutes les vacances dans l'animation. »

Que l'animation soit « ancrée » dans l'histoire familiale ou pas, le rôle des proches apparaît comme important, dans certains parcours, pour expliquer l'entrée dans l'animation occasionnelle.

Si d'autres raisons au fait de devenir animateur dans un cadre occasionnel existent, les cinq dimensions présentées ici sont celles qui sont revenues de manière récurrente, pour cette enquête, dans différents discours.

Quelle que soit la manière « d'entrer » dans la pratique de l'animation occasionnelle (« par hasard », par héritage familial, pour avoir un « job d'été »…), et quelle que soit la connaissance de ce champ (fréquentation des ACM durant son enfance ou pas, proches qui pratiquent déjà ou pas), **la majorité des personnes interrogées rattachent cette pratique à la notion de plaisir. Celle-ci va se raconter tant au travers de la dimension individuelle que de la dimension collective.** Dimension individuelle par le plaisir que l'on va prendre soi-même (que ce plaisir soit connu par une pratique enfant ou qu'on le perçoive simplement au travers de l'image que l'on a de l'animation) ; dimension collective car l'objectif principal de ces accueils est défini, dans les récits, comme : « faire passer un bon moment aux enfants que l'on encadre ».

Nous allons voir que si l'image de ce qu'est l'animation va évoluer au fur et à mesure des pratiques, cet objectif envers le public accueilli, centré sur la dimension plaisir, n'évoluera pas. D'autres objectifs par contre, viendront s'y ajouter. Il semblerait que ceux qui ont déjà ces « autres objectifs » à l'entrée dans la pratique de l'animation soient fortement minoritaires.

1.2. D'une mise en œuvre d'activités pour faire passer un bon moment aux enfants à un accompagnement de l'individu

1.2.1. Finalement, l'animation occasionnelle, c'est quoi ?

B. nous raconte : *« quand je suis arrivée à 18 ans, mon objectif, c'était juste que l'on s'amuse et rien d'autre, et c'est normal »*. Sa vision de ce qu'est l'animation va évoluer avec le temps et les diverses expériences qu'elle vivra. A l'instar de cette jeune femme, nombreux sont ceux qui nous expliquent que leur perception de ce qu'est l'animation s'est modifiée au fil du temps et de leurs diverses pratiques.

Sur quoi porte alors cette évolution ? Finalement, qu'est-ce que l'animation ? L'image de départ semble donc être celle de lieux où des enfants et des adolescents sont accueillis durant leur temps libre, et à qui l'on va proposer des activités ludiques afin qu'ils passent ensemble un bon moment, de bonnes vacances. Et pour cela, le public accueilli doit « s'amuser ».

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« **Quand j'ai commencé à être animateur, j'étais là pour que les jeunes s'amusent**, et puis c'est tout. Pour moi, les colos que je passais quand j'étais jeune, on passait des bons moments, on rigolait bien, on faisait des jeux. Même quand j'étais ado, à 17 ans, je partais en colo. Clairement j'ai appris des trucs en termes de débrouille et tout. […] mais je me rendais pas compte que ça pourrait m'apprendre des choses sur le long terme. Du coup, j'ai commencé en me disant qu'on était juste là pour qu'ils s'amusent et qu'ils passent de bonnes vacances. »*

Pour autant, une fois sur le terrain, les jeunes animateurs découvrent que l'animation ne se restreint pas à cette recherche de plaisir à offrir aux enfants, centrée notamment sur la mise en œuvre d'activités. Différents aspects sont alors racontés par les personnes interrogées.

Entre l'image plaisante que l'on associe à la pratique de l'animation occasionnelle et la réalité, le choc peut parfois être brutal, comme nous l'explique P.[16] en nous racontant son expérience en formation BAFA : *« Grosso modo, ça a été une boucherie. Je peux le dire, ça a été… pas une catastrophe parce que j'ai validé le stage sans aucun souci, mais c'était une claque. C'était une claque.* ***J'étais à deux mille lieux de m'imaginer que ça pouvait être ça de s'occuper d'enfants, clairement.*** *Il n'y avait pas de problème avec l'aspect activité, mais c'était tout le reste, c'était tout ce qui était vie collective, c'étaient les moments informels. »*

Nous pouvons nous demander si ce décalage entre la vision de l'animation et ce qui est pratiqué sur le terrain pourrait être l'une des causes des abandons en cours de formation BAFA.

Nous l'aurons donc compris, pour les personnes interrogées, occuper une fonction d'animation dans un accueil de loisirs, de scoutisme ou un séjour collectif de vacances ne peut se résumer à la seule mise en œuvre d'activités. L'animation, c'est « beaucoup plus ». Chacun nous raconte donc ce qui se cache derrière ce « plus ».

Figure 7 - Pratiquer l'animation occasionnelle dans les ACM : quelle définition ?

Réalisation Natacha Ducatez - Ovlej, sur Canva.

[16] P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

Le terme « accompagnement » revient dans plusieurs discours et est associé à deux dimensions, comme nous l'avons illustré sur l'image précédente : un accompagnement de la vie collective ainsi qu'un accompagnement de chaque individu.

Commençons par cette dernière dimension. Etre animateur, c'est déjà avoir la responsabilité de mineurs et cela implique, en premier lieu, une responsabilité en termes de sécurité, de soins et de bien-être de l'enfant. Cette responsabilité va se traduire par l'application de règles (en termes de sécurité physique), mais également par une posture, auprès des enfants, de « personne référente » en l'absence des parents. C'est donc auprès de l'équipe d'animation que les enfants viendront chercher réconfort et soins. Pour accompagner les enfants, certaines des personnes interrogées racontent également l'acquisition de savoirs sur ce qu'est un enfant.

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

*« A l'heure actuelle, l'animation pour moi, surtout en colonies de vacances, **c'est s'occuper d'enfants qui, pendant une semaine, sont complètement seuls**. Ils n'ont plus leurs repères, ils ne sont plus chez eux, ils n'ont pas leurs parents qui sont derrière, leurs frères et sœurs, etc. **L'animateur, il a une place un peu particulière, parce qu'à la fois c'est celui qui va s'occuper des enfants, c'est celui qui va les rassurer quand ils vont être tristes.** Mais en même temps, il ne faut pas prendre trop de place. Je pense que le regard que je porte sur l'animation, c'est un métier qui est hyper bienveillant. Ce n'est pas que faire des jeux, ou faire des veillées, c'est vraiment aussi avoir un **rôle presque éducatif**. Un rôle de parents, parfois. Surtout en colonie avec des tous petits qui ont 6 ans. On a vraiment une responsabilité beaucoup plus importante. Pas forcément que d'un point de vue de la sécurité, mais presque une responsabilité affective avec les enfants. Ils s'attachent énormément à nous et on remplace pendant une semaine les parents. »*

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« moi je me rappelle, il y avait eu un moment qui m'avait marqué, en tout cas dans la formation Bafa, c'est qu'on avait eu, alors je ne sais plus si c'était une psychologue ou une pédiatre qui était venue et nous avait expliqué finalement qu'il y avait différentes étapes chez un enfant. Et c'est qu'avant cela, moi je ne me posais pas tant la question. Je me disais, on distingue l'enfant et puis l'adolescent et puis après l'adulte, et puis c'est fini. […] se dire que finalement, il faut qu'on sorte des carcans et que l'on sorte de notre regard d'adulte pour voir comment ils fonctionnent et comment ils vont évoluer. ».

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

K. nous parle de la formation BAFA. « En fait, c'est assez intéressant et utile vraiment d'avoir tout le côté en fait un peu de la science de l'enfant, de l'éducation, même si c'est quelque chose qui reste assez sommaire parce qu'on n'est là que six jours, sept jours ensemble, et nous ne le voyons pas vraiment de manière très poussée comme quelqu'un qui fait une licence ou un master dessus. Mais au moins, cela donne un peu des clés pour parfois comprendre les attitudes et les comportements des enfants que l'on a en face et ne pas justement se braquer ou se dire : « Il a agi comme cela parce que je lui ai dit ça ». »

Au-delà de cette question d'une prise en charge de mineurs, la prise en compte de chaque enfant dans son individualité va également passer, pour certains, par de l'écoute, la création de liens, un accompagnement sur des sujets spécifiques et/ou un accompagnement dans la construction identitaire de certains, à l'épanouissement de chacun.

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

« J'ai toujours aimé travailler avec des enfants, mener des projets, et puis surtout la relation que j'avais avec les enfants. ***Ça ne s'arrêtait pas uniquement à de l'animation pure et dure, il y avait aussi ce contact et cette relation de confiance qu'on avait mutuellement****. Par l'animation, j'ai aussi pu aider beaucoup d'enfants qui sont venus se confier à moi, ou alors régler des conflits entre eux, c'est aussi ce qui me plaisait dans l'animation, pas seulement les amuser. Forcément, c'est quelque chose qui m'a toujours plu, j'ai toujours eu une âme d'enfant, j'adore jouer. Mais aussi leur apporter autre chose que l'animation, la cohésion de groupe, tout ça. C'est surtout leur apporter cette vision-là, en fait, qui m'a plu. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Moi, ce que j'adore chez l'éduc pop, c'est ***l'accompagnement de l'individu****. Ma tranche d'âge préféré, c'est le 11-14, parce que le 11-14, c'est le pré-ado qui se découvre, qui découvre la vie autour de lui et qui essaie d'interagir avec les autres. Il y en a qui ont déjà une aisance en fonction du cercle familial, mais il y en a qui sont complétement recroquevillés. Moi, je me suis beaucoup retrouvé là-dedans petit, où j'ai eu du mal. Et je me suis dit, mais c'est fou que je n'aie pas eu un animateur qui ait réussi à me mettre là-dedans, à fédérer un groupe pour montrer qu'en fait, chacun à sa place dans ce groupe. Et moi, c'est ce que je trouve beau dans l'animation, c'est cette création de groupe, alors que c'est toutes ces personnes qui n'ont rien à voir les unes avec les autres, qui ont chacune leur capacités, leurs caractéristiques et qui arrivent à faire un collectif qui fait qu'on passe un beau moment tous ensemble et qu'on arrive à faire une vie ensemble qui est agréable. »*

Comme nous le raconte N. il peut être assez rapide de passer de l'individu au collectif. L'étude menée sur la notion de vivre-ensemble[17] avait d'ailleurs déjà mis en lumière ce va-et-vient continu et nécessaire entre individu et collectif au sein des ACM.

La vie collective est inhérente aux ACM, pour autant, cela ne veut pas forcément dire que celle-ci se met en place seule. Les personnes interrogées nous expliquent ainsi qu'être animateur c'est également un accompagnement de la vie collective : pour qu'une cohésion de groupe se crée, pour que la vie quotidienne « fonctionne bien », mais également pour que les jeunes accueillis puissent s'emparer de cet espace afin, non pas simplement de participer aux activités proposées, mais aussi prendre part à la « construction » de la vie collective et ce qui y sera réalisé.

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« En tout cas, moi, je vois ça vraiment comme beaucoup plus. Et finalement, l'activité comme on l'entend, de se dire « On va faire un jeu sportif ou une activité manuelle » (je vais utiliser ce mot « activité » pour ça principalement), c'est une partie vraiment toute petite dans la journée pour moi. ***Car, toute la place de la vie quotidienne, de la vie collective qui est partie intégrante de l'activité de la journée aussi, elle prend une grande place.*** *Et en fait, moi, je crois que c'est toute cette partie qui m'intéresse aussi, de voir c****omment on accompagne*** *pour qu'il y ait une vie quotidienne qui fonctionne bien, que les activités viennent aussi des enfants et qu'il n'y ait pas que les animateurs qui apportent leur savoir. En fait, ça se rejoint beaucoup, que ce soit dans la formation ou dans l'animation avec les enfants, il y a un peu ce même lien de pouvoir faire des allers-retours avec eux des deux côtés. »*

[17] Natacha Ducatez (Ovlej), « De l'intérêt du vivre-ensemble par les accueils collectifs de mineurs – Expériences et compétences acquises selon les jeunes et leurs parents », Dossier d'étude n° 222, Collection des documents de travail de la Cnaf, juillet 2021, 115 pages.

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Donc, c'est ce que je préfère de pouvoir transmettre des valeurs tout le temps, à chaque moment de la vie quotidienne. Et c'est vrai qu'on insiste beaucoup, dans les formations BAFA qu'on fait, sur la vie quotidienne et sur ce que l'on est capable de transmettre dans une vie quotidienne. ***Parce que faire ces animations de ouf, c'est génial, mais si la vie quotidienne ne suit pas, pour moi, ça n'a pas grand intérêt, de faire des animations de fou et derrière s'il n'y a pas cette vie quotidienne, cet accompagnement vers le jeune qu'on a en face de soi,*** *parce qu'ils sont tous différents et on est obligé de s'adapter. Et c'est la première qualité d'un animateur, d'ailleurs, c'est l'adaptabilité. C'est le plus important, je pense, dans la vie d'un animateur. »*

Pratiquer l'animation occasionnelle au sein d'un accueil collectif de mineurs ne peut donc en aucun cas se résumer à la recherche de plaisir, d'amusement pour les enfants. Au-delà de cette dimension qui apparaît néanmoins comme essentielle, il s'agirait d'un double accompagnement, à la fois des individus (les enfants et les adolescents accueillis) et de la mise en œuvre d'une vie collective. Et cela dans les différents « temps » des ACM (activités, vie quotidienne,…). **Si cette définition peut sembler comme « allant de soi » pour les organisateurs, les récits des narrateurs montrent que ce n'est pas le cas pour tous ceux qui vont décider de pratiquer l'animation dans un cadre occasionnel.** Cette vision autour de l'accompagnement se perçoit souvent une fois sur le terrain.

1.2.2. Et les objectifs pédagogiques, on en parle ?

Cette perception autour de la notion d'accompagnement peut-elle être associée à la dimension éducative que défendent de nombreux organisateurs et qui se retrouvent, de fait, dans l'obligation légale de produire des projets éducatifs et pédagogiques ?

Pour B.[18], *« L'animation et l'éducation, c'est un peu la même chose et en même temps, pas forcément, parce qu'on a beau dire que l'on a des objectifs pédagogiques, tous les anims n'en n'ont pas. »*. Ce verbatim nous montre qu'il serait peut-être un peu rapide de répondre par l'affirmative à cette question.

Au travers des discours recueillis et de leur analyse, nous pouvons distinguer différentes dimensions. La (ou les) définition(s) de ce qu'est l'animation, telle que nous l'avons présenté dans la partie précédente, relève(nt) de ce qui est fait sur le terrain, des postures et des pratiques que chacun va devoir adopter pour s'adapter au public à encadrer, en l'occurrence des mineurs. Ces pratiques vont pouvoir relever de la notion de responsabilité envers un public de mineurs, de la personnalité de chacun (notamment dans le relationnel qui sera créé avec les jeunes encadrés), de la mise en œuvre d'une organisation de vie collective, induite par ces accueils, ainsi que d'objectifs pédagogiques (certains nous citent par exemple la mise en œuvre d'une participation des mineurs à la vie collective et au choix des activités).

Dans ce que va mettre en œuvre l'animateur, nous pouvons donc distinguer quatre types de dimensions :

[18] B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

- l'objectif de faire passer un bon moment aux enfants et adolescents encadrés, qui, au-delà des moments ludiques proposés, va pouvoir passer, en partie, par la prise en compte de chacun dans son individualité ;
- ce qui relève de la prise en charge d'enfants, au travers de la sécurité, des soins, du bien-être ;
- les liens que l'on va pouvoir et vouloir créer avec les jeunes, qui passeront notamment par la posture que l'on adoptera avec eux ;
- et les objectifs pédagogiques, auxquels viendront s'associer les pratiques et activités pertinentes pour les atteindre.

Certains des narrateurs nous font remarquer que la pratique de l'animation va pouvoir se faire uniquement au travers des trois premières dimensions. La preuve en est que nombreux sont ceux qui, à leur « entrée » dans l'animation, n'ont pas connaissance de la dimension pédagogique ou ne la comprennent pas.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Mais en tout cas, quand j'ai débuté, l'intérêt pédagogique, je ne l'avais pas forcément. Je faisais des activités parce que je trouvais ça bien de faire ça avec eux, mais ce que je mettais derrière, non. »

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Ma première partie de BAFA, j'avais encore une vision très « On fait une activité, au milieu de l'activité, on fait un chant pour ne pas les déconcentrer et puis on revient à l'activité ». En tout cas, je buvais les paroles que les formateurs me donnaient et pour moi, c'était ça. »

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« Moi, je me souviens très bien que, dans mon appro BAFA, on nous disait : « C'est quoi les objectifs de cette activité ? ». Et de dire aux filles avec moi, « Bon, les objectifs, elles sont bien mignonnes, mais on sait très bien que l'on est là pour faire une activité. Et puis voilà quoi. ».

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« lorsque l'on a 20 ans, que l'on découvre sur un projet pédagogique la question de l'autonomie et de responsabilisation des jeunes, on n'est pas forcément hyper au clair sur ce que cela signifie »

Souvent, dans un premier temps, cette notion d'objectifs pédagogiques va se « restreindre » à appliquer ce qui est proposé ou demandé. De nombreux entretiens nous montrent qu'avant de faire cette notion « sienne », divers processus vont se mettre en œuvre pour produire un changement, une transformation. Et ces processus vont s'inscrire dans un temps plus ou moins long.

L'un des principaux facteurs, au regard de l'analyse des entretiens, qui permettra de mettre en œuvre ce processus de réflexion et de compréhension, est un accompagnement de diverses personnes qui vont mettre un fort accent sur le sens à donner à la pratique de l'animation.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Déjà, pendant mon Bafa 1, du premier jour au dernier jour, ça avait beaucoup évolué grâce à nos formateurs. On se rendait compte plus du côté psychologique, humain, éducateurs et tout, et surtout de se poser la question « Pourquoi on fait une activité ? », au-delà de juste faire un jeu pour occuper le temps parce que le job, c'est d'occuper le temps sur le planning. […] Du coup, qu'est-ce que ça m'a apporté vraiment ? Un objectif, en fait, de vie. Au début, j'adorais les enfants. J'avais un bon relationnel avec eux et j'ai voulu en faire un atout pour bosser. Maintenant, j'ai de vraies choses que j'ai envie de défendre en faisant ça, autant dans la formation que quand je travaille en colo. »

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« J'ai connu plein de directeurs vraiment bien, en centre et en séjour, qui ont mis l'accent sur le fait que nous ne sommes pas là juste pour donner des activités et occuper les enfants, mais que nous sommes là pour leur ***inculquer des valeurs et des savoirs****. Du coup, derrière chaque activité, il y a des* ***objectifs*** *à poser, et même si, au début, en tant qu'animateur, on voit un peu le truc négatif en mode « il faut que je m'occupe des objectifs », au final, à force de le faire, on voit un* ***sens*** *au travail. Cela a vraiment donné un sens à mon travail et pas juste « je suis là pour faire de la garderie », mais « je suis là pour leur* ***apprendre*** *des choses ». Je pense que cela donne vraiment de la* ***valeur*** *à l'animation. »*

« On parle de tout cela en BAFA. Cela m'a aussi permis de mettre le doigt dessus. Et d'avoir des directeurs qui partagent ça, cela a permis de vraiment le faire, et pas juste de dire que cela existe […] »

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« Parce que moi, du coup, j'ai fait des classes et pendant mes classes découvertes, on a vu quand même pas mal de choses, qui venaient nous titiller. […] Et, elle [la directrice] avait cette « foutue » manie, lorsqu'on disait : « moi, demain, je vais faire cela », de nous dire « ben pourquoi tu veux faire cela ? ». Tout le temps, elle disait « Pourquoi ? » pour pousser notre réflexion, pour montrer qu'on ne fait pas cela pour rien. Mais des fois, c'était dur parce que toi, tu avais préparé ton grand jeu pendant deux heures. Et quand elle te demandait pourquoi, tu n'étais pas du tout capable de répondre à la question. Et du coup, c'est super frustrant. On est là : « je ne sais pas ». Pourquoi faire ce jeu et pourquoi demain… C'était très perturbant, mais c'était très intéressant. Maintenant, aujourd'hui, je comprends pourquoi elle me disait cela. »

Comme nous le raconte ces trois jeunes femmes, prendre conscience des objectifs pédagogiques et répondre à la question « Pourquoi on fait une activité ? » d'une manière différente de celle que l'on peut avoir au moment où l'on décide de devenir animateur, va amener certaines personnes à donner un sens spécifique à cette pratique de l'animation. Et ce sens dépasse largement la dimension individuelle puisqu'il s'agit alors de mettre en œuvre une ou des actions en faveur d'autres personnes.

Ce processus de transformation ne va pas se jouer qu'au travers de l'accompagnement que l'on va recevoir et ne semble pas aisé pour tous. Comme nous pouvons le percevoir au travers des verbatims précédents, poser des objectifs derrière les pratiques et activités demande une certaine réflexion (et donc du temps) qui pourra être facilitée, nous le verrons plus tard, notamment par le travail d'équipe.

1.3. De la place que l'on donne aux enfants à ce que l'on souhaite leur apporter

Au regard des éléments d'analyse précédents, nous pourrions avoir l'envie de dire que les « parcours » dans l'animation, quant à la perception de cette pratique et au sens que l'on lui donne, sont linéaires. Or, cela n'est évidemment pas possible. Les diverses dimensions que nous avons évoqués seront

perçues (ou pas d'ailleurs) dans des temps différents et dans un ordre différent pour chaque personne, en fonction notamment des rencontres qu'elles feront et de leurs propres vécus et expériences. Ce qui semble important dans cette analyse n'est donc pas d'essayer de dresser un « profil-type » de l'expérience des animateurs, mais de (mieux) comprendre quels sont les différents facteurs qui pourront intervenir pour modifier les perceptions et/ou le parcours de vie de l'individu.

1.3.1. Une notion d'accompagnement qui induit une prise en compte de l'individu

Dans la première partie sur les raisons au fait de devenir animateur dans un cadre occasionnel, nous avons vu que si certains ont déjà l'envie d'apporter quelque chose aux enfants (notamment dans cette idée de transmission de ce que l'on a soi-même reçu), la majorité semble plutôt tournée vers une ou des dimensions personnelles (avoir une première expérience professionnelle, gagner un peu d'argent, continuer à fréquenter les ACM…). L'expérience sur le terrain les amène à comprendre, concrètement, ce qu'implique cette pratique d'encadrement de mineurs, avec toutes les dimensions que cela implique, notamment la principale : la prise en charge et la prise en compte d'humains.

Si l'objectif de faire passer un bon moment aux enfants semble au cœur de tous les discours, il peut parfois rester, au départ, plus au stade de la théorie.

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Au début, j'étais très exigeant envers moi-même, mais ça a été au final très **formateur**. J'ai un directeur qui est venu me voir, qui m'a dit « Ecoute » -j'étais là, limite en pleurs, en mode il n'y a rien qui s'est passé comme je voulais-, il me dit : « tes collègues, ils ont l'air comment ? » « Ils ont l'air heureux » « Regarde les enfants. Ils étaient comment ? » « Ils ont l'air de s'être amusés. » « Voilà ! Objectif atteint ! ». […] **C'est là que je me suis rendu compte que même si je vais en séjour pour moi, de base, ce n'est pas pour moi que j'y vais, c'est pour les enfants**. C'est pour partager des moments, c'est pour les rendre heureux, les aider à s'évader, les faire participer à un imaginaire, leur apprendre des choses. Ça m'a permis de prendre du recul sur mon côté très exigeant envers moi-même. »*

C'est donc par l'expérience et par l'accompagnement que certains animateurs vont apprendre à « se décentrer » pour plus ou mieux se tourner vers le public accueilli. Et c'est bien là que la notion d'accompagnement prend tout son sens.

Beaucoup racontent qu'au fur et à mesure des expériences et de leur parcours dans l'animation occasionnelle, ils ont appris à de plus en plus prendre en compte les enfants et adolescents encadrés. Les narrateurs nous parlent alors de notion de bienveillance, d'écoute et de prise en compte des besoins des jeunes encadrés. De manière globale, ils nous parlent de la place que chacun va décider de donner aux enfants dans ses pratiques.

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« Mais, tout ce qui est bienveillance, comment on en parle aux enfants et la place des enfants dans le séjour, moi, je n'avais pas du tout cette notion-là. Et même, quand j'ai passé mon BAFA base, on nous « gueulait » dessus en permanence. J'ai toujours vu mes collègues faire cela. Donc je pense que j'ai commencé par reproduire beaucoup cela. […] Mais du coup, je suis très contente d'avoir une réflexion là-dessus, […] »

« moi, il y a vraiment ce truc de se poser la question de qu'est-ce qu'on fait concrètement sur le terrain, qu'est-ce que l'on fait vivre à des humains qui sont en face de nous ? »

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« C'est une directrice que j'ai rencontrée, qui m'a, à un moment donné, confrontée à « Toi, quand tu étais jeune, qu'est-ce que ça te faisait quand on te faisait ça ? Tu ne penses pas qu'on pourrait racheter une bêtise plutôt que de la punir et de la sanctionner ? » Ça m'a fait énormément me questionner par rapport à ma place en tant qu'animatrice, à la place de l'enfant dans une structure et à la place des enfants en général dans la société. »

En parlant de sa pratique en tant que formatrice BAFA : « Pour moi, c'est important de leur dire [aux stagiaires] : « Ne faites pas à la place des enfants. Faites avec. Même, laissez-les faire. Ça ira vachement mieux pour eux. Et pour vous aussi ». »

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Pourquoi je dis que j'ai pris ma position de directeur aujourd'hui ? C'est parce que moi, je respecte le choix de l'enfant, la volonté de l'enfant. C'est-à-dire que ce n'est pas nous qui disons aux enfants : « On va faire ça ». C'est moi qui me mets au service de l'enfant. Alors oui, ça demande du travail, ça demande des concessions, mais en fait, on est là pour eux. On n'est pas là pour nous et qu'ils se plient à nos règles. En fait, on est là pour eux et faire tout pour qu'ils passent un bon moment. ».

1.3.2. Diverses expériences et situations qui amènent à des réflexions

Ces processus de réflexions qui amènent à se questionner sur la place que l'on va donner aux mineurs et à la manière dont on va interagir avec eux se construisent au travers de diverses situations. Nous l'avons déjà perçu avec les éléments d'analyse précédents, l'accompagnement des « autres » va être important dans la mise en œuvre de ces questionnements. Qu'il s'agisse de formateurs, de directeurs ou de pairs, certaines personnes ayant déjà une conscience de ce que la pratique de l'animation va pouvoir apporter aux jeunes encadrés vont mettre l'accent sur la ou les valeurs qu'ils portent eux-mêmes. Nous l'avons notamment vu au travers des verbatims retranscris dans ce rapport sur la question des objectifs pédagogiques.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Par l'expérience, et avec les autres, en fait. Je pense avec ceux qui ont plus d'expérience, qui nous disent que l'action a un côté pédagogique. Ou alors quand on fait une veillée et que le directeur qui dit sans viser qui que ce soit : « ça, je ne vois pas l'intérêt pédagogique qu'il y a derrière. » Et ça, je pense qu'au fur et à mesure, ça s'est construit. »

Ces personnes, par leur accompagnement, peuvent également permettre de pleinement conscientiser certaines notions ou pratiques. En mettant des mots dessus, elles permettent ainsi aux animateurs de les travailler de manière différente. Ainsi, quand O.[19] nous parle de « coéducation », je lui demande si elle a découvert cette notion au travers de l'animation ou si elle la connaissait déjà auparavant. Elle répond :

« Sûrement qu'elle était là, mais il n'y avait pas de nom dessus et, du coup, il n'y était pas vraiment accordé d'importance. […] Mon frère, ma sœur et moi avons toujours un peu appris les uns des autres, mais je n'avais pas de mot dessus. Et c'est vrai que mettre des mots dessus et en parler vraiment a permis de voir peut-être un peu

[19] O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

plus grand et de se dire que c'est possible et, du coup, de plus donner l'opportunité aux enfants, par exemple, de faire ces choses-là. S'il n'y avait pas eu de mot dessus, peut-être que je l'aurais fait, mais sans vraiment aller aussi loin. Le fait d'en parler permet de se dire : on peut lui donner l'opportunité de faire cela, par exemple. Et on va le faire. ».

Sans parler « d'accompagnement », des rencontres avec certains individus vont également permettre d'enclencher des questionnements, que ce soit par les échanges, les discussions que l'on va avoir ou simplement parce qu'une personne va nous interpeller dans ce qu'elle est.

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« C'est des gens avec qui j'ai travaillé et tous les animateurs que j'ai pu rencontrer… j'ai bossé avec des anims qui étaient vraiment bien, mais j'ai aussi bossé avec des anims vraiment nazes. Mais il y en a eu des vraiment bien, avec qui j'ai eu des très bonnes discussions. On est restés longtemps à parler de choses, de pourquoi on faisait ça, de ce que ça nous apporte. Et le fait d'en parler, on y réfléchit après. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

A la question de ce qui a permis de construire la vision de l'animation que P. a aujourd'hui, il répond : « Oui, il y a l'expérience, il y a les organisations et les institutions qu'on peut côtoyer, mais en fait, c'est des gens. Je dirais que c'est des ***rencontres humaines****. Sans partir dans le mythe du gourou, mais il y a des individus qui sont marquants dans des carrières d'animateurs, même dans toute carrière****. Il y a des individus qui marquent et qui poussent à réfléchir.*** *Ça ne veut pas forcément dire qu'on prend tout ce qu'ils ont dit, mais ils poussent à réfléchir. Et c'est vrai que des individus marquants (j'en ai eu pas mal dans mes expériences), des personnes qui, par leur façon d'être, positive ou négative d'ailleurs,* ***ils marquent un tournant avec les certitudes acquises.*** *»*

Toujours dans ce rapport aux autres, certaines situations qui ne nous conviennent pas, vont également pouvoir enclencher des questionnements. Dans les parcours d'animation occasionnelle, tous les narrateurs nous racontent avoir vécu, à certains moments, des situations qui les ont dérangés, voire déstabilisés ou « mis à mal ». Certaines d'entre elles permettront de se questionner et se positionner.

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« C'est un tout. C'est dur de mettre en exergue un point en particulier. On va avoir… pour moi, ça va être surtout sur des moments difficiles. C'est quand il va y avoir des moments difficiles qu'on va devoir faire un choix, que le choix, ce n'est pas celui que l'on aurait fait, et c'est là où, du coup… encore plus quand c'est quelqu'un qui est devenu une amie et qu'on apprécie, d'essayer de ne pas juger son choix, de l'accepter, mais pour autant de ne pas être d'accord. Parce qu'on est une équipe et donc, il faut se soutenir, mais je ne suis pas d'accord. Donc, au bout d'un moment, quand ça arrive une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, on se dit : « Il y a des trucs où l'on ne porte pas sur les mêmes choses. Et moi, je trouve ça plus important cette partie-là que cette partie-là. ». »

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Au début, je n'avais pas trop confiance en moi. J'étais encore en train de débuter en tant qu'animatrice. Je me disais toujours que c'était les autres qui avaient tout à m'apprendre. En fait, j'ai vu des choses qui ne m'ont pas plu et c'est là que je me suis dit : « En fait, l'animation, ce n'est pas juste s'occuper des enfants et basta ! ». C'est beaucoup, beaucoup plus. Du coup, ça m'a donné envie de m'engager vraiment en tant qu'animatrice. »

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« Par exemple, j'avais fait un séjour où, à la journée, je suis partie. Je suis partie parce que la manière dont le directeur… En plus, ce qui est très bien, c'est qu'il a demandé que ceux qui ne sont pas d'accord, ils peuvent s'en aller. Et moi, pour le coup, je suis partie parce qu'il y avait des choses que je sentais que cela me dérangeait, ou que ce n'était pas dans ma manière de faire. Et ça, c'est arrivé aussi en disant que l'on se positionne. Au final, on finit par se positionner et à avoir notre avis sur des choses, sur des manières de faire. »

Figure 8 - Divers processus de réflexions s'inscrivent dans les parcours d'animation

Réalisation Natacha Ducatez - Ovlej, sur Canva.

Ces diverses situations, racontées par les narrateurs, emmènent à se questionner et finalement à se positionner, à trouver ses propres réponses. Ces différents éléments peuvent se classer en deux catégories : d'une part, nous avons des questionnements qui vont être portés ou produits par des personnes qui souhaitent avoir cette action ; d'autre part nous avons des questionnements qui vont être « individuels » au sens où les situations, ou les individus, qui les déclenchent n'avaient pas cet objectif. Il y a donc les questionnements que l'on va pouvoir avoir parce qu'on nous « pousse » dans cette voie, et ceux qui naîtront de ce que l'on est (notre parcours de vie, notre sensibilité, notre éducation…).

Quels que soient les processus qui se mettent à l'œuvre dans les différents récits de vie, tous les narrateurs nous racontent qu'ils ont eu pour conséquence (sur du moyen terme) un positionnement, la création de son propre avis sur la manière dont ils souhaitent agir au travers de cette pratique de l'animation occasionnelle.

1.3.3. Un positionnement qui donne du sens à la pratique de l'animation

Au-delà de la pratique de l'animation envers des mineurs (au sens d'une prise en charge d'enfants en l'absence des parents, et d'une mise en œuvre de moments plaisants pour le public accueilli), de nombreuses choses se jouent donc dans les parcours de ceux qui vont pratiquer l'animation dans un cadre occasionnel.

Les expériences, les rencontres, les pratiques reproduites ou découvertes, les situations qui dérangent, les questionnements, tout cela va amener certaines personnes à faire évoluer tant leur perception de l'animation, que le sens qu'ils donnent à cette pratique.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Au début, je me disais : « Tiens ! C'est cool, j'ai un bon feeling avec les enfants. Ça va être rigolo de jongler entre graphisme et ça. » Alors que maintenant, je me dis que je veux ***me mettre au service de la question autour de l'éducation.*** *».*

« C'est avec toutes ces petites expériences, tous ces petits trucs qui me gênaient en fait, que je me suis rendu compte que si ça me gêne, c'est que je dois me sentir en capacité d'intervenir. Je me suis rendu compte que j'aimais intervenir aussi là-dessus, que ***je sentais que c'était important et que j'œuvrais pour quelque chose d'important.*** *».*

Beaucoup des personnes qui ont répondu à l'appel de l'Ovlej pour participer à cette enquête par récit de vie ont un nombre d'année de pratiques plus important que les moyennes que l'on peut connaître. Et cette pratique occasionnelle qui s'inscrit dans la durée s'explique sûrement, en partie, par le sens qu'elles donnent aujourd'hui à l'animation. Ainsi, il nous est raconté une participation à l'éducation des enfants.

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

« J'essaie toujours de trouver un sens à ce que je fais. Je ne vais pas faire une animation pour « garder » des enfants. Pour moi, l'animation, ça n'a rien à voir avec une crèche ou une garderie. ***C'est avant tout pour qu'ils se développent****. Ce n'est pas uniquement pour garder les enfants, c'est aussi pour leur apporter quelque chose pour qu'ils puissent grandir, pour qu'ils puissent se développer, développer leurs sens, développer leur sociabilité. Plein de choses ! Et c'est aussi ça qui me plaît. Faire que de la garderie, ça ne me plaît pas. »*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« *Alors, j'essaie de ne pas trop faire peur non plus aux stagiaires, parce des fois, c'est vrai que ce discours peut faire un petit peu peur, de se dire « Ouh là, là, mais quelle responsabilité ! ». Et c'est vrai en soi. Après, moi,* ***je pense que nous sommes tous responsables de l'éducation des plus jeunes****. Donc oui, effectivement, pendant le BAFA, je dis : « N'oubliez pas que vous avez des personnes devant vous, des personnes qui ont une vie en dehors de la colonie de vacances ou du centre de loisirs, et que c'est aussi des choses à prendre en compte pour que la personne en face se sente acceptée et puisse évoluer correctement ». »*

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« Parce que c'est aussi l'un des rares moments de l'année où ils vont sortir leurs habitudes, de leur fonctionnement, voir comment cela fonctionne ailleurs, être ouvert à d'autres choses, faire des découvertes, découvrir des passions. Ce sont ces moments-là où cela peut s'effectuer. C'est vrai que c'est une possibilité. En

tout cas, on peut être un des vecteurs qui va permettre à ces personnes de découvrir soit une activité, soit une manière de voir les choses, de se trouver une nouvelle passion. Oui, il y a cette notion de transmission et de découverte. »

« Et l'un des apports que moi j'ai trouvés, c'est que justement, ***on forme une jeunesse et on aide des enfants et à évoluer et à s'éduquer par les activités, par la culture, par des tas de choses****. Et cela, c'est un apport mais qui dépasse même tout un chacun de nous. Je pense que c'est l'une des possibilités, en tout cas un des grands éléments des centres de vacances et de l'animation. »*

On passe donc ainsi d'une notion d'accompagnement de l'enfant ou des enfants, à une action plus globale d'éducation des plus jeunes. Bien sûr, toutes les personnes qui pratiqueront l'animation occasionnelle n'évolueront pas forcément vers cette représentation. Nous pouvons d'ailleurs nous demander si l'arrêt de l'animation, au-delà des questions de temps nécessaire pour la pratiquer, ne serait pas en partie lié à un « manque » de sens ? Une notion de sens qui n'aurait pas été perçue et qui axerait donc cette pratique uniquement sur une prise en charge de mineurs ? Ou, à l'inverse, à une notion de sens qui aurait été perçu et à laquelle on ne souhaite pas ou plus participer ?

Quelle que soit les évolutions de perception, le sens donné à la pratique, ces premiers éléments d'analyse nous montrent que l'image de l'animation dans la société, qui semble principalement centrée sur la dimension plaisir (pour les jeunes encadrés, pour les jeunes encadrants), ne reflète qu'une partie de la pratique.

Ce « parcours », quel que soit sa durée, amènera probablement à faire face à des situations inconfortables ou déstabilisantes et à des réflexions sur diverses dimensions : sur soi, sur ses pratiques, sur la place de l'enfant, sur ce que l'on souhaite porter, défendre…

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Et en fait, finalement, dès que j'ai eu fini mon parcours BAFA, j'avais déjà quelques réflexions. Et ensuite, les colos que j'ai faites par la suite m'ont permis de requestionner ça et, en fait, de politiser l'animation aussi.

- *D'accord. Qu'est-ce que vous entendez dans « politiser l'animation » ?*
- *Je considère que tous les choix que l'on fait, toutes les pratiques que l'on met en place, ça fait partie d'une sorte de… c'est politique, parce que suivant, si on fait par exemple de l'affabulation, où nous, en tant qu'animateur, on va se déguiser et faire un fil rouge, etc., et du coup, rendre les enfants plutôt passifs par rapport à leurs vacances […] Pour moi, c'est une sorte de politique que je ne veux pas faire, c'est un choix que je n'ai pas envie de prendre. Et du coup, de se dire que j'ai envie de permettre à l'enfant de prendre des décisions, de permettre à l'enfant d'avoir une place pour ses ressentis, par exemple, et du coup, d'entamer un travail de « je fais des bilans et j'analyse ma journée » (qui se font au fur et à mesure et petit à petit, bien sûr), pour moi, c'est politique. […] Tout ça, pour moi, c'est politique, c'est des choix qui permettent une vision du monde, en tout cas, qui donnent une vision du monde, je trouve. »*

2. Les parcours dans l'animation occasionnelle et les différentes formes d'actions

Les parcours dans la pratique de l'animation occasionnelle vont être particulièrement divers : sur le type d'accueils, de fonctions occupées, de temps accordés à cette pratique, de nombre d'expériences. Proposer un « parcours-type » qu'un jeune pourrait suivre n'aura donc pas vraiment de sens. Il existe, en effet, autant de parcours que d'individus. Par contre, l'analyse des récits de vie montre, d'une part, que certaines fonctions vont, sur certains éléments, être racontées de la même manière ; d'autre part que les évolutions de parcours sont souvent mises en corrélation, par les narrateurs, avec des rencontres. Quels sont alors, dans ces parcours, les divers éléments récurrents auxquels les personnes interrogées vont donner du sens ? Et en quoi vont-ils jouer un rôle dans la construction des parcours d'animation ?

2.1. Le choix des accueils : des stratégies diverses, propres à chaque individu

Dans la pratique de l'animation occasionnelle, nous l'avons dit, il existe autant de parcours que d'animateurs. Si la partie 1 (Une formation, des expériences… et des changements de perception) a montré que des constantes se retrouvaient dans les évolutions par rapport à la perception de la pratique de l'animation (définition, sens donné), l'analyse des récits de vie ne montre pas, à l'inverse, d'éléments récurrents quant aux choix effectués sur les accueils collectifs où se fera la pratique de l'animation occasionnelle.

Ainsi, certains feront le choix de changer régulièrement de lieux, d'organismes ou d'équipes, tandis que d'autres préféreront une certaine stabilité. Certains encadreront dans divers types d'accueils (accueils de loisirs, accueils de scoutisme, séjours collectifs) alors que d'autres ne pratiqueront que dans un seul. Les stratégies de choix semblent dépendre, pour la fonction d'animateur, principalement de ce que chacun souhaite : découvrir, créer des liens, partir, se challenger, partager des valeurs, etc.

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« Au niveau de ce que j'ai fait dans l'animation, c'est assez vaste, parce que j'ai fait autant de l'accueil de loisirs que du périscolaire, que des camps, des séjours, des colos, des choses comme ça. C'est tellement différent, il y a tellement de choses qui changent. C'est épanouissant, en fait, de pouvoir faire tant de choses différentes et, en même temps, de tout centrer autour des enfants. ».

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« J'ai toujours fait mes colos en Bretagne. Quand j'étais colon, j'ai été la première fois en Bretagne. […] Et là où j'ai fait mon stage pratique, ça a été en Bretagne. Et puis après, j'aimais bien cette région. Et puis ils m'ont toujours rappelé d'année en année, donc je suis toujours allé à la CCAS et en Bretagne. Après, je n'ai pas cherché à aller voir ailleurs. Moi, j'aimais bien leur manière de fonctionner, la philosophie qu'ils développaient. ».

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Par contre, je faisais ça [partir avec le même organisme], mais tous les ans, je m'obligeais à avoir une nouvelle expérience, pour ne pas non plus m'encroûter dans un truc trop routinier. C'est quand même un choix de ma part. Après, je savais aussi que je ne me mettais pas en difficultés, mais pour compenser ça, à un autre moment dans l'année, j'essayais de faire un autre séjour où j'allais me mettre un peu plus en difficultés. »

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« En fait, il se trouve que moi, j'ai fait beaucoup de l'accueil de loisirs, tout simplement parce que cela paye mieux et que c'était mon travail d'été, quoi. Je ne le faisais pas que pour « m'amuser ». »

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je pense que j'ai choisi l'animation avec des ados aussi parce que je trouvais ça cool, plutôt que d'avoir le côté imaginaire un petit peu, mais surtout de pouvoir discuter avec eux, de débattre sur plein de sujets comme ils sont complètement en construction. »

Une constante se retrouve néanmoins pour ceux qui ont donné un sens éducatif et/ou pédagogique à leur pratique. Leurs choix incluront cette dimension.

2.2. Formateur : entre transmission, partage et action pour l'avenir

Lorsque l'on devient animateur occasionnel, une des possibilités dans la poursuite de ce parcours est de devenir formateur. Parmi les personnes interrogées pour cette étude, une dizaine ont ainsi pu occuper cette fonction en parallèle ou à la suite de celle d'encadrement. La majorité a animé des formations BAFA.

Nous reviendrons plus tard sur le fait que beaucoup de ceux qui sont devenus formateurs ont, au départ, pris la décision d'occuper cette fonction au regard d'opportunités qui leur ont été offertes. Attachons-nous ici à comprendre ce que cette expérience de formateur apporte aux personnes et les raisons pour lesquelles elles s'y investissent.

2.2.1. Transmettre, partager et évoluer

Dans les récits recueillis, cette fonction de formateur est particulièrement associée aux notions de transmission et de partage. Ainsi, certains narrateurs racontent s'investir dans cette fonction parce qu'ils apprécient transmettre leur expérience, leur passion pour l'animation. A cette notion de transmission s'ajoute souvent celle de partage. Pour les personnes qui nous racontent leur histoire, animer une formation se construit avec les stagiaires. Il ne s'agit donc pas uniquement de transmission de savoirs, mais également de partage d'expériences et de réflexions.

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Et c'est un peu **transmettre ma passion, c'est transmettre un peu toutes mes convictions**. Sans leur dire qu'il faut faire comme ça, mais c'est leur transmettre tout ce que j'aime. Quoi de plus beau ? Transmettre ce que l'on aime, je trouve que c'est ce qu'on peut faire de mieux. **Et recevoir ce que les gens aiment aussi.** Toujours évoluer. »*

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

*« J'ai toujours beaucoup aimé transmettre avec les enfants, mais aussi, j'aime beaucoup, en tant que formatrice BAFA, **transmettre ma passion d'animation à d'autres jeunes**. Souvent quand ils arrivent dans le BAFA, ils ont 17 ans. C'est vraiment une idée de transmission, **partage d'expérience**, […] »*

Parce qu'il y a partage, chacun (stagiaire comme formateur) va « s'apporter mutuellement ». Animer une formation ne serait donc pas uniquement une action envers l'autre ou les autres, mais également pour soi, permettant d'évoluer.

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

*« Pour moi, c'est un échange, mais du coup, **c'est tout ce qu'on peut apporter, mais aussi tout ce que les stagiaires nous apportent**. Et du coup je trouve que c'est un travail assez incroyable. J'en ai fait trois, des formations, sur deux ans et demi. Je n'ai pas eu le temps d'en faire, depuis le Covid, c'était plus compliqué. »*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Déjà, en tant que formatrice, **j'apprends** énormément aussi parce que je ne sais pas tout. Et du fait de mener des séquences, on apprend beaucoup des animateurs qui sont là et j'aime bien ça. J'aime bien ce partage d'expérience. »*

Animer des formations amène ainsi à répondre à des questions qu'on ne se serait pas forcément pas posées, permet d'échanger sur les expériences de chacun et donc, parfois, de découvrir. Cela permet également de construire ensemble. Ces diverses situations vont provoquer une réflexion sur son propre parcours ou ses propres pratiques.

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

*« En fait, moi, ce qui m'intéresse aussi énormément, c'est de réfléchir aux démarches pour que ça devienne de la réflexion, pas les formateurs qui donnent les bonnes réponses, mais plutôt **de la réflexion des deux côtés** et des démarches actives pour que le savoir, il ne découle pas forcément que d'un individu qui connaîtrait des choses. Et ça, je pense que notamment l'âge a permis aussi de permettre ce statut-là, de dire « OK, je suis plus jeune que vous, ou tout juste, mais par contre, on peut aller chercher ensemble et ton expérience peut m'apporter et mon expérience peut t'apporter ». Oui, c'est vraiment pour les deux. »*

2.2.2. Une action pour « construire » l'animation de demain

Pour certains des individus interrogés dans le cadre de l'enquête, prendre part à la formation des futurs animateurs va bien au-delà d'une simple transmission de savoirs ou de partage d'expérience. Ils racontent ainsi que leur investissement dans cette fonction revêt un rôle : celui de former pour faire évoluer les pratiques. Ils agissent ainsi « contre » une manière d'animer qui ne leur convient pas, en s'investissant auprès de ceux qui ne connaissent peut-être pas encore ces pratiques.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Quand je fais beaucoup, beaucoup de BAFA, les enfants me manquent. Quand je fais beaucoup, beaucoup de colos, et que je rencontre plein d'animateurs, **je me rends compte que c'est important de former des stagiaires et de bons animateurs.** »*

« A chaque fois, je pars en Bafa avec pour objectif de mettre en confiance les stagiaires, pour se sentir prêts à partir en stage pratique et à faire bouger les choses, à parler et tout, et à savoir s'exprimer et défendre sa pensée. A prendre position et à savoir dire pourquoi. Pour moi, ce sont les deux choses les plus importantes sur le terrain pour… j'allais dire pour survivre, mais non, pour tenir. […] C'est apprendre aux stagiaires les plus timides à être capable de dire : « Non, là, tu vois, ça, je ne le ferais pas comme ça. » Tous les formateurs ont des objectifs personnels propres à chacun, mais au-delà des valeurs qu'on défend, je sais que quand j'y vais, ce sont mes priorités. ».

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je me suis dit que dans mes valeurs de partage, je trouvais ça important de pouvoir former les futurs animateurs. ***Après, j'ai été témoin d'animateurs touristes, animateurs Club Med et, encore pire, d'animateurs maltraitants, voire de directeurs maltraitants. C'est ce qui m'a réellement donné envie de devenir formateur.*** *»*

« Pendant des années, en tant qu'animateur, j'avais mis mes œillères sur certaines pratiques et au tout début, il y a même certaines pratiques que je pensais, entre guillemets, normales. C'est aussi pour ça, d'ailleurs, que j'ai voulu être formateur, en me disant : « Je me mets à la place d'un petit jeune de 17-18 ans qui arrive dans une équipe de 30 personnes, qui voit un animateur BAFA ou un animateur qui est là depuis quelques années, avoir ce genre de pratique, un directeur adjoint ou un directeur avoir ce genre de pratique, et qui va penser que c'est normal, et qui va être amené à le reproduire dans d'autres séjours. Je me suis dit : « Ce n'est pas normal. Je ne suis pas d'accord et il faut que je fasse quelque chose. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« Je suis devenu formateur et puis directeur de formation. Alors là, c'est pareil. On se rend compte qu'il peut se passer plein de trucs, que les prérequis et prénotions des futurs animateurs sont à déconstruire, à reconstruire, à rebâtir et qu'il y a vraiment un monde, que ***l'animation de demain, elle dépend un peu de là****. Parfois, ça fait peur. Vraiment, ça fait peur. On part de très, très loin, on se dit hou là. Donc ça, pour moi, c'était cohérent. Ça m'a conforté dans l'idée qu'il faut planter des graines. Il faut mettre des noms sur les graines, mais il faut planter des graines. »*

Dans un autre registre, quelques narrateurs, occupant la fonction de direction, expliquent que participer à la formation est également, pour eux, une manière de suivre les stagiaires qu'ils forment. Animer les sessions de formations leur permet d'apprendre à connaître les personnes et de garder des liens pour de futurs recrutements. Si l'idée verbalisée dans les récits est celle de « continuité », nous pouvons également percevoir une notion de confiance. En effet, les personnes vont pouvoir recruter des personnes dont la perception de l'animation et les pratiques, perçues lors de la formation BAFA, correspondent à ce qu'elles recherchent en tant que directeur de centre.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« […] et puis quand on devient directrice, je pense que c'est important, parce que l'animation c'est quand même de grosses responsabilités aussi. ***J'aime bien, sur les équipes, prendre des personnes que je connais.*** *C'est vrai que former des gens, on les voit déjà un peu sur le terrain, après, je les ai souvent en stage pratique BAFA. Il y a quand même une continuité. J'aime vraiment beaucoup cette transmission, en partage de passion, finalement. »*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

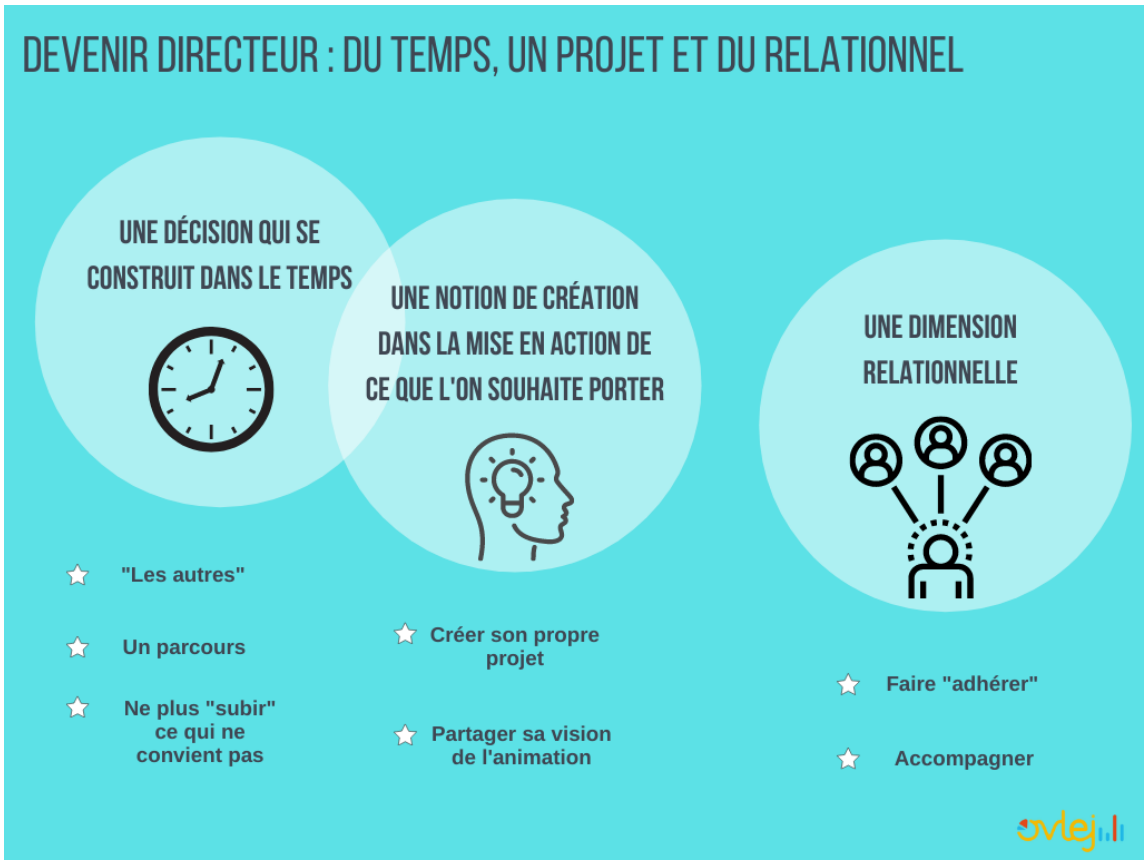
« Par rapport au fait que je suis directrice à côté, cela permet de rencontrer du monde et de ***pouvoir les recruter sur mon équipe après, de les voir évoluer, de les revoir plus tard quand ils sont formés****. Peut-être aussi que j'aime bien la formation, parce qu'on se revoit toujours un peu et l'on voit comment les gens évoluent. Je trouve intéressant de voir comment les personnes évoluent suite à la formation, ce qu'ils ont appris, ce qu'ils ont fait après, ce qu'ils en retirent ? Tous ces échanges, ça me plaît. »*

2.3. Directeur : entre création et action pour le présent

Dans les parcours d'animation, certains deviendront directeur de centre, en passant généralement par la formation BAFD (accessible à partir de 21 ans). Pour cette enquête, douze personnes ayant occupées cette fonction ont été interrogées.

Comme pour la partie précédente, interrogeons-nous sur cette expérience de directeur : comment en vient-on à prendre la décision d'occuper cette fonction ? Et qu'apporte-t-elle aux personnes qui s'y engagent ?

Figure 9 - Les processus à l'œuvre pour devenir directeur occasionnel



Réalisation Natacha Ducatez - Ovlej, sur Canva.

2.3.1. Devenir directeur : un parcours qui se construit dans le temps

Si la fonction de formateur semble, pour de nombreuses personnes interrogées, être envisagée, au départ, suite à des propositions, des opportunités, celle de directeur apparaît plus souvent comme l'aboutissement d'une réflexion qui s'est construite dans le temps. Les principales raisons évoquées pour expliquer l'envie de devenir directeur et l'inscription à la formation BAFD sont de différents ordres. Notons d'une part que quasiment tous les récits montrent un « cumul » de raisons, ces divers processus vont se construire en parallèle ou à la suite les uns des autres ; d'autre part que si l'aspect financier n'est pas une raison à la décision de devenir directeur, il peut néanmoins être un frein ou, à l'inverse, un levier lorsque la formation est financée par un organisme.

Commençons par le rôle que vont jouer « les autres » dans les parcours des personnes interrogées, dimension que nous avons déjà évoquée dans d'autres parties de ce rapport (notamment sur la perception des objectifs pédagogiques). Ces « autres » qui vont proposer et/ou encourager vont être,

pour certains, le point de départ d'une réflexion sur la décision de devenir directeur, pour d'autres, vont accompagner ces réflexions.

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je ne suis pas directrice depuis très longtemps, à vrai dire. Moi j'ai fait mon premier séjour en tant qu'adjointe de direction en 2017, parce que j'avais un ami qui lui, passait directeur et qui avait confiance en moi. Il m'avait dit : « Écoute, j'ai juste besoin d'une adjointe qui m'aide un peu. » Donc j'ai commencé comme cela à être adjointe avec lui. Et puis au final, cela s'est très bien passé et nous avons recommencé une deuxième fois, une troisième fois. Du coup, là, depuis 2017, je suis tout le temps son adjointe. Et, l'année dernière, il m'a dit : « Écoute, c'est bon, je vais prendre quelqu'un d'autre pour former aussi quelqu'un d'autre à la direction. » Bon, je me suis dit : « D'accord, pas de souci » et je suis repassée animatrice. Et en fait, il me dit : « Mais pourquoi tu ne passes pas directrice ? » Et moi, pour moi, je ne me sentais pas prête. Je me disais : « Mais non, je ne peux pas diriger des séjours. » Enfin, quand je le voyais lui, et même tous les directeurs, je me disais : « Mais, ce n'est pas possible ! Ils ont des idées, enfin ils sont dingues ! Moi, je n'en suis pas là ! » Et je ne pensais pas en être là, en fait. Au final, sur ses conseils, je me suis dit : « Bon, je passe ma base BAFD et je verrai bien ce que cela donne. » Et, au final, cela me plaît bien d'être directrice ! »

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« Et en fait, quand j'ai commencé les colonies de vacances, là aussi, j'ai changé d'association et on m'a incitée à passer mon BAFD. Et donc du coup, là, une fois de plus, on m'a fait confiance. Il y avait besoin de directeur, on a pensé à moi pour être directrice. Et le BAFD, c'est quelque chose que j'envisageais parce que je voulais découvrir ce que c'était que la direction et surtout que je n'étais pas complètement… comment dire… J'étais bien en tant qu'animatrice, mais il me manquait quelque chose en fait. Et le fait qu'on me dise : « Tiens, est-ce que ça t'intéresse de passer ton BAFD, parce que moi, j'aimerais bien que tu prennes la direction d'un séjour ? », en fait, ça m'a poussée à faire quelque chose que toute seule que je n'aurais pas forcément fait. Je ne me serais pas lancée en me disant « C'est bon, je suis capable de l'avoir ». »

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« […] ce sont aussi des rencontres avec des directeurs qui m'ont un peu accompagné et qui m'ont encouragé là-dedans et qui m'ont poussé à le faire ».

Une deuxième dimension s'articule autour de la notion de parcours. La décision d'accéder à cette nouvelle fonction va ainsi pouvoir être perçue comme une « suite logique » au parcours d'animation, à la fonction d'animateur. Il peut s'agir de la sensation « d'avoir fait le tour » de l'animation, d'une envie d'évolution ou d'une évolution qui se met en place de manière « naturelle » pour la personne, au travers d'une montée en responsabilités sur d'autres fonctions.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Je pense qu'à force de faire de l'animation, on est plus ou moins des animateurs référents, parce qu'il y a des nouveaux animateurs qui arrivent, et puis on prend de plus en plus de responsabilités. J'ai toujours travaillé avec un ou deux directeurs, pas plus, qui m'ont dit : « maintenant, il faut que tu passes en direction. » Je pense que ça se fait beaucoup comme ça, au fur et à mesure. »

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« J'ai commencé par faire un séjour comme adjoint pédagogique, parce que ça faisait cinq ou six ans que j'étais animateur. Du coup, j'avais déjà bien entamé ma deuxième année à faire que des séjours toute l'année. J'avais envie **d'évoluer**, et je me suis dit, c'est bon, ça commence à faire quelque temps que je suis là-dedans, du coup, j'ai peut-être des choses à transmettre, et à donner à une équipe. Du coup, ça se tente, et c'est comme ça que j'y suis allé. Après, j'ai postulé sur un poste d'adjoint d'intendance, et on m'a appelé pour me demander si je voulais pas faire directeur plutôt. On me payait le BAFD. J'ai dit d'accord, et ça va faire le troisième été que je suis en direction. »*

La troisième dimension qui revient de manière récurrente dans les discours des personnes interrogées est une décision qui va se construire « contre ». Au fur et à mesure du parcours d'animation, nous l'avons vu, un processus de réflexions se met en œuvre, pour certains, sur ce qu'est l'animation et ce que l'on souhaite porter au travers de cette pratique. Plusieurs des narrateurs nous racontent avoir été confrontés à des situations et/ou des pratiques qui ne leur convenaient pas. L'idée de devenir directeur apparaît alors comme un moyen de ne plus avoir à subir ces expériences, en construisant soi-même son propre projet.

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« « En fait, il y a eu un moment où je n'étais plus satisfaite de ma direction. J'ai souvenir d'une colo de ski où j'avais été recrutée au dernier moment, parce que j'avais postulé au dernier moment, je m'étais dit : « Tiens, j'ai une semaine de libre. » Donc trois jours avant, j'avais regardé et du coup, j'avais été recruté. Du coup, il n'y avait strictement aucune prépa. On ne faisait pas de réunion le soir et du coup, il y avait de gros désaccords dans l'équipe. […] Et, je n'étais vraiment pas d'accord avec ce fonctionnement-là. Et du coup, je commençais à pas mal me questionner. Il y a eu cela. »

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« c'était une volonté à moi, parce qu'en tant qu'animateur, je me suis révélé être très critique envers ma direction, envers des choix, envers des postures, envers des recrutements qui avaient pu être faits. Je me suis dit : « C'est un peu facile de critiquer parce que tu n'as que ta vision à toi d'animateur, la vision de ton groupe, une vision un petit peu plus globale de l'équipe parce que tu échanges avec d'autres animateurs. Mais je pense qu'un directeur a une vision globale et du coup, il y a des choix qui sont pris, tu n'as pas toutes les données pour les prendre ». C'est comme ça que je suis passé encore de l'autre côté et je suis devenu directeur. »

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Parce que j'adore M. [la directrice], mais plus on avance [dans le parcours] et plus on se forge des opinions fortes. Il y a des choses où j'étais d'accord et il y a des choses où je ne suis pas d'accord. Et le seul moyen de ne pas se faire imposer des choix, c'est d'être celui qui décide. »

« Et c'est là où c'est plus dur en tant qu'animateur, au bout de quelques années d'expériences, de se dire, à chaque fois, je mets de côté mon point de vue pour l'équipe, ce qui est normal. Mais du coup, à un moment, il y a une envie de plus. » »

2.3.2. La fonction de direction : un espace de création pour mettre en action sa propre vision de l'animation

Enfin, la quatrième dimension et la plus importante semble-t-il, au regard de sa constance dans les récits, s'axe sur la mise en œuvre de son propre projet. Les personnes racontent ainsi qu'au bout d'un certain temps, après diverses réflexions sur leurs pratiques et ce qu'elles souhaitent transmettre au

travers de leur pratique, l'envie apparaît de pouvoir bénéficier d'une grande liberté pour mettre en action sa propre vision de l'animation.

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Donc voilà, j'ai été un peu poussée par mon entourage, par les enfants, par plein de choses, et par cette envie aussi de vouloir, au bout d'un moment, ***transmettre mes propres envies pédagogiques, mes propres valeurs aux enfants*** *et non pas, non plus, dépendre d'un autre directeur qui va mettre en application ses idées. »*

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je pense qu'à titre personnel, ce n'est pas tant que je n'aimais plus l'animation, parce qu'aujourd'hui, en tant que directeur, je préfère faire de grands jeux que ma compta. Donc je pense que j'ai toujours cette âme d'animateur bien profondément ancrée en moi. C'est plus que j'avais envie de ***mettre en place les séjours que moi, je voulais, et que ce soit moi qui décide en fait de ce que je voulais transférer, transmettre aux enfants, comment, etc****. Et pour pouvoir mettre en place mon projet pédagogique. J'ai fait le choix de travailler avec beaucoup de directeurs, en tout cas de multiplier les directeurs. Donc je savais ce que j'aimais bien, ce que je n'aimais pas, ce que je voulais mettre en place, ce que je préférais éviter. À titre personnel, c'était aussi sur cet aspect de pouvoir avoir un peu mon projet et le porter en menant mon équipe là-dedans. »*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« En fait, ce que je n'ai pas dit tout à l'heure, c'est que quand je suis passée directrice, je n'ai jamais été aussi bien en animation qu'à ce moment-là. Quand je vous disais qu'en tant qu'animatrice, il manquait quelque chose, […] Mais du coup, je pense que ce qu'il me manquait aussi, c'est de pouvoir vraiment faire un projet avec mon équipe d'animation, mais qui me ressemble un peu plus que ce que j'avais pu avoir en fait, et de pouvoir me sentir un peu plus ***libre*** *et de me dire « Je suis la directrice, donc, maintenant, je peux essayer de* ***transmettre des choses qui sont en moi, des choses auxquelles je crois****, plus que quand j'étais animatrice ».*

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« C'est aussi le fait que moi, ***j'avais des valeurs arrêtées****. Je savais ce que je voulais transmettre. Concernant plus les colos, je me disais « Oui, ça m'intéresse, comme ça je peux faire mon équipe, choisir vraiment des gens qui sont en adéquation avec moi, ce que je ressens, avec ce que je transmets. » […] On a tout le* ***projet pédagogique****,* ***on monte vraiment notre truc.*** *Et c'était vraiment le truc de se dire « J'ai envie de monter moi, ma colo et de pouvoir faire ce que j'ai envie, j'ai envie de transmettre ça, donc je vais transmettre ça et je vais mettre ça en place. Du coup, je peux le faire ». C'est ça aussi. »*

Pour les personnes interrogées, créer son projet, c'est donc savoir ce que l'on porte, ce que l'on souhaite transmettre. En ce sens, la formation BAFD est valorisée dans certains récits, pour aider à la conscientisation de cette dimension.

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

*« Donc après, j'ai passé mon BAFD. La formation, franchement, c'était vraiment très intéressant et en fait, c'était super. Cela a été une grosse remise en question. […] Du coup, maintenant avec le recul, je trouve que la formation du BAFD, on devrait aussi l'avoir au BAFA en fait. Parce qu'il y a plein de choses dont on parle au BAFD. Du coup, vu que l'on va devenir directeur****, on conscientise*** *l'importance de ces choses. Mais, je trouve cela dommage que les animateurs n'ont pas déjà cette conscience de tout cela.* ***C'était vraiment centré sur nous, quel directeur on***

veut être, quelle est notre pédagogie et sur le fait qu'il va falloir se positionner. *C'était vraiment se positionner. Mais, je trouve que l'on voit plein de choses et, moi, quand j'étais animatrice, en fait, je me dis que c'était super mon expérience de BAFA, mais on n'avait pas du tout cet apport théorique poussé qui, je pense au final, est quand même nécessaire. »*

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Quand j'avais passé la première partie du BAFD, on m'avait dit « Il faut que vous construisiez en fonction de ce que vous voulez transmettre, qui vous êtes ». Et je pense que ça, c'est très important dans le BAFD, ça m'avait vraiment marquée : on est quelqu'un, on arrive avec nos valeurs, avec nos projets, notre pédagogie et il faut qu'on arrive à la donner et à la transmettre. Et c'est là aussi où ça a commencé à se construire, je pense. »

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Et je pense que là où il y a eu vraiment un ***tournant****, c'est quand je suis allée en BAFD et que j'ai dû écrire un projet pédagogique. Là, je m'en suis vraiment rendu compte. Quelles sont mes valeurs ? Qu'est-ce que je veux transmettre ? Par rapport à ces valeurs, qu'est-ce qui en découle pédagogiquement ? Et après, sur de la gestion d'équipe, comment leur faire passer ce message-là ? »*

2.3.3. Etre directeur : une dimension relationnelle indispensable

Si cette notion de création de son propre projet pourrait laisser à penser que la fonction de direction peut être perçue au travers d'une dimension individualiste, cela ne semble pas être le cas. En effet, plusieurs des narrateurs expliquent que si la fonction de direction leur permet de créer un projet qui correspond à leur vision de l'animation, ce sont ensuite les animateurs qui le feront « vivre ». Il s'agit donc de co-construire avec eux et/ou d'être en capacité de transmettre ses idées. Au-delà de la question de la mise en action de ses propres valeurs apparaît donc également la dimension relationnelle, nécessaire pour le projet écrit puisse être mis en pratique sur le terrain.

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Donc, quand je travaille avec mes équipes, je travaille toujours sur de la co-construction. On essaie de faire le projet pédagogique ensemble et de dérouler les moyens ensemble, mais j'ai quand même mon mot à dire. J'ai mes axes pédagogiques, c'est moi qui définis les principales, je dis : « Est-ce que ça vous va ? Est-ce que ça ne vous va pas ? On peut faire des modifications, mais moi, je veux travailler sur ces choses-là. » ».

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Et ce que j'ai beaucoup aimé aussi, comme vous le disiez tout à l'heure, c'est par rapport au projet, mener vraiment un projet. Parce que quand on part en tant qu'animateur, on adhère à un projet et on le fait vivre. ***En Direction, on crée un projet et après les animateurs le font vivre.*** *Je trouve vraiment chouette de créer quelque chose et que d'autres personnes le fassent vivre à leur manière, même si ce n'est pas vraiment comme on l'avait vu, mais qu'il y ait quelque chose que l'on construise tous ensemble et qu'à la base ça parte quand même de nos idées. ».*

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Mais en fait, cet été, je suis partie avec un autre ami qui était en tant que directeur dans cette colo où on était un quart / trois-quarts [un quart à partager les valeurs du directeur et ¾ à ne pas les partager]. Et je me suis

rendu compte qu'il n'avait pas tant de pouvoir que ça et que du coup, en fait, la pédagogie, c'est les anims qui la mettent. Les directeurs, les directrices, elles sont dans leur position uniquement de directrices, elles ne mettent pas en place la pédagogie. ***Et du coup, il y a tout ce travail d'accompagnement des animateurs et des animatrices qui rejoint un peu ce côté de formations BAFA****, finalement, qui peuvent avoir lieu dans les journées de prépa et de pouvoir les réfléchir, c'est quelque chose qui m'intéresse. »*

Au-delà de ces questions de projet, la dimension relationnelle est également évoquée dans les questions de gestion d'équipes, inhérentes à la fonction de direction. Si cette dimension relationnelle ne semble pas, de manière générale, être celle qui donnera envie de devenir directeur, une fois sur le terrain elle sera particulièrement apprécié par certains.

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« En direction, on a un rôle de formateur auprès des animateurs. Ce qui m'intéresse pas mal là-dedans, c'est de pouvoir ***transmettre l'expérience*** *que j'ai, parce que c'est intéressant je trouve de transmettre ce qu'on a. Quand on est animateur, on essaie de transmettre aux enfants ce qu'on fait, et directeur, au final, c'est la même chose, mais avec les anims. On leur transmet tout ce qu'on fait, tous nos petits trucs d'animation qu'on a pu essayer, qu'on a pu faire, et on essaye de leur donner ça pour qu'ils puissent le transmettre après aux jeunes qu'ils ont, et que ça se passe le mieux possible. »*

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« C'est ce qui m'a aussi énormément plu, c'est d'avoir cette vision d'ensemble et de toujours pouvoir avoir une place de coordinateur, un peu de pivot, d'être une personne ressource pour l'équipe. […] Ce que je préfère, c'est quand j'ai un animateur qui déboule dans le bureau et qui me dit : j'ai un problème », et que je lui dis : « Non, tu n'as pas de problème. Tu recherches des solutions. » et on se pose. On discute du problème, on voit toutes les portes qui sont entrouvertes. Après, je dis à l'animateur : « Voilà. Maintenant, choisis la porte que tu veux. On en reparle après. On voit ce que ça a donné. » On en reparle tout au long du séjour. C'est à travers tous ces échanges-là que ***je me sens grandi. Je me sens utile. J'apprends grâce à ces gens-là****. »*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« Et la gestion d'équipe aussi, toutes les choses comme ça, ça été vraiment quelque chose que j'ai beaucoup aimé et qui m'a aussi fait beaucoup fait prendre ***confiance en moi****. Le fait de devoir diriger une équipe,* ***d'être le point de repère****. S'ils avaient des questions, très souvent, c'était vers moi qu'ils se tournaient, des choses comme ça. Donc, c'est vrai que d'être un point de repère, ça fait aussi du bien en fait. »*

2.4. Le rôle des « autres » dans les parcours et dans la mise en action

Au travers des différentes dimensions (et parties déjà traitées ici), le rôle des « autres » est apparu comme un élément important, voire décisif, dans la construction des parcours de vie et d'animation des personnes interrogées. A tel point, qu'il semblait pertinent d'en faire une partie à part entière dans ce rapport.

2.4.1. Une ouverture des possibles

Beaucoup des narrateurs décrivent comment certaines personnes sont venues « toucher » leur parcours et le modifier.

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Quand j'ai fini la Dordogne, [la directrice et amie] nous a dit, avec une amie : « C'est parti, maintenant, vous allez être formateurs. On a besoin de formateurs. Vous savez de quoi vous parlez, donc vous pouvez faire formateurs ». Donc là, pareil, j'avais 19 ans. J'ai dit « M., tu ne t'emballes pas un peu là ? Je veux bien, mais j'ai 19 ans ». Elle a dit « Mais c'est pas grave, tu as plus d'expérience que plein de gens. En trois ans, tu as appris plein de choses ». J'ai dit bon, on fait une tentative et puis on verra bien. »

On voit sur cette description que deux types de causes ou de raisons peuvent se combiner. Alfred Schütz (1987) les distingue en les nommant raisons *because* et raisons *in order to*. Pour N., la possibilité de devenir formateur BAFA est apparue suite à la proposition d'une directrice, il s'agit donc d'une circonstance extérieure (raison *because*, ou « cause »). Pour autant, c'est lui-même qui, en se saisissant de cette proposition, en a fait un moment de son parcours biographique (raison *in order to*, pro-action « dans le but de »). Ce type de récits se retrouve régulièrement dans les récits de vie recueillis pour cette enquête et à différentes étapes des parcours.

Nous avons déjà vu que lors de « l'entrée » dans la pratique de l'animation, les proches peuvent avoir un rôle important : en proposant, en accompagnant et en encourageant, également en finançant la formation (voir partie 1.1). Ils peuvent également susciter ou éveiller un intérêt pour l'animation occasionnelle, tout comme aider à y entrer en assurant un stage pratique dans le cadre de la formation BAFA, rendant ainsi les démarches plus simples.

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« J'avais une de mes très bonnes amies qui était directrice pédagogique déjà, à l'époque et ma sœur jumelle qui était animatrice depuis 2 ans dans ce séjour. C'est vrai que 2 années de suite, quand je la voyais revenir – il y avait aussi l'esprit groupal, l'esprit de groupe, le blues d'après-colo, où les gens continuaient à se voir pendant des semaines. » « Comme je vous disais, vu que j'avais une amie qui était directrice pédagogique, elle m'avait dit « T'inquiète. Je te connais. Je te prends en colo dès que j'ai une place disponible chez les mecs et que j'ai une place non BAFA de disponible ». »

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Pour commencer, moi j'ai passé mon BAFA un petit peu tard. J'ai 28 ans, je l'ai passé à 26 ans. Et en fait, c'est parce que j'ai un ami de longue date, ça fait dix ans qu'il fait de l'animation. Il m'en parlait. On a fait la même école ensemble à Grenoble. Il m'en parlait, à chaque fois il revenait de l'été en disant : « C'est génial, je m'éclate, j'aime trop ». Donc moi, je voyais un petit peu ça de loin, je vous me disais « C'est vraiment un univers particulier ». […] Et en fait, j'ai eu une période de chômage assez longue, de deux ans. Et je me suis dit : « Pourquoi ne pas passer le BAFA ? » Et cela me permettrait... Voilà, il m'avait dit : « Moi, je te prends en stage pendant les deux semaines de stage pratique ». »

Dans les parcours d'animation, les passages à la fonction de formateur semblent tout particulièrement liés aux opportunités qui se proposent et que l'on va saisir. Ainsi, nombreux sont les narrateurs qui expliquent être devenus formateur BAFA non pas suite à une démarche initiale de leur part, mais en saisissant des propositions qui leur étaient faites.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Je suis tombée sur un directeur qui m'a demandé si ça me disait pas d'être formatrice BAFA. Pourquoi pas, et de fil en aiguille j'ai fait deux formations avec cette association. Après, j'ai dû arrêter parce que j'ai déménagé. Et après, je suis entré en BAFD, là mes formateurs BAFD m'ont repérée : « Tu veux pas être formatrice du BAFA à l'UFCV, on a besoin de monde ? ». »

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« A la fin du BAFA, les formateurs – on a eu un petit entretien – ils m'ont dit : « Rapproche-toi de la responsable d'activités en Alsace. Tu vas faire de la formation un peu ». J'en ai parlé à mon directeur qui était le directeur de la structure dans laquelle je travaillais et qui était formateur UFCV. Il m'a dit : « Ouais, viens ! On va en parler avec la responsable d'activités. On a une réunion ce jour-là pour les futurs formateurs » et je suis rentrée là-dedans, j'ai fait la formation initiale des formateurs et voilà.

- *Du coup, j'ai un peu la sensation en vous écoutant qu'on vous a proposé et vous vous êtes dit « Pourquoi pas ? ». Il y avait quand même une envie de votre côté ou finalement, vous avez suivi ?*
- *En fait, ça s'est passé pendant tout mon BAFA 3 où je voyais des gens qui étaient un petit peu perdus. J'avais ramené peut-être un peu plus de matos que les personnes de la formation et du coup, je leur avais filé des techniques d'animation que j'avais pu vivre sur le terrain. Je m'amusais là-dedans et je me suis questionnée tout le long. Quand ils ont parlé de devenir formatrice BAFA, je me suis dit « Ben ouais, en fait. Carrément ! » Ça a fait sens en fait.»*

Dans les passages à la fonction de direction, le rôle des « autres » peut également être un point de départ à une réflexion et à une prise de décision, mais il peut également se jouer (peut-être pour un plus grand nombre) dans un accompagnement d'une envie déjà présente. Cet accompagnement peut se traduire au travers d'encouragement, de « don de confiance » ou encore d'un financement de la formation BAFD (voir partie 2.3.1.).

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« oui, je pense que j'ai vraiment croisé des personnes qui ont été avec moi bienveillantes et encourageantes et que, du coup, ça m'a permis d'être au Conseil d'administration, d'être directrice, des choses que je n'aurais pas forcément souhaitées si on ne me l'avait pas proposé. »

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

En abordant la question de la direction, il indique le rôle des rencontres qu'il a pu faire dans l'animation : « Il y a toujours eu mon premier directeur avec qui j'avais commencé, qui m'a toujours encouragé là-dedans, qui m'a rapidement donné des responsabilités […] Donc, lui m'a vraiment poussé là-dedans. Et après, en séjour, j'ai rencontré aussi des directeurs qui, une fois que l'on avait fait connaissance, qui ont eu confiance en moi, qui m'ont encouragé et qui m'ont proposé des postes d'adjoint ou d'AS. Donc ils m'ont poussé là-dedans et ils m'ont tout de suite dit qu'il ne fallait pas que j'hésite. »

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Et là, je me suis dit : je vais valider mon DUT, c'est l'occasion d'essayer, sachant que je serai bien suivie, parce qu'en gros, l'un de mes responsables de quand j'étais jeune — nous sommes devenus hyper copains maintenant — a fait la direction du camp de l'année dernière, parce qu'il y a deux ans, ça s'était mal passé avec une autre fille. En gros, nous en avons discuté et il m'a dit : « vas-y, fonce, fait-le et je fais ton suivi pédagogique et je t'aide, parce qu'on ne peut pas tout faire comme ça, d'un coup ». Je n'ai pas envie de mal faire non plus. Et là, j'étais hyper chaude. C'est quelqu'un en qui j'ai une confiance aveugle et je me suis dit que c'était l'occasion de faire cette expérience et de pouvoir un peu évoluer dans mes compétences dans l'animation, parce que, pour le moment, je n'ai pas encore eu de fonctions de gestionnaire en soi. »

2.4.2. Une dimension affective

La pratique de l'animation dans un cadre occasionnel se perçoit donc au travers d'une dimension humaine importante, qui va bien au-delà du simple fait d'encadrer des mineurs. Si certaines personnes modifieront le parcours par une ouverture des possibles, les liens qui vont se créés avec les personnes rencontrées dans la pratique de l'animation vont également, parfois, avoir des effets sur le parcours. Ainsi, certains racontent que les choix concernant les endroits où ils vont encadrer vont prendre en compte la dimension relationnelle : plusieurs ont fait le choix, à un moment ou à un autre de leur parcours, de « suivre » des directeurs ou des animateurs avec lesquels un lien amical s'était créé.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Ce qui m'a fait bifurquer vers cette autre association, c'était une autre amie, qui avait passé le BAFD et qui bossait pour cette autre association. Du coup, j'ai fait quelques séjours avec eux. »

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Justement, l'association qui m'a payé mon BAFD, j'ai fait cinq ans avec eux, cinq fois le même séjour, et cinq fois avec le même directeur. Il y avait toujours deux ou trois animateurs, on se connaissait, et au final on s'est suivis. Et oui, c'était un choix de ma part, parce que le directeur aujourd'hui, ***c'est un peu mon « papa » dans l'animation****, il y a vraiment un lien qui s'est créé. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« *Vous m'avez dit « On s'est suivi pendant quatre ans ». Mais, « vous vous êtes suivis », c'était volontaire ?*

- *Oui.*
- *D'accord.*
- *On a créé quelque chose que j'ai appelé « unique », parce qu'en fait, on a créé un… On est 4 dans le groupe à être resté soudé pendant toutes ces années. »*

2.4.3. Un rôle des « autres » également dans la mise en action

Dans la partie 1.1.1., nous avons relaté le rôle des « autres » dans la conscientisation de ce que sont les objectifs pédagogiques. Les formateurs nous racontent, eux, le rôle qu'ils souhaitent jouer auprès des futurs encadrants, au travers d'un travail réflexif sur la pratique de l'animation.

Une autre dimension apparaît dans les paroles des personnes interrogées, autour de la notion de confiance. L'animation c'est, avant tout, être responsable de mineurs. En ce sens, il apparaît comme important de savoir que l'on va pouvoir compter sur son équipe.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« On ne gère pas des immeubles, on gère des enfants, donc il faut quand même avoir confiance aux gens avec qui on travaille. Parce que des fois, en tant que directeur, on n'est pas forcément sur le terrain, il faut quand même avoir confiance. Il faut que je sache que les animateurs vont les compter, par exemple. Je pense que c'est très important, en tout cas au moins des recommandations d'animateurs, avec qui on a une certaine confiance. Ou alors, le mieux, c'est d'avoir tout le temps des animateurs qu'on connaît, et qu'on a déjà vu travailler pour voir comment ça fonctionne. Parfois, il y a une part de responsabilité, et je n'ai pas envie de confier des enfants à n'importe qui. »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Du coup, au final, cela fait quand même depuis 2017 que l'on fonctionne à deux et maintenant, on se voit beaucoup moins tout seul, même si on le peut. […] Cela apporte un confort. Et ce qui est très important, je pense, en tant que directeur, c'est de pouvoir se dire que, je ne sais pas, s'il tombe malade, s'il doit partir du centre pour faire des courses ou quoi que ce soit, il y a quelqu'un sur le terrain, en qui on a confiance, qui peut gérer. Et cela, je pense que c'est très important, que ce soit lui ou quelqu'un d'autre, en fait. C'est très important d'avoir une personne-ressource. C'est aussi pour avoir un autre regard, parce que, des fois, on est tellement dans le jus, on est tellement dans nos idées, qu'il faut pour pouvoir en parler à quelqu'un. Celui-ci peut dire : « Attends, moi, je te connais, je pense que là, tu es complètement à côté de la plaque. ». »

Comme le raconte E., le fait de faire particulièrement confiance à une personne pourra également permettre de se remettre en question plus facilement et ainsi de modifier son action dans l'animation. En ce sens, certains des directeurs racontent ce rôle d'accompagnement des équipes, pour aider à prendre du recul et trouver les solutions les plus pertinentes aux difficultés rencontrées sur le terrain.

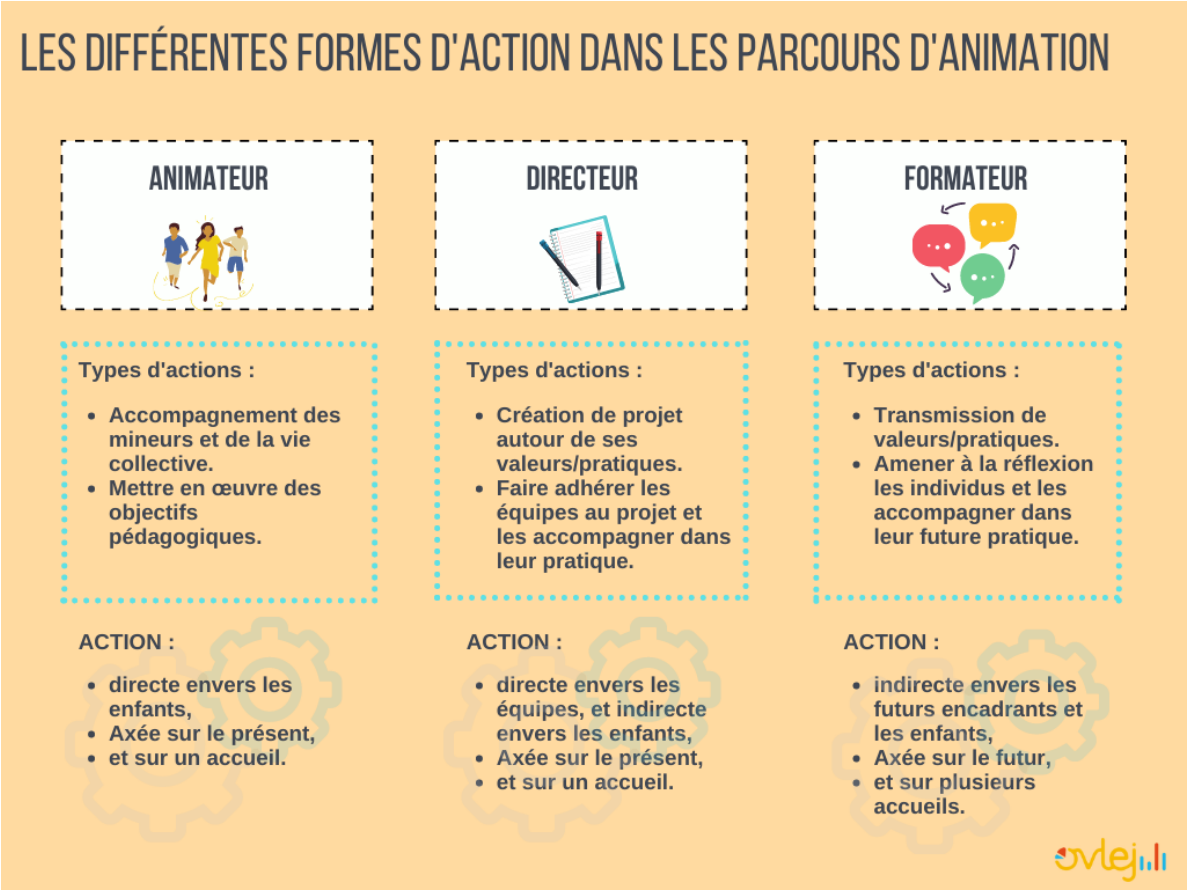
2.5. Des formes d'actions différentes selon la fonction ?

2.5.1. Des actions à des « échelles » différentes selon le type de fonction

Au regard des précédents éléments d'analyse, il semble se dégager des formes d'actions différentes selon le type de fonction occupé. A partir des discours récurrents des personnes interrogées, l'illustration suivante a été créée : elle reprend, pour les animateurs, les directeurs et les formateurs, les deux principales actions, telles qu'elles sont définies par les narrateurs. A partir de cela, la forme de l'action a été déduite (de manière subjective) sur le type de public « touché » par l'action de l'individu, la temporalité (présente ou future) et l'échelle (un ou plusieurs accueils) sur lesquelles l'action aura des effets.

Il est à noter que cette illustrations reprend les paroles des enquêtés et fait donc apparaître la notion de valeurs : beaucoup des personnes interrogées nous ont en effet parlé de leur évolution de perception de l'animation et du sens qu'elles donnent aujourd'hui à leur investissement (voir partie *1. Une formation, des expériences… et des changements de perception*). Il semble évident que toutes les personnes qui pratiquent l'animation dans un cadre occasionnel ne donne pas le même sens à leur pratique, voire, pour certaines, n'y voit pas la dimension éducative et/ou pédagogique (nous verrons plus tard que plusieurs des narrateurs nous ont parlé de ces personnes qui ne pratiquent pas, selon eux, le même type d'animation). Cette dimension a d'ailleurs été particulièrement évoquée pour la fonction d'animateur, avec une vision différente à l'entrée et au fil du parcours. Ainsi, pour cette fonction, les deux types d'actions retranscrites dans l'illustration (accompagner les mineurs et la vie collective et mettre en œuvre des objectifs pédagogiques) peuvent tout aussi bien être mise en œuvre avec ou sans une conscience et un positionnement sur la dimension éducative et/ou pédagogique. En effet, il nous est raconté qu'en tant qu'animateur il est possible d'agir en reproduisant les pratiques perçues ou connues et en appliquant ce qui est demandé, mais sans qu'il y est de positionnement personnel derrière. Il est également possible d'agir avec son propre positionnement, en essayant soit de le défendre et/ou de le porter au sein de l'équipe, soit en choisissant des structures en adéquation avec la vision de l'animation que l'on porte.

Figure 10 - Les différentes formes d'action dans les parcours d'animation occasionnelle



Réalisation Natacha Ducatez - Ovlej, sur Canva.

Ainsi, dimension éducative perçue ou pas, les animateurs auraient une action directe envers les enfants, et celle-ci est ancrée dans le moment présent, sur un accueil spécifique.

Les directeurs eux, ont une action directe envers les équipes, de par la fonction de gestion d'équipe et le projet qu'ils doivent transmettre aux animateurs pour que celui-ci soit appliqué. Au travers de cette transmission, ils ont également une action indirecte envers les enfants (indirecte au sens où ce n'est pas le directeur qui va être principalement en relation directe avec les enfants, mais les animateurs). Comme pour les animateurs, cette action est ancrée dans le moment présent, sur un accueil spécifique.

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je suis avec l'équipe sur le terrain, j'avance avec eux. C'est peut-être moi qui donne le cap, mais ce sont eux qui sont là pour mettre du vent dans les voiles, diriger les voiles et faire avancer le bateau tous ensembles. C'est ce que j'aime vraiment beaucoup. J'aime beaucoup bosser en équipe. C'est vrai que quand on est animateur, c'est un peu plus compliqué de donner un dynamisme, alors que quand on est directeur, on peut insuffler ce dynamisme et laisser l'équipe le porter et tendre vers de l'autogestion. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« Et très, très vite, en fait… Parce que je n'ai fait que trois colos en tant qu'animateur, trois colos d'un mois. Cela fait quand même pas mal de jours, mais très, très vite, je me suis dit que l'idée, si on voulait vraiment avoir plus

***d'impact**, c'était de passer à la direction. Je ne veux pas dire que quand on est animateur, on ne peut pas avoir d'impact. Mais clairement, quand on est à la source du projet pédagogique en co-écriture avec l'équipe d'animation, on tient les deux bouts. Et cette l'idée de tenir les deux bouts, ça m'a bien parlé. »*

Enfin, dans la fonction de formateur, ce qui nous est raconté est que, bien qu'il y ait la volonté, pour certains, d'une transmission de valeurs et/ou de positionnements, le formateur n'a, pour autant, pas vocation à apporter un savoir unique. Nous y reviendrons plus tard, mais nombreux sont ceux qui expliquent qu'un des objectifs est de pouvoir faire prendre conscience aux stagiaires qu'il existe diverses manière de faire et divers positionnements, et que chacun doit se construire en fonction de cela. Il ne s'agit donc pas simplement de reproduire, mais plutôt de construire sa propre pratique en fonction de ce que l'on porte. En ce sens, il me semble que le formateur a une action indirecte envers les futurs encadrants. Il serait en effet plus dans une posture d'accompagnement (notamment à la réflexion) que dans la posture de « donner un cap », comme cela est traduit pour la fonction de direction. De fait, en ayant une action envers les futurs encadrants, le formateur a également, indirectement, une action envers les mineurs encadrés. Puisqu'il s'agit de formation, l'action aura des effets sur le futur et, de fait, sur plusieurs accueils.

Ainsi, si les animateurs et les directeurs participent à « l'animation d'aujourd'hui », les formateurs, eux, s'investissent pour « l'animation de demain ».

2.5.2. Des positionnements qui amèneraient à un entre soi ?

Parmi les personnes s'étant portées volontaires pour participer à cette enquête sur l'animation occasionnelle, la quasi-totalité ont aujourd'hui conscience de la dimension éducative et/ou pédagogique au travers des accueils collectifs de mineurs et la défendent. Cette conscience, les valeurs et/ou positionnements qu'ils portent, les amènent à donner un sens fort à leur action et à s'impliquer sur des durées plus longues que d'autres. Au-delà de leur pratique de l'animation, plusieurs sont d'ailleurs investis au sein de conseil d'administration, ou de groupes de travail, d'organismes qu'ils ont choisis parce qu'ils se retrouvaient dans ce qui étaient portés et/ou que cela était en adéquation avec l'action qu'ils souhaitaient mener.

Au regard de certains témoignages, une question se pose. Le positionnement des individus, au fur et à mesure qu'il se construit, devient de plus en plus « fort », avec des valeurs à défendre et/ou à mettre en œuvre. Ce processus n'amènerait-il pas, finalement, à se tourner vers un « entre soi » ? Un entre soi qui ne correspondrait pas à des personnes qui nous ressemblent d'un point de vue de caractéristiques sociodémographiques, mais simplement des personnes qui pensent comme nous.

Si la diversité, ou disons plutôt les diversités sont fortement valorisées dans le champ de l'animation (que ce soit pour les mineurs accueillis ou pour soi-même, une fois de plus, nous y reviendrons plus tard dans ce rapport), il semblerait que, pour certains, le processus de construction de ce que l'on porte, s'il est « ouvert » au départ, amène au final vers un cercle plus restreint. En effet, pour mettre en œuvre une action « efficace », qui ait réellement les effets que l'on souhaite, il est nécessaire de ne pas la porter seul. Se rapprocher de ceux qui pensent de la même manière est donc une des solutions pour rendre son action « efficace ».

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« […] j'ai envie, j'ai des idées, je crois en des choses dans le domaine de l'animation, de l'éducation et j'ai vraiment envie de les mettre sur le terrain, j'ai vraiment envie d'être sur un projet qui me convient et de travailler aussi avec des personnes qui, du coup, seraient d'accord avec ce projet et avec qui il est possible de faire quelque chose. »

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Dans les formations BAFA, je trouve qu'il y a énormément… on se bat contre ça tous les jours aussi, malheureusement, c'est que l'animation est aussi faite de personnes qui sont là depuis beaucoup, beaucoup, beaucoup d'années. Il y en a qui sont géniales, qui transmettent des choses géniales et malheureusement, j'ai eu de très mauvaises expériences avec des personnes qui étaient très scolaires, très… comment dire… qui avaient une vision des choses très archaïque de l'animation et on en a encore qui ont une vision très archaïque de l'animation, où l'enfant n'est pas du tout au centre, où ils font de l'occupationnel ou des choses comme ça. Moi, ce n'est pas ma vision des choses. Après, chacun fait comme il le veut, encore une fois. Et du coup, c'est vrai que ça, ça a été difficile pour moi. Et en fait, c'est « l'ultimatum » que j'ai mis à l'organisation, parce qu'on manque cruellement de formateurs maintenant. Même en animation, on manque beaucoup de directeurs, on manque beaucoup de professionnels de l'animation. Et j'ai dit : « Écoute, moi, je si je reviens dans l'organisation, je veux bien, mais je veux être directrice de formation. J'ai mon BAFD, je veux avoir mes formateurs que je connais, qui travaillent avec moi et je sais que l'on va transmettre vraiment, être bien ensemble et que l'on va pouvoir vraiment avoir notre vision des choses », même si encore une fois je respecte la vision des autres, ce n'est pas le problème, mais ce n'est pas la mienne. Donc, on peut échanger, mais parfois, on ne peut pas travailler ensemble sur quelque chose de… comment dire… je n'aime pas du tout ce mot, mais de « productif », parce qu'on ne voit pas du tout les choses de la même façon. […] Et c'est vrai que je travaille beaucoup avec les mêmes personnes, même si on essaie de faire entrer de temps en temps des nouvelles têtes, histoire de se bousculer aussi un petit peu, parce qu'aujourd'hui… Moi, j'ai 24 ans, mais il y a des jeunes de 17 ans qui viennent d'arriver dans l'animation qui ont des visions absolument géniales. Donc, parfois, ça peut changer tout et c'est top. »

Dans différents discours, on perçoit néanmoins cette ambivalence à se rapprocher de ceux qui pensent de la même manière pour « mieux agir », et en même temps conserver cette ouverture vers d'autres qui penseraient différemment, parce que l'on a conscience que cela peut être constructif.

L'une des narratrices soulève la question de la communication : « comment le dialogue peut se créer vraiment et comment ça peut mettre les deux parties plutôt en réussite ? ».

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Je ne pars pas toujours avec le même organisme. Maintenant, en fait, je crois que de plus en plus, j'ai expérimenté avec plus ou moins la même équipe. Il y a un petit noyau dur, des amis avec qui on peut réfléchir et qui font partie notamment des séminaires, et de ne pas toujours partir qu'ensemble, comment on accueille d'autres personnes aussi au sein de cette équipe, comment on va vers d'autres équipes aussi. Mais de plus en plus, certaines expériences nous font penser que si on est un nombre trop faible avec une équipe qui a déjà… chaque équipe, finalement, a des visions d'animation. Et si on parle de l'expérience de l'année dernière, on était à peu près un quart de personnes à penser l'animation comme je vous la décris là, contre, du coup, trois quarts des personnes qui n'avaient pas cette vision-là. C'est extrêmement difficile, stratégiquement, de réussir à se comprendre. Et du coup, il y avait des tensions très fortes qui mettaient les deux côtés mal à l'aise.

Et du coup, je ne dis pas qu'il ne faut jamais aller dans un endroit avec des personnes qui ne pensent pas comme nous, parce que je pense que ça n'aurait pas beaucoup d'intérêt de rester que dans un entre-soi qui a sa petite colo et de repartir. ***Par contre, je crois qu'il faut réfléchir vraiment beaucoup plus à « OK, si j'ai envie de faire une colo avec d'autres styles d'animation, mais en même temps, il y a des points que je n'ai pas du tout envie***

de lâcher, alors comment le dialogue peur se créer vraiment et comment ça peut mettre les deux parties plutôt en réussite ? ». »

Il semblerait donc que plus les convictions vont être fortes, plus les individus vont souhaiter que leur action ait de réels effets, plus les questions de communication vont être importantes : comment convaincre, comment faire adhérer d'autres personnes à son projet, comment discuter de manière constructive avec ceux qui ne sont pas d'accord, comment trouver des compromis ?

Or, pour cela, quelques narrateurs évoquent rapidement la notion de temps : afin de pouvoir partager, échanger, débattre, réfléchir, se mettre d'accord, il est nécessaire d'avoir du temps. Ce temps, dans le cadre de l'animation occasionnelle, ne semble pas toujours disponible ou suffisant.

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

M. a toujours pratiqué l'animation en accueil de loisirs. Elle s'est souvent sentie en décalage avec d'autres animateurs par rapport à sa vision de l'animation. Pour autant, elle sent une différence sur les mini-camps. « Moi, c'est comme ça que je l'ai ressenti dans mon expérience. On discutait beaucoup. Quand les enfants sont couchés, on discute du lendemain de ce qu'on va faire, de comment on va faire, de comment on va s'y prendre. Je pense que ça rapproche et ça permet qu'on soit sur la même longueur d'onde, parce qu'on discute plus. »

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Je partais assez régulièrement avec un groupe d'animateurs […] Et en fait, je crois qu'ils se rendaient bien compte que la formation, ça permettait aussi d'aborder plein de points qu'on n'a pas le temps d'aborder en colo, de pouvoir se poser pendant une semaine et de passer par la phase « réflexion », ou en tout cas « accompagnement d'autres animateurs ou animatrices » qui sont en devenir. Ça permettait aussi de progresser de ouf, soi, par rapport à son parcours. Et du coup, ils m'ont proposé de venir et les accompagner en surnombre […] »

La pratique de l'animation : quelles expériences et quels apports ?

La précédente partie, sur les raisons d'une pratique de l'animation dans un cadre occasionnel et les perceptions de cette pratique, nous montre que ces représentations ne sont pas figées. Elles vont en effet évoluer dans le temps du parcours d'animation.

Au travers de ces premières analyses se dessine la dimension des apports. Nous avons en effet pu déjà « entendre » les notions de plaisir et de sens donné à l'action ou aux actions. Nous analyserons, dans la troisième partie de ce rapport, les apports qui nous sont racontés au travers du « fonctionnement » de l'animation. Avant cela, penchons-nous sur les apports qui nous sont racontés en partant de l'individu. Ces apports n'étaient souvent pas attendus par les individus, mais ont été découverts au fur et à mesure de la pratique. Avec un peu de recul, les narrateurs nous racontent ces expériences qui, pour certains, sont venues influer sur leurs parcours de vie et/ou sur la construction de la personne qu'ils sont aujourd'hui.

1. L'animation comme occasion pour se (re)trouver

1.1. Etre pleinement soi-même

Certaines des personnes interrogées racontent que leur expérience dans l'animation leur a permis d'être « eux-mêmes » ou, peut-être même, de devenir « eux-mêmes ». En ce sens, les discours revêtent diverses dimensions : cette sensation de pouvoir être soi s'explique, pour certains, par le cadre de la pratique. Ainsi C. s'autorise à être plus elle-même car elle redoute moins le jugement des mineurs que celui des adultes, tandis que H. valorise l'encadrement bienveillant qu'il a vécu.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Après, cela m'a aussi beaucoup apporté d'un point de vue « construction personnelle », dans le sens où quand j'y étais plus jeune, j'étais vraiment d'un tempérament très, très timide, réservée et pas forcément hyper à l'aise. J'avais un petit peu de mal à être moi-même, etc. Et donc, du coup, finalement, l'animation, cela a été l'un des premiers domaines, l'un des premiers espaces dans lesquels ***je me suis autorisée à être moi-même un peu plus****, tout simplement parce que forcément, enfin en tout cas, pour moi, le jugement d'un enfant fait moins peur que le jugement d'un adulte. » « En plus, il y a cette dimension très enfantine qui correspond vraiment à ma personnalité profonde. »*

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

A ses débuts dans l'animation, H. raconte : « trouver sa place dans un groupe, c'était très enrichissant pour le jeune adulte que j'étais à l'époque, même si je le suis toujours un peu, mais un peu moins. C'était très formateur pour moi, en tout cas. Je pense que c'était quelque chose dont j'avais besoin et que j'ai trouvé en séjour de vacances. Je me suis senti valorisé, accompagné, aidé, apprécié. En fait, ***j'avais l'impression de partir en colo et d'être moi à 100 %*** *et de ne plus avoir à revêtir de masque comme on peut les revêtir en société, que ce soit devant la famille, devant les amis, devant la petite copine. J'avais vraiment l'impression d'être nature, d'être 100 % nature,* ***que les gens m'accepteraient tel que j'étais****. C'est ça qui me vend le plus de rêve. »*

Au-delà de la peur du jugement, qui semble s'estomper dans cette expérience de l'animation, C. nous parle également de sa personnalité qui s'accorde au champ de l'animation. D'autres narrateurs

rattachent également cette sensation d'être soi à cette dimension : une personnalité et/ou des valeurs qui leur correspondent.

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

I. nous raconte sa première expérience de départ en camp, lorsqu'elle était enfant : *« Évidemment, j'avais ramené une copine avec moi parce que j'avais peur. […] Et en fait, nous avons adoré le premier camp. Nous n'étions pas très grandes, c'était la première fois que je partais trois semaines sans mes parents. Et nous pleurions à la fin. Nous ne voulions pas rentrer. Nous étions trop bien. Et cela a toujours été comme ça.* ***Les camps Eclaireurs, j'aimerais bien que ce soit ma vie tous les jours :*** *on vit dans la forêt, on construit des trucs, on se balade, on fait des randonnées, on fait du feu. J'adore. Donc* ***je pense que cela va aussi beaucoup avec ma personnalité****. »*

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

Dans sa vie d'étudiante et professionnelle, elle raconte avoir testé divers domaines, mais être toujours retournée vers l'animation. *« Je suis partie un peu dans tous les sens. J'ai fait des métiers dans le social, j'ai fait des métiers un petit moins en social. Je suis un peu autodidacte et je vais un peu partout, là où le vent me mène.* ***Au final, l'animation, c'est vraiment un endroit où je me retrouve. C'est une racine et au final, j'y retourne toujours.*** *»* Elle a d'ailleurs eu 3 ou 4 CDI dans l'animation à certains périodes de sa vie.

Cette possibilité d'être soi-même, que certains narrateurs perçoivent au travers de la pratique de l'animation occasionnelle, permettra d'entrer en action.

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

« Ce que ça m'a apporté, c'est beaucoup de confiance en moi. **Ça m'a permis d'être moi-même et donc du coup, de faire passer mes idées, de mettre en place des choses que je n'aurais pas pu mettre en place dans d'autres domaines.** »

1.2. Bénéficier d'un temps pour soi afin de se redéfinir

Si des narrateurs racontent comment la pratique de l'animation leur a permis de se trouver, au sens où ils se sentent pleinement eux-mêmes dans cette expérience, d'autres expliquent que celle-ci a pu leur permettre de se retrouver, en se centrant sur une expérience perçue comme agréable et positive. Les parcours professionnels imaginés en sortant de l'adolescence ne sont pas toujours ceux que l'on va suivre une fois adulte. Certaines des personnes interrogées nous racontent ainsi s'être retrouvée, à une période de leur vie, sans savoir ce qu'elles voulaient faire. Ayant fait de l'animation précédemment, elles se tournent vers cette pratique, notamment dans l'idée d'être ou de rester active malgré cette période de doute.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

Après deux ans d'arrêt, C. revient à l'animation : *« j'avais terminé mes études et j'étais un peu perdue : je ne savais pas trop ce que je voulais faire. J'étais un peu partie dans une voie, finalement, j'ai abandonné cette voie-là. Du coup je me suis retrouvée un peu sans rien. Et en fait, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis beaucoup remise en question et je me suis rendue compte que les expériences professionnelles dont je gardais le meilleur souvenir et dans lesquelles* ***je m'étais toujours sentie bien****, c'était l'animation. Je me suis dit que je n'avais pas de travail, voilà, je n'avais pas de revenus. Donc, en attendant de voir ce que voulais faire de ma vie, je peux y revenir un petit peu. ».*

Cette « nouvelle » expérience, qui ne s'inscrit alors plus en parallèle des études, va produire un effet qui n'était pas forcément attendu : garder, ou retrouver, confiance en soi, au travers de la notion de capacités (« être capable »).

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Là, ça fait un moment que j'ai du mal à trouver du travail. Et c'est vrai que le fait d'avoir toujours l'animation à côté, **cela me permet de me poser, de me dire que je suis capable**. Il faut juste que je trouve ma voie. […] Dès que je pars, c'est vrai que **cela me redonne un peu de souffle** et après, je suis motivée pour pouvoir entamer les trucs un peu moins cool de la vie quotidienne. Oui, c'est un peu mon petit bonheur. »*

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Alors, ça m'a complètement aidée en fait dans mon projet pro. Non, ça a l'air assez déconnecté de la comptabilité, mais en fait ça m'a permis à un moment où je n'avais plus trop confiance en mes capacités, où j'étais là, je candidatais, je n'avais pas des réponses positives. J'étais un petit peu en train de végéter dans le chômage. En fait, de me mettre là-dedans, tout de suite, **ça m'a reboostée**. **Ça m'a redonné confiance en moi et ça m'a permis de montrer que j'étais capable**. Je ne voyais plus trop quelles étaient mes qualités et mes compétences que je pouvais mettre en avant en entretien. Et là, je me suis dit en fait, tu es capable de gérer un groupe de jeunes, d'enfants. Tu sais quand même, même si ta créativité n'est pas débordante, tu sais bricoler des veillées et faire de l'animation. Et donc vraiment, je pense que le moment où j'ai fait le BAFA et mes premières colos, ça a été le moment charnière qui m'a **redonné confiance en moi**. »*

Ces expériences, qui permettent de gérer une période que l'on pourrait nommer « d'entre-deux », s'inscrivent dans une temporalité qui peut poser question sur une pratique qui s'inscrirait toujours dans un cadre occasionnel ou qui deviendrait professionnelle, au sens où elle n'est pas pratiquée en parallèle d'études ou d'une autre fonction. Beaucoup de narrateurs semblent néanmoins percevoir cette pratique toujours dans cette dimension « occasionnelle » au sens où elle reste, pour eux, ponctuelle. Elle ne s'inscrit pas dans un projet professionnel sur une temporalité longue.

Cette expérience ponctuelle (quelle que soit la temporalité sur laquelle elle s'inscrit) permettra d'ailleurs de réfléchir au futur projet professionnel.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Et donc du coup, à cette période-là, je pense que ce que cela m'a apporté, c'est que cela m'a beaucoup aidé, en fait, à définir un petit peu ce qui était important pour moi, […] »

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Et en fait, cette, un petit peu parenthèse aussi de l'année 2019/2020, où j'ai fait des classes découverte et des colos, **ça m'a permis en fait de me poser, de réfléchir plus à mon projet pro** et de me réorienter aujourd'hui où je suis en comptabilité. Mais c'est vrai que ça fait un petit peu bizarre de se dire elle part de l'animation pour aller en compta, mais ça m'a vraiment redonné un peu, de se dire : « Ce n'est pas grave, tu as pris le temps, tu développes quand même des compétences ».»*

Ainsi, ces « parenthèses » permettraient, au-delà de la question de répondre à une potentielle norme sociale à ne pas rester inactif, de se redéfinir suite à une période de doute quant à son avenir

professionnel. Pour certains individus, cette dimension va même être « intégrée » et ces « parenthèses » pourront se produire plusieurs fois au cours de leur parcours de vie.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Cela m'a apporté beaucoup de repos, comment dire, psychologique. Pour moi, l'animation, cela reste encore aujourd'hui, un peu, ***ma valeur refuge****.* ***C'est-à-dire que dans les moments, où je ne sais pas trop, où je suis un peu sur la tangente, etc. l'animation occasionnelle****, vraiment occasionnelle, parce que j'ai aussi eu des expériences dans l'animation professionnelle,* ***m'a toujours apporté ce côté un petit peu parenthèse*** *où, finalement, on est vraiment dans le moment présent, parce que l'on est concentré sur ce que l'on fait, lorsqu'on le fait. Nous sommes concentrés sur les relations, les liens avec les personnes avec qui on est, sur les activités que l'on partage, etc. Et du coup, moi, ça m'a toujours fait beaucoup de vacances, d'un point de vue de la charge mentale, réflexion, etc. Donc à ce moment-là, c'est un petit peu cela que cela m'a apporté. »*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

A une période, suite à ses études, O. explique : *« je ne savais plus trop quoi faire. Du coup, j'ai travaillé dans l'animation pendant une petite année, toute l'année. Le fait d'être entrée en animation m'a permis d'avoir, non pas ma bouée, mais mon* ***bol d'air frais qui me faisait du bien et dans lequel je me retrouvais vraiment****.* ***Et quand je ne savais pas où aller, j'allais souvent vers l'animation et après je revenais vers ce que je voulais faire.*** *Ça a toujours été un peu comme cela dans ma vie : un peu d'animation, un peu mes études, un peu mon travail, un peu d'animation. J'y reviens toujours un peu. »*

1.3. Se découvrir une nouvelle vocation professionnelle

Nous venons de le voir, la pratique de l'animation peut s'inscrire dans une temporalité permettant de réfléchir à son futur projet professionnel. Elle peut également être la source d'un changement de voie professionnelle. Si la partie précédente ne concernait que peu de narrateurs, cette nouvelle dimension touche, elle, un plus grand nombre des personnes qui ont accepté d'être interrogées dans le cadre de l'enquête.

Plusieurs des narrateurs racontent ainsi la manière dont leur pratique de l'animation est venue remettre en question leurs certitudes. Par la pratique et leurs diverses expériences, ils découvrent qu'ils souhaitent travailler dans un milieu différent de celui imaginé « au départ ». La pratique de l'animation, plus qu'une ouverture des possibles, devient alors, pour ces personnes, une expérience sur laquelle ils s'appuieront pour modifier leur parcours de vie.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Après ça [avoir passé son Bafa], je suis entrée à l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille. J'étais à fond sur le journalisme, licence d'histoire, etc. Et au final, j'ai fait mes expériences d'animation. J'ai surtout fait des séjours, j'ai travaillé aussi en centre social [en accueils de loisirs], et ***je me suis rendu rapidement compte que ce qui m'intéressait, c'était aussi de pouvoir aider les enfants qui pouvaient être un petit peu plus en difficulté****. J'ai beaucoup travaillé, justement, en centre social dans des quartiers un peu prioritaires. Et du coup,* ***je me suis réorientée****, et j'ai fini en sociologie, politique sociale. »*

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Et puis je me suis un peu diversifiée sur le versant de l'animation. Donc j'ai fait un peu toutes tranches d'âges : des petits, des grands. J'ai fait beaucoup de publics, en situation de handicap ou autre d'ailleurs, des publics de l'ASE. ***Et je pense que c'est là où il y a eu un changement.*** *Parce que moi, j'ai fait une licence d'éducation pour être prof et au final,* ***ces expériences avec les enfants en situation de handicap, je me suis dit que cela me plaisait beaucoup et que j'allais peut-être partir sur le versant un peu plus social.*** *».*

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« J'ai commencé à 21 ans et ***c'est en bossant auprès des jeunes que je me suis dit que le social était quelque chose qui me plaisait énormément****. Du coup, je me suis axé, je me suis beaucoup plus investi dans des vies associatives et notamment l'UFCV. C'est ce qui m'a permis de tracer mon parcours professionnel aujourd'hui, puisque j'ai fait 3 ans de pionnicat dans un lycée de banlieue.* ***C'est ce qui m'a permis aujourd'hui de faire une reconversion professionnelle*** *à 26 ans et d'entamer mes études pour être éducateur spécialisé. Concrètement, je sais que si aujourd'hui, je suis en train de devenir éducateur, c'est parce que j'ai eu cette expérience dans l'éducation avec un public d'enfants abîmés. »*

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Du coup, j'ai commencé mon école d'ostéo. A chaque fois que j'avais des vacances, je continuais à faire des colos, de l'animation. J'ai fini mon école d'ostéo, et après j'ai fait une formation de monitrice-éducatrice. Aujourd'hui, je suis surveillante, j'ai toujours continué l'ostéopathie, mais je fais deux boulots ! Je suis surveillante, pour moi ça revient à être éducateur, mais en milieu scolaire. Je suis éduc et ostéo, et ***je pense que si je n'avais pas fait autant de colos et autant d'animation, je ne pense pas que je me serais dirigé vers l'éducatif.*** *»*

Si pour certains, ce changement de voie professionnelle ne concernera pas le champ de l'animation, ce sera le cas pour d'autres. Apparaît alors, dans certains récits, l'idée que travailler dans l'animation de manière professionnelle n'avait pas été envisagé car l'animation n'était perçue qu'au travers de la pratique occasionnelle.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Cela m'a aussi apporté une orientation professionnelle, puisqu'à la suite de cette année, où j'ai fait beaucoup d'animation, j'ai voulu me réorienter dans l'animation, enfin dans la coordination et passer un diplôme d'État Jeunesse et sports. »

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

- *« Est-ce que cela a eu une influence sur le choix de vos études ou pas du tout ?*
- *Oui, en quelque sorte, parce que je ne savais pas quoi faire. Mais je savais ce que je ne voulais pas faire. J'ai essayé la fac de Lettres en sortant du bac et cela a été un fiasco monumental, comme beaucoup. Parce que la fac, ce n'est pas évident lorsqu'on n'est pas prêt ou prête. Et en fait, à côté de cela, je me suis beaucoup militantisée et politisée sur la période lycée et après lycée et je ne savais pas quoi faire. Et je me suis rendu compte que l'animation était quand même un bon moyen de mettre en action ce militantisme d'une manière positive, c'est-à-dire transmettre aux jeunes mes valeurs féministes, antiracistes, des choses comme ça, en ayant des temps de débat, en essayant de faire de la prévention, des trucs comme ça. Et du coup, j'étais un peu perdue. Je cherchais quoi faire après la fac parce que ça le faisait bof de ne rien faire. Et là, je me suis un peu renseignée sur les métiers de l'animation en me disant : ça me plaît et je sais que je peux m'épanouir dans ça. J'ai lu le programme de pédagogie de l'IUT sur leur formation et je me suis dit : il y a de la psycho, il y a de la socio, il y a aussi de la gestion. Sur toutes les matières qu'il y avait, je me suis dit : personnellement, cela m'intéresse, et je sais que cela va*

m'aider pour les Éclaireurs. Tout est lié et cela fait du sens. » Elle s'oriente alors vers un DUT carrières sociales.

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

M. explique qu'elle arrête l'animation occasionnelle à une période où, d'une part, elle a besoin de travailler pour gagner sa vie, d'autre part, elle a besoin de réfléchir au métier qu'elle souhaite faire. Durant cette « pause », sa vision de l'animation évolue : elle comprend que cette pratique peut être professionnelle et non pas uniquement occasionnelle. « Après, je n'ai pas réfléchi que je pouvais passer une formation là-dedans pour vraiment être professionnelle. […] je n'avais pas vraiment demandé à mon père. Il y a peut-être deux ans que je lui ai demandé ce qu'il avait fait pour être directeur, quel diplôme il avait passé. On en a beaucoup parlé, et c'est là que j'ai découvert que je pouvais en faire mon métier, finalement, mais pas dans le sens animateur pur et dur. »

« J'ai fait assistante ménagère pendant un an et demi. J'ai arrêté l'année dernière, en août, parce que je voulais reprendre mes études dans l'animation. Je voulais entamer un DEJEPS qui ne s'est encore jamais fait parce qu'il a été repoussé à cause de la situation sanitaire. Là, je suis toujours dans l'optique de passer ce DEJEPS qui devrait ouvrir en septembre, mais ce n'est pas sûr. »

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« Mais, l'impact que cela a eu quand même, c'est qu'à la base, j'étais juste étudiante et je faisais des colos sur les vacances et j'ai fini mes études normales, si l'on peut dire. Et, maintenant, je travaille entièrement, uniquement dans l'animation, dès que j'en ai l'occasion. »

« Je ne m'y destinais pas, mais je pense que je ne m'étais même pas posé la question. Pour moi, j'ai souvenir d'être allée dans un centre aéré, petite, d'avoir une animatrice, de savoir qu'elle était étudiante, et de savoir que c'était pendant ses vacances. Et je ne m'étais même pas dit que c'était possible, en fait. Je m'étais juste dit que j'allais passer mon Bac, faire des études, avoir un grand métier. Et quand j'ai découvert l'animation, je me suis dit : « mais c'est vraiment sympa quand même ! ». Et donc oui, cela a eu carrément une influence sur ma vie professionnelle, puisque c'est ça, ma vie professionnelle, maintenant. »

Comme l'indique une des narratrices, les expériences dans la pratique de l'animation peuvent donc jouer le rôle d'un *« levier professionnel »*. Que cette pratique permette de prendre le temps de réfléchir à ce que l'on souhaite faire ou ouvre de nouvelles voies qui n'avaient pas été imaginées dans le parcours initial, une dizaine des personnes ayant acceptées d'être interrogées dans le cadre de cette étude racontent comment cette pratique occasionnelle a eu un rôle plus ou moins important dans la « déviation » de leur parcours professionnel.

2. L'animation comme occasion pour (se) tester ?

Si la pratique de l'animation occasionnelle peut jouer un rôle dans la construction des parcours professionnels, sur une dimension individuelle donc, il semble qu'elle puisse également avoir un effet dans le cadre de l'animation.

Plusieurs des personnes interrogées nous parlent en effet de la manière dont ils ont construits leur manière de pratiquer, au travers de choix. **Ils expliquent ainsi que l'animation ne peut se résumer à une seule manière de faire, qu'au contraire il existe une multitude de manières de faire.**

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

F. commence à pratiquer sans brevet. « Après, j'ai eu envie de m'enrichir au niveau des animations que je pouvais proposer et j'ai décidé de passer mon BAFA. J'avais 18 ans à l'époque. J'ai rencontré plein de gens et ***c'est à ce***

moment-là que je me suis rendu compte que l'animation était tellement vaste que chacun pouvait avoir une idée sur un même thème et arriver à quelque chose de tellement différent *et tellement complet que j'ai décidé d'en faire un peu plus et de rentrer là-dedans un peu plus. »*

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« Ils [l'organisme de formation] avaient une ligne directrice de la manière dont ils voyaient l'animation, mais tout en étant ouverts au débat. ***Donc c'était une richesse aussi de voir que finalement l'animation, mais ce n'est pas qu'une manière de faire.*** *Ce sont des débats, ce sont des, ce sont des échanges et qu'il y a des points de vue qui peuvent, qui peuvent être évoqués, parfois contredits, et qu'au final, nous essayons toujours de trouver un but et un objectif commun. »*

Cette perception semble se construire dès la formation BAFA. Si elle peut trouver sa source dans le partage d'expériences mis en œuvre au sein de ces formations, les narrateurs racontent surtout que les personnes qui animent les formations ne vont pas (ou ne doivent pas) se positionner sur une ou des pratiques qu'il faudrait reproduire mais, au contraire, mettre en avant le fait qu'il existe diverses manières de faire. Cette neutralité et/ou cette ouverture des possibles permettrait alors aux stagiaires de pouvoir créer leur propre positionnement, dans la manière de pratiquer l'animation.

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« A la base, je me définissais comme quelqu'un de très praticien. J'aimais beaucoup la pratique et l'apprentissage sur le terrain. C'est plus facilement depuis que je suis à l'IRTS que je me suis rendu compte que, au final, un bon praticien a besoin de renforcer ses pratiques par de la théorie. C'est ce que j'aimais avec l'UFCV, les formations, c'est qu'on est constamment dans la réflexion, dans l'échange avec les collègues. On est plutôt bien accompagné par les directeurs et par des formateurs qui ont un peu plus d'expérience et ***qui ne vont pas nous dire*** *–en tout cas, la majorité, je vais nuancer mon propos-* ***« C'est comme ça qu'il faut faire » ; ils vont nous dire : « C'est comme ça que je fais »****.* ***J'ai trouvé ça très intéressant parce que ça me permettait d'aller piocher un peu par mimétisme à droite, à gauche, ce que j'aimais bien dans le fonctionnement des collègues et de construire ma propre position*** *en tant que formateur et mes propres apports au niveau des stagiaires. Je trouvais ça vraiment très enrichissant. C'est aussi comme ça que j'ai pu plus facilement devenir directeur dans la foulée. »*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

En tant que formatrice, « il faut rester assez neutre en formation. Donc, parfois, par exemple par rapport à des positionnements, on leur propose, on leur dit qu'il n'y a pas de mauvaises réponses –sauf si la sécurité n'est pas assurée. Mais à partir du moment où la sécurité est assurée, ***il n'y a pas vraiment de mauvaises réponses et c'est juste comment chaque animateur le ressent****. […] en fait, c'est juste de savoir qu'il faut s'adapter. Si en face, le jeune est réceptif, c'est bien. Mais si le jeune n'est pas réceptif, c'est juste de savoir se dire : il y a d'autres solutions, je vais m'adapter à ce jeune parce que là, ça ne marche pas. Donc j'en ai d'autres. Pour moi, c'est ça qui est important :* ***savoir qu'il y a plein de choses qui existent, il y a plein d'outils, il y a plein de façons de faire****. A partir du moment où l'on prend le bon outil pour s'adapter aux jeunes, c'est le plus important. »*

Cette réflexion sur la construction de son propre positionnement serait donc rendue possible parce qu'il existe diverses manières de faire, mais également parce qu'il n'y aurait pas de bonnes ou de mauvaises manières de faire, à partir du moment où l'objectif est de s'adapter au public accueilli. Ainsi, cette représentation apparaît dans de nombreux récits. On peut poser l'hypothèse que cette idée que chacun va pouvoir concevoir sa manière d'animer, sans être dans une peur du jugement (bon

ou mauvais), est déculpabilisante, notamment pour des jeunes (encore adolescents ou tout juste majeurs) qui n'ont pas ou peu d'expériences professionnelles. O. a ainsi une phrase qui pourrait résumer cela : *« s'il y avait une vérité, je crois que tout le monde le saurait et tout se passerait bien. »* On pourrait alors « tester » diverses manières de faire avant de trouver celle qui nous convient, le plus important étant de savoir s'adapter aux contextes et aux publics que l'on rencontre.

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

*En tant que formatrice, « Pour moi, c'est important de leur dire : « Ne faites pas à la place des enfants. Faites avec. Même, laissez-les faire. Ça ira vachement mieux pour eux. Et pour vous aussi. ». **De leur dire qu'il n'y a pas de réponse juste dans l'animation**. Il y a le cadre de la loi, il y a le cadre de la structure, forcément. Il n'y a pas « Dans cette situation-là, s'il se passe ça, tu dois réagir absolument comme ça. C'est la seule réponse possible », ça n'existera jamais et ça dépendra toujours de la personne qu'on a en face, de qui on est, de comment on est avec l'équipe – ou pas d'équipe s'il n'y a pas d'équipe, ça peut arriver aussi. Il n'y a pas de justesse dans nos actions en tant qu'animateur. Il peut y avoir des bêtises parce qu'on est tous humains, on peut faire des conneries une fois de temps en temps, mais il n'y a pas de réponse juste. ».*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« Il y a différentes visions, il y a différentes écoles, différents courants de pensée. Il faut être proche de l'enfant, mais il ne faut pas être trop proche de l'enfant. Il faut leur faire des câlins, mais il ne faut pas trop leur faire des câlins. Il y a des écoles de pensée qui ont toutes des arguments hyper fermés, hyper psychorigides, « C'est comme ça qu'il faut faire, il faut que l'enfant goûte à tout ». « Non, il ne faut pas qu'il goûte à tout ». En fait, dans la réalité, c'est plus gris que ça en a l'air. C'est un peu moins black and white, clairement. Et sur le terrain, on se rend compte que des fois, il vaut mieux faire un peu l'un, parce qu'on a un groupe qui a besoin de ça et des fois, voilà. »

Cette construction de la manière de pratiquer l'animation toucherait donc différentes dimensions : l'une sur un des objectifs de l'animation : s'adapter au public (nous revenons ici sur cet objectif commun de faire passer un bon moment aux mineurs accueillis, en les accompagnant tant dans leur individualité que dans la vie collective) ; une autre autour de la réflexion et de la création de son propre positionnement (voici tout ce qui existe, qu'est-ce qui me convient ?) ; enfin une troisième sur les questions d'affirmation de soi et de ses valeurs et sur le respect des positionnements d'autres personnes.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je suis tout aussi légitime qu'un autre. C'est ce que je dis à mes stagiaires « S'il y a quelque chose qui ne vous plaît pas, vous pouvez le dire ». »

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

*« Au final, on finit par se positionner et à avoir notre avis sur des choses, sur des manières de faire**. Ce n'est pas « bien » ou « pas bien ».** À cette époque, pour moi, ce n'était pas bien, j'avais ce truc de « pour moi, ce n'est pas bien ». Mais **aujourd'hui, je pense que c'est vraiment une question de goûts et de couleurs, de valeurs, de ce que l'on a envie d'apporter aux enfants, de notre conception de l'enfant.** Et aujourd'hui, il y a des choses qui me sortent par les yeux, mais après, **je ne critique pas, parce que je pense qu'il y a plein de manières de faire, dans l'animation**. Chacun a sa manière de faire, chacun a sa manière de diriger. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Pour moi, il n'y a pas de directeur parfait, comme il n'y a pas d'animateur parfait. Je pense que ce que l'animation nous apprend, c'est de ***se remettre en question*** *au quotidien. Ça, c'est quelque chose que j'ai gardé dans mon monde professionnel, dans ma sphère privée, en informatique : c'est de savoir se dire qu'en fait, on n'a jamais atteint le haut de l'échelle et que, tous les jours, il faut se repositionner. Et donc, moi, ce que j'aime bien dans l'animation, c'est ça, c'est ce côté débat.* ***Ce n'est pas qu'il y a une bonne réponse, c'est qu'il y a plusieurs réponses et c'est choisir la réponse appropriée par rapport à la situation en question****. Et c'est juste qu'on n'a pas toujours les mêmes réponses et que moi, je préfère ces réponses-là pour tel type de situation, ce qui ne va pas être le cas pour quelqu'un d'autre, ce que je peux comprendre, mais ce n'est pas mon point de vue. »*

Il n'y aurait donc pas de réponse « idéale » dans l'animation. Cette représentation semble largement partagée par les personnes interrogées dans le cadre de l'enquête. Si elle a certainement des effets sur la pratique de l'animation, elle en a aussi, semble-t-il, sur la construction des individus. Entre affirmation de soi, respect de l'autre dans son ou ses avis et attention portée à l'autre (en l'occurrence les mineurs que l'on encadre), nous retrouvons ici diverses dimensions évoquées dans l'étude menée sur le vivre-ensemble[20].

3. L'animation comme possibilité d'être « pluriel » et de trouver un équilibre

Si la pratique de l'animation occasionnelle fait référence à une activité exercée sur le temps libre (et donc sur une temporalité restreinte et/ou ponctuelle), elle est également pensée de manière différente par certaines des personnes interrogées : elles la décrivent comme faisant partie intégrante de leur vie et ont ainsi la sensation d'exercer plusieurs métiers.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

- *« Au début, je me disais « Tiens ! C'est cool, j'ai un bon feeling avec les enfants. Ça va être rigolo de jongler entre graphisme et ça », alors que maintenant, je me dis que je veux me mettre au service de la question autour de l'éducation.*
- *D'accord. Mais tout en restant dans une pratique occasionnelle ?*
- *Oui, voilà. Je suis de plus en plus curieuse du BPJEPS, de la formation pro, mais ce serait toujours dans un but parallèle. En parallèle de mon activité principale, enfin que je considère vraiment comme la principale qui est le graphisme. Si pendant des années et des années, je pouvais jongler entre les deux, ce serait top. »*

« Je me dis : « J'ai cette occasion de pouvoir ***avoir deux professions*** *». Donc autant en profiter tant qu'on peut. Si je peux aider d'un côté, et faire du graphisme de l'autre. »*

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Mais c'est un peu une deuxième vie où il y en a… Je ne sais pas si c'est un personnage ou autre, mais ***c'est un autre métier que ce que je fais au quotidien****. »*

[20] Natacha Ducatez (Ovlej), « De l'intérêt du vivre-ensemble par les accueils collectifs de mineurs – Expériences et compétences acquises selon les jeunes et leurs parents », Dossier d'étude n° 222, Collection des documents de travail de la Cnaf, juillet 2021, 115 pages.

Cette pluralité d'activités ou de temporalités, que K. décrit comme des *« briques »* (voir verbatim ci-après), est une manière, pour certains des narrateurs, de trouver un équilibre. La pratique de l'animation est ainsi perçue comme complémentaire à l'activité professionnelle principale. Elle apporte ce que la pratique principale n'apporte pas ou peu.

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Par exemple, là j'ai une alternance en start-up, j'ai mes cours de compta et gestion et j'ai aussi l'animation. Je le vois un peu en fait comme ça. C'est trois briques. Enfin, une quatrième brique avec ma vie personnelle. »

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« j'ai un travail qui est très solitaire, où je m'épanouis complétement, mais qui est très solitaire, on va dire plus un travail de fond, je ne veux pas dire intellectuel, mais voilà un travail de dossiers, de recherche, de réflexion. Et du coup, j'aime beaucoup avoir aussi ce deuxième aspect beaucoup plus humain sur le terrain et qui, aujourd'hui, en direction, a tout le côté management d'équipe, communication, etc. que je ne retrouve pas au quotidien dans mon boulot. »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Et puis, comme je vous le disais, moi, j'ai quand même un boulot assez prenant. Je travaille en prison avec des hommes dans des faits assez lourds. Et du coup, pouvoir aussi me retrouver avec des enfants, où le plus important pour moi, c'est la liberté, où le plus important, c'est que cela vive et que cela rigole, cela me permet aussi de changer et de m'aérer et de pouvoir, je pense, être plus sereine et plus saine, dans ma vie professionnelle. Vous voyez, c'est vraiment trouver cet équilibre. Quand je travaillais avant, j'ai travaillé un peu en soins palliatifs, c'est pareil, j'avais besoin de cet équilibre, de me dire que des fois, je suis avec des enfants qui vont bien, qui rigolent, où cela vit, où cela chante. J'ai besoin de cet équilibre. »

Pour d'autres, cette complémentarité se joue sur ce qu'ils souhaitent apporter aux enfants et adolescents.

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

H. raconte la période où il décide de devenir éducateur spécialisé. « Au début, je pensais m'axer vers un public d'adolescents et au final, je me suis rendu compte que ce n'était absolument pas ce que je voulais faire parce que, justement, je voulais garder un public d'adolescents et d'enfants pour mes vacances, pour ne pas que mes deux casquettes –même si elles peuvent se chevaucher de manière très pertinente et intéressante-, pour quand même faire un distinguo quand je suis éducateur et quand je suis animateur, directeur d'un séjour de vacances. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« Et c'était une autre façon aussi de voir des jeunes que dans l'apport frontal de l'école. Parce que, l'école, c'est un carcan, alors que le centre de vacances, c'est un univers des possibles. Clairement, quand on est prof, on n'a pas beaucoup de latitudes éducatives. On peut changer le regard qu'ont les élèves vis-à-vis de nous, mais en réalité, ils ont quand même un peu cette vision frontale élève/prof. Donc, on essaie de casser ça, mais ça reste. Et en plus, les collègues martèlent derrière ça aussi, donc, c'est compliqué. Mais après, en centre de vacances, c'est totalement différent. »

Analyse statistique conclusive

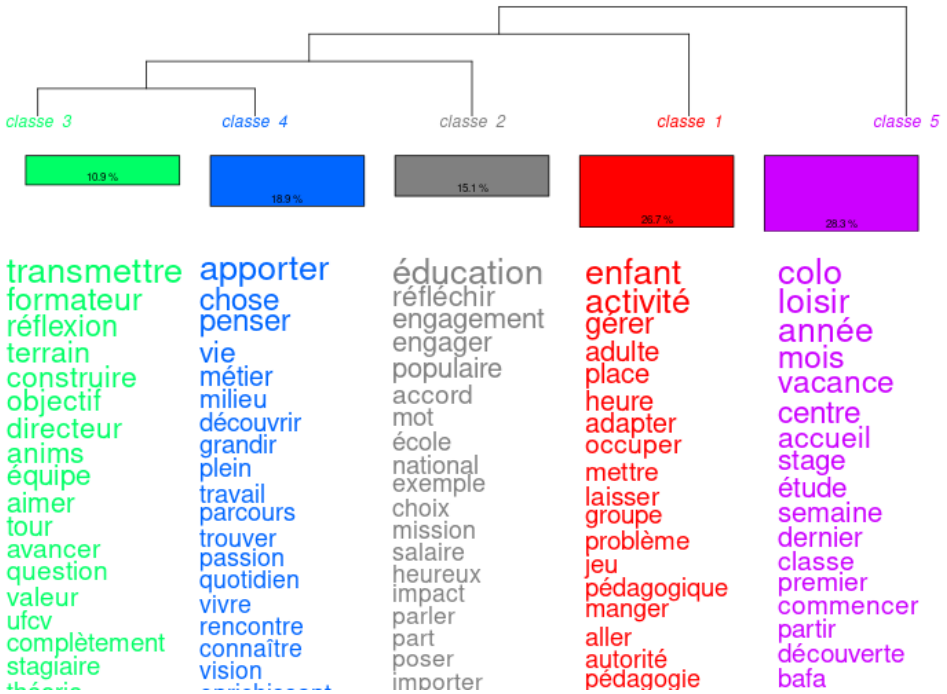
L'analyse statistique des entretiens (analyse par classification hiérarchique descendante) permet notamment de faire émerger des thématiques ou univers lexicaux, tout en permettant de visualiser les oppositions et proximités entre les classes.

L'analyse repose sur un comptage fréquentiel des termes utilisés dans les entretiens. L'analyse en cinq classes, que nous avons choisi de faire apparaître dans ce rapport, montre principalement deux dimensions.

La première révèle, en termes de fréquences des termes utilisés, l'importance des classes 1 (27 %) et 5 (28 %). Elles correspondent respectivement à la thématique de la mise en œuvre de la pratique sur le terrain (enfant, activité, gérer, place, adulte, adapter), et à celle du cadre temporel dans lequel s'inscrit cette pratique, ainsi que du cadre en termes de structures (colo, année, mois, vacances, centre, accueil).

Nous pourrions poser l'hypothèse que nous sommes ici plutôt sur de la description factuelle des parcours d'animation (classe 5), faisant notamment référence à la question de la temporalité spécifique dans laquelle ils s'inscrivent (temps libre des individus). Nous sommes également sur la description de la pratique de l'animation, telle qu'elle apparaît au début des parcours. Nous avons effectivement vu, dans cette deuxième partie du rapport, le changement de perspective entre une vision de l'animation centrée sur la mise en œuvre d'activité et une découverte, sur le terrain, d'une pratique centrée sur les individus encadrés. Cette classe pourrait faire référence à ces « premiers pas » dans la pratique de l'animation, autour des thématiques de ce qu'est l'animation et de comment on encadre des mineurs.

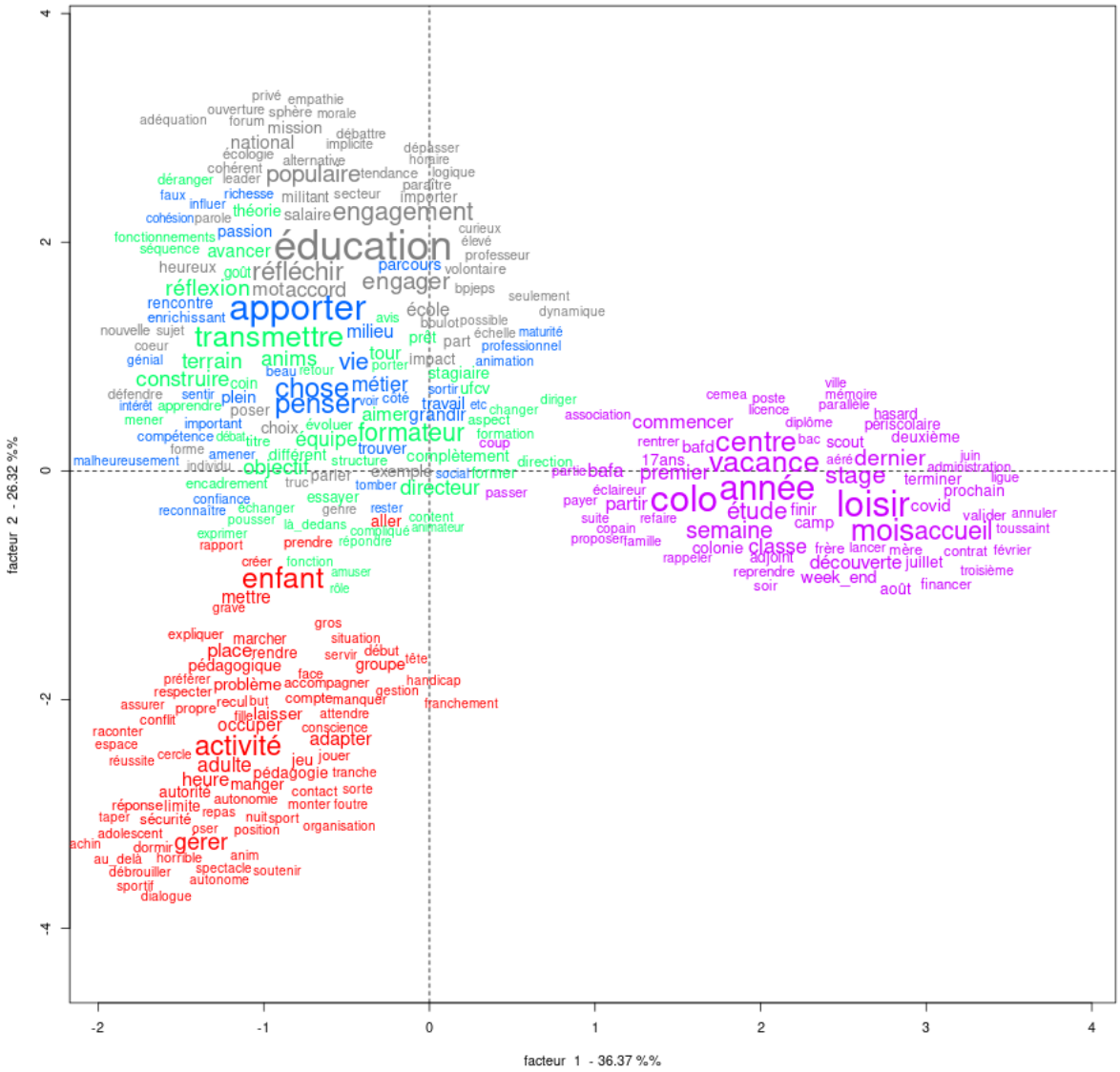
Figure 11 - Dendrogramme



Réalisation Grégoire Le Campion – UMR Passages, sur Iramuteq.

La deuxième dimension qui apparaît dans cette analyse statistique est celle de la « proximité » des trois autres classes du dendrogramme. Celle-ci apparaît très nettement sur le graphique ci-après.

Figure 12 - Analyse Factorielle des Correspondances



Réalisation Grégoire Le Campion – UMR Passages, sur Iramuteq.

La classe 2 (en gris sur l’illustration ci-dessus) correspond à la thématique des objectifs (éducation, réfléchir, engagement, engager, populaire). La classe 3 (en vert) à celle de la transmission (transmettre, formateur, réflexion, construire, objectif, directeur). On y retrouve notamment les parcours des formateurs et des directeurs : par la notion de transmission (via la formation ou le projet) et de ce que l’on souhaite produire (par la formation, de la réflexion sur les diverses pratiques, et par la fonction de directeur, la construction d’un projet). Enfin, la classe 4 (en bleu) pourrait correspondre à la thématique de « ce que j’apporte et ce que je reçois » (apporter, chose, penser, métier, découvrir, grandir). Notons que c’est cette classe, parmi les trois que nous venons de citer, qui affiche la plus forte fréquence (19 %, contre 15 % pour la classe 2 et 11 % pour la classe 1).

Comme nous le montre la visualisation de l’analyse factorielle ci-dessus, ces trois classes sont assez proches dans les discours. Cette analyse statistique nous confirme qu’une distinction nette se dessine entre, d’une part, le cadre et la pratique de l’animation occasionnelle et, d’autre part, « ce qui se joue » au travers de cette pratique. L’animation occasionnelle ne peut donc se définir uniquement au travers des compétences nécessaires pour encadrer des mineurs. Il s’agit bien, plus qu’une fonction ou un « job d’été », d’une expérience humaine qui, pour certaines personnes, va amener de nombreuses réflexions sur le rôle des accueils collectifs de mineurs (dimension éducative) et sur le rôle que les personnes souhaitent jouer au travers de cette pratique (transmettre, construire, apporter).

Les deux parties suivantes du rapport (troisième et quatrième) vont nous permettre d’affiner ces questions autour des apports d’un parcours d’animation dans un cadre occasionnel, ainsi que celles sur les termes de la classe 4, qui interrogent notamment ces notions d’apports (apporter, choses), de réception (découvrir, grandir) et de définition d’une telle expérience (métier, travail, passion).

TROISIÈME PARTIE :
Comprendre en quoi le monde social de l’animation influe sur les individus

Quels apprentissages développés par la pratique de l'animation ?

La partie précédente (Deuxième partie) nous a permis, en partant des expériences de vie des individus, de comprendre les processus de transformation vécus par certaines des personnes qui évoluent, sur une partie de leur vie, sur un parcours de vie incluant la pratique de l'animation de manière occasionnelle. Dans cette troisième partie, nous souhaitons nous centrer sur les divers apprentissages développés durant ce parcours. Plus spécifiquement, les compétences qui sont mises directement en lien, par les individus, avec le « fonctionnement » de l'animation occasionnelle. Il s'agit donc ici de comprendre qu'est-ce que le fonctionnement et/ou les logiques de ce « monde social » provoquent.

1. Encadrer des mineurs : quels effets ?

La pratique de l'animation occasionnelle dans le cadre des accueils collectifs de mineurs organisés durant des temps extrascolaires consiste, en premier lieu, à encadrer des mineurs dans un cadre non scolaire. Cet encadrement est notamment réalisé par de jeunes personnes. La formation BAFA, « porte d'entrée » de cette pratique, est accessible dès 17 ans et les organisateurs d'ACM ont pour obligation d'avoir, dans leurs équipes d'encadrement, au moins 50 % de personnes titulaires du BAFA (ou d'un diplôme équivalent) et jusqu'à 50 % de stagiaires BAFA.

Cet encadrement de mineurs est mis en lien, dans les récits de vie, avec divers types d'apprentissages.

1.1. Entre responsabilisation et nouveau regard sur les enfants

Plusieurs des personnes interrogées dans le cadre de l'enquête mettent en exergue que la pratique de l'animation leur a permis de développer leur sens des responsabilités. Ce développement passe principalement par le fait de devenir responsable d'autres individus à un âge où cette responsabilité apparaît parfois comme « lourde » à porter.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Quand on a dix-huit ans, et qu'on fait un trajet Nice-Belle-Île-en-mer avec dix gamins sous notre responsabilité, oui ça fait aussi grandir de ce côté-là. On se dit : « là, il faut que je fasse attention, il faut que je prenne soin de chaque personne, que j'assure la sécurité. » ».

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

« Je pense que ça développe le sens des responsabilités, surtout quand on a des enfants dont on doit s'occuper. On est tellement plus vigilant, parce que c'est comme si on avait constamment une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Parce que le danger peut surgir de partout, il faut toujours être aux aguets. »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« cela m'a fait grandir avant tout au niveau de la prise de responsabilité, parce que quand on a 17 ans et que l'on est en charge d'enfants, on n'a pas intérêt à se louper quand même ! »

L'expérience de l'animation occasionnelle offre ainsi la possibilité d'expérimenter un nouveau rôle social, en assumant cette responsabilité d'enfants et d'adolescents dans un cadre bien défini.

A noter : Dans l'enquête qualitative menée par l'Ovlej en 2003, Isabelle Monforte relevait déjà cette expérimentation d'un nouveau rôle social. Elle indiquait alors : *« L'enjeu que représente cette expérience pour les jeunes eux-mêmes relègue à un niveau secondaire les objectifs sociaux ou éducatifs de l'activité pour le public concerné. ».* (p.34)[21]

Certains des individus interrogés évoquent également un apprentissage autour de la compréhension de ce qu'est un enfant : ses rythmes, ses réactions, ses besoins… Cet apprentissage peut débuter dès la formation BAFA et va se prolonger durant les expériences sur le terrain.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

J. explique que la formation Bafa lui a permis « d'avoir une compréhension sur le fonctionnement de l'enfant avec ses différentes étapes, ses fonctionnement aux différentes étapes de sa vie. ». « c'est qu'avant cela, moi je ne me posais pas tant la question. Je me disais, on distingue l'enfant et puis l'adolescent et puis après l'adulte, et puis c'est fini. »

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Mais après, je pense que cela dépend aussi des organismes qui font les différentes formations, qui mettent l'accent plus sur d'autres aspects par rapport à d'autres. Mais là avec l'UFCV, c'était vraiment ce que je ressors des matinées théoriques où on parlait beaucoup aussi des rythmes de l'enfant. En fait, c'est super utile. Moi, j'ai été un peu passionnée par ce côté-là, parce que je ne connaissais pas du tout. C'est très, très intéressant. ».

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

« Je pense que ça m'a permis de mieux connaître l'enfant, d'arriver à appréhender les réactions, même dans ma vie en général. Quand je côtoie des enfants je vais plus connaître leurs besoins, leurs envies. Pourquoi ils sont en colère, pourquoi ils font comme ça, et comment ils réagissent super vite comme ça. Je pense que ça m'a aidé de ce côté-là, à connaître les réactions des enfants. »

Si cet apprentissage permet, dans un premier temps, de mieux accompagner et encadrer les mineurs au sein des ACM, il permet également, dans un second temps, de porter un regard différent sur les mineurs. Ce regard peut porter sur la parentalité (actuelle ou future) ou, de manière plus générale, sur l'éducation des enfants.

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

P. est devenu père il y a deux ans. Il raconte les effets de sa pratique de l'animation sur sa nouvelle vie de père. « […] Donc, oui, je pense que ça change ma vision de la parentalité. Et puis, ça lui donne un petit côté un peu, un peu modeste aussi, parce que le parent parfait, il n'existe pas. Et quand on a vu tous les parents, on comprend bien que les parents parfaits n'existent pas et quand on est un animateur aussi, on comprend bien que l'animateur parfait n'existe pas, que l'adulte parfait vis-à-vis des enfants n'existe pas, qu'il y a toujours un moment où il va merder, qu'il va se tromper, qu'il va tâtonner, dire ce qu'il ne fallait pas dire à ce moment-là.

[21] Dossier d'étude n°77 de la CNAF.

Mais le reconnaître, c'est déjà pas si mal. Et du coup, ça donne un petit côté modeste. » « « Je relativise plus facilement, je culpabilise un peu moins. Ça m'aide à avoir une parentalité positive, comme on dit. »

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

« J'ai eu à gérer plein de situations différentes avec les enfants. Les enfants, c'est aussi souvent l'éducation, ce n'est pas seulement eux. Ça m'a aussi permis de voir les différentes formes d'éducation avec les parents. Je ne dis pas que j'aurais une éducation parfaite quand j'aurai des enfants, en tout cas, j'ai vu un panel de choses que je sais qu'il ne faudra pas que je fasse. » « Je pense que ça apprend à plus relativiser sur la façon d'éduquer les enfants. »

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« Et j'irai même plus loin, car moi maintenant, ma manière de conceptualiser l'éducation, enfin au sens de l'Éducation nationale, écoles, collèges et lycées, je ne suis pas du tout d'accord avec comment cela marche dans l'Education nationale, dans certains endroits […] et donc je suis très, très intéressée par tout ce qui écoles alternatives. […] Mais en tout cas, oui, cela a complètement changé mon système de réflexion. Par exemple, je me suis toujours dit que j'aurais des enfants par exemple. Maintenant je me pose beaucoup la question de l'école où ils vont aller, si jamais ils vont à l'école. »

1.2. Une affirmation de soi et un apprentissage à échanger

Les parcours dans l'animation occasionnelle permettrait également à certains de mieux ou plus s'affirmer, ou de s'affirmer différemment. Dans un premier temps dans leur positionnement en tant qu'animateur. Ce nouveau rôle social, au travers de l'encadrement de groupes de mineurs dont l'âge n'est parfois pas si éloigné du celui des encadrants, amène à construire une « posture d'autorité », ou, du moins, une posture qui permet de se sentir légitime en tant qu'animateur.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Et puis une autre chose aussi, quand même pas des moindres, c'est que cela m'a beaucoup permis de m'affirmer aussi parce qu'il a fallu que je construise et que je développe une posture d'autorité qui, quand on a 17 ans de base, n'est pas évidente. Nous n'avons pas trop eu l'occasion de le faire. Et puis cela nécessite donc de s'affirmer un petit peu et de faire respecter des limites et un cadre. Et c'est vrai que ça, c'est quelque chose que je n'avais jamais trop fait avant. Ce qui m'a été, je pense, pas mal utile aussi. »

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Il y avait un an de décalage avec les plus grands. Et du coup, par rapport au statut, à la hiérarchie, du coup, je ne me considérais pas forcément plus compétente qu'eux sur plein de sujets. Mais en même temps, mon statut d'animatrice m'accordait quand même une certaine autorité dont je n'avais pas envie de me servir, mais qui me permettait de les accompagner dans ce qu'ils voulaient faire. »

Dans un second temps, l'affirmation de soi peut se développer au travers de ce que l'on souhaite porter ou défendre en pratiquant l'animation. Comme nous l'avons vu dans la partie *« De la place que l'on donne aux enfants à ce que l'on souhaite leur apporter » (deuxième partie)*, le sens donné à la pratique de l'animation occasionnelle va, pour certaines personnes, évoluer au fur et à mesure du temps, des diverses expériences et rencontres, pour aboutir à un positionnement.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Je pense avec ceux qui ont plus d'expérience qui nous disent, que l'action a un côté pédagogique. Ou alors quand on fait une veillée et que le directeur qui dit sans viser qui que ce soit « ça, je ne vois pas l'intérêt pédagogique qu'il y a derrière. » Et ça, je pense qu'au fur et à mesure, ça s'est construit. Et je pense que là où il y a eu vraiment un tournant, c'est quand je suis allée en BAFD et que j'ai dû écrire un projet pédagogique. Là, je m'en suis vraiment rendu compte. Quelles sont mes valeurs ? Qu'est-ce que je veux transmettre ? Par rapport à ces valeurs, qu'est-ce qui en découle pédagogiquement ? Et après, sur de la gestion d'équipe, comment leur faire passer ce message-là ? Ou en tant que formatrice BAFA, aussi. Mais en tout cas, quand j'ai débuté, l'intérêt pédagogique, je ne l'avais pas forcément. Je faisais des activités parce que je trouvais ça bien de faire ça avec eux, mais ce que je mettais derrière, non. »

Cette affirmation de soi, dans ce que l'on souhaite mettre en œuvre dans sa pratique, va notamment passer par un apprentissage ou un développement des capacités de communication. Ainsi, plusieurs personnes racontent avoir appris à échanger, à dialoguer ou à débattre au travers de leur pratique de l'animation occasionnelle.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« Ils [l'organisme de formation] avaient une ligne directrice de la manière dont ils voyaient l'animation, mais tout en étant ouverts au débat. Donc c'était une richesse aussi de voir que finalement l'animation, mais ce n'est pas qu'une manière de faire. ***Ce sont des débats, ce sont des, ce sont des échanges et qu'il y a des points de vue qui peuvent, qui peuvent être évoqués, parfois contredits****, et qu'au final, nous essayons toujours de trouver un but et un objectif commun. »*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

*« **Donner mes idées et accepter qu'elles ne soient pas non plus acceptées ou qu'elles ne soient pas validées par tous**, ce qui était très compliqué pour moi. Et si une personne ne pensait pas comme moi, ça voulait dire que j'avais forcément faux. Et en fait, à un moment donné, je me suis dit « Non, en fait, tu n'as pas forcément faux, c'est juste que la personne en face de toi, elle ne pense pas la même chose que toi, ou alors que vous vous n'utilisez pas les mêmes mots pour le dire. Et donc du coup, d'accord, tu as tes idées, mais moi aussi, j'ai mes idées, on en discute ». Mais je ne veux plus me rabaisser à me dire : « Non, mes idées sont pourries où elles sont nulles ». Et ça, je pense que c'est surtout la direction qui me l'a permis. »*

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

S. raconte une expérience d'une colonie de vacances où, dans l'équipe, deux « camps » ne sont pas en accord sur la manière d'animer et d'encadrer. Elle conclue : « Et du coup, je ne dis pas qu'il ne faut jamais aller dans un endroit avec des personnes qui ne pensent pas comme nous, parce que je pense que ça n'aurait pas beaucoup d'intérêt de rester que dans un entre-soi qui a sa petite colo et de repartir. Par contre, je crois qu'il faut réfléchir vraiment beaucoup plus à « OK, si j'ai envie de faire une colo avec d'autres styles d'animation, mais en même temps, il y a des points que je n'ai pas du tout envie de lâcher, alors ***comment le dialogue peut se créer vraiment et comment ça peut mettre les deux parties plutôt en réussite*** *? » »*

2. Travailler en équipe et forte mobilité de ces dernières : quels effets ?

L'animation occasionnelle dans le cadre des accueils collectifs de mineurs se pratique en équipe. Il est en effet extrêmement rare qu'un accueil ne soit encadré que par une seule et unique personne. Dans le cadre des ACM organisés durant les temps extrascolaires, la mobilité des équipes d'une période à l'autre est souvent forte. En effet, cette pratique occasionnelle s'inscrit en parallèle d'une vie étudiante et/ou professionnelle et implique donc des disponibilités variables pour les individus, ainsi que des « durées » de pratiques souvent assez courtes. De plus, comme nous avons pu le voir le voir dans la partie *« Le choix des accueils : des stratégies diverses, propres à chaque individu » (deuxième partie)*, les parcours au sein de l'animation occasionnelle répondent à des logiques propres aux individus : certains souhaiteront pratiquer l'animation toujours avec le même organisme et/ou le même type d'accueil, alors que d'autres changeront régulièrement (de type d'accueil, d'organisme, de tranche d'âge…).

Ce fonctionnement de l'animation, à la fois axé sur une pratique occasionnelle et sur un travail d'équipe, est mis en lien, dans les récits de vie, avec deux types d'apprentissages.

2.1. Une ouverture à l'altérité par la confrontation à « d'autres »

Les narrateurs sont unanimes sur le fait que la pratique de l'animation va permettre une ouverture à l'altérité. Le travail en équipe et la mobilité de ces dernières offre la possibilité de faire de nouvelles rencontres. Au-delà de ces nouvelles occasions de sociabilité, les personnes interrogées parlent de la diversité perçue au sein des équipes : en termes d'âges, de résidence (diversité géographique, notamment pour les séjours collectifs), de « profils » (étude ou métier, mixité sociale, milieux de vie), d'expérience au sein de l'animation. Cette diversité présente au sein des équipes offre la possibilité d'échanger, voire de se lier avec des personnes qui apparaissent comme « différentes » de celles que l'on a l'habitude de côtoyer dans sa vie quotidienne.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« […] c'est cela qui est généralement beau dans l'animation, c'est que quand on est étudiant, on est tout au long de l'année peut-être avec les étudiants qui ont le même profil que nous, parce qu'on fait des études similaires et que l'animation finalement, on a des gens qui viennent de milieux totalement différents. C'est-à-dire que vous en avez qui font de l'animation finalement leur métier, projettent de le faire, d'autres qui font cela comme moi j'ai pu le faire comme un job d'été. C'est cette richesse. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« Il peut y avoir de tout parce que géographiquement différents, parce qu'âges différents, parce qu'expériences différentes, parce que milieux de vie différents. Et du coup, c'est vrai que… Je prends un exemple. À une réunion du soir, après qu'on ait fait la partie préparation de la journée, il y a un peu la partie plus festive, ce qu'on appelle « le cinquième repas », qui porte bien son nom. Et pendant ce cinquième repas, ***il peut y avoir des discussions, des débats qu'on a rarement dans un autre contexte, parce que là, pour le coup, les gens sont différents****. »*

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Que ce soit mis en avant je ne sais pas au lycée ou via les mairies ou par les réseaux amicaux, il y a quand même plein de profils différents d'animateurs et d'animatrices. Et ça fait aussi un peu la richesse du métier, où ça nous permet de croiser des gens qu'on ne rencontre pas forcément tous les jours où parfois, voilà. En plus, en ayant

fait l'Institut d'études politiques à Grenoble, on est un petit peu toujours dans les mêmes milieux. Et je trouve que le moment de la colo où je me suis fait des amis, je pense que je n'aurais pas eu l'occasion à d'autres moments, parce qu'on est un peu toujours à faire le sport avec les mêmes personnes, à avoir les mêmes cercles amicaux et familial. »

Plus qu'avec les équipes, cette ouverture à l'altérité est également mise en lien, pour certains, avec les publics accueillis.

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Je crois que je vais parler du coup d'une expérience à partir de 2019. J'ai commencé à travailler avec un public en tant qu'animatrice, un public montreuillois, du coup avec notamment une classe sociale que je ne connaissais pas beaucoup qui était de villes, aussi beaucoup de quartiers, mais pas que. Il y avait beaucoup de mélanges à l'intérieur de ces colos-là. Et je pense que ça, ça m'a appris vraiment à déjà ***sortir de mon confort****. J'ai l'impression que l'on reste très souvent quand même avec les personnes. La fréquentation peut être très vite restreinte et du coup, les colos, cela a permis vraiment, en tout cas pour ma part, de* ***m'ouvrir à d'autres publics****.* ***Ça, c'est un premier truc qui m'a changé moi et mon regard sur le monde****. »*

Cette confrontation à « d'autres » va permettre un changement de regard par la découverte de « modes de fonctionnement différents » et une ouverture d'esprit. Les récits montrent bien que cette « transformation » passe en partie par la rencontre. **Si l'accès à de nouvelles sociabilités est important pour aller à la rencontre de l'autre, c'est aussi le fait de bénéficier d'un lieu ou d'un « espace » qui permet d'échanger avec ces « autres » qui entrainera un changement de regard.** L'expérience permet ainsi de comprendre que des liens peuvent se créer avec des personnes différentes de soi.

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« Enfin, moi, j'ai rencontré des gens… Et, en plus, je sais que ces gens-là, si je les avais rencontrés dans ma vie de tous les jours, je ne suis pas sûre que… Par exemple, ***il y a certaines personnes auxquelles je n'aurais pas forcément parlé*** *ou la vie aurait fait que l'on ne se serait pas forcément rencontré. C'est tout. Mais, c'est vrai que l'on rencontre plein de gens différents et l'impact que cela a, enfin les gens avec qui j'ai passé la saison,* ***ce sont des gens vraiment que j'aime beaucoup, que j'apprécie pour toutes leurs qualités****. »*

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« je pense que, naturellement, on se tourne vers les gens qui nous ressemblent ou qui ont des parcours similaires, etc., ou des centres d'intérêt similaires, comme dans la vie en général. Et du coup, là [dans les équipes], cela permet d'avoir des rencontres de gens qui, déjà, ne vivent pas au même endroit, donc c'est très compliqué de les rencontrer, et qui ont des parcours différents, ***qui peuvent avoir des a priori et vice versa de base. Et, en fait, on se rend compte qu'une fois que l'on a enlevé un peu cela, on s'entend très bien et que l'on a plein de points communs et que cela peut nous faire grandir, tous.*** *»*

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« ça nous permet, l'animation, de connaître plein de personnes, ***des personnes qui ne fonctionnent pas comme nous, mais qui sont géniales aussi****. ».*

Notons que de précédentes études avaient mis en avant le fait que certains facteurs favorisaient l'inscription à la formation BAFA, entrainant ainsi une surreprésentation de certaines catégories sociales. Ce n'est pourtant pas cette réalité qui nous est décrite par les personnes interrogées dans le cadre de cette enquête. Dans les récits de vie, comme dans l'enquête réalisée sur le vivre-ensemble en ACM (Ovlej, 2019), la notion de mixité s'élargit à celle de diversité, englobant ainsi les questions d'âge, de lieux géographiques, de modes de vie, d'expériences, de caractères, etc. Ces deux études montrent ainsi, comme nous l'avons dit précédemment, que l'ouverture à l'altérité passe notamment par une confrontation à d'autres (quels qu'ils soient) qui est induite par la vie collective mise en œuvre dans les accueils collectifs de mineurs. Il ne s'agit alors pas simplement de rencontrer de nouvelles personnes mais de « construire » avec elles.

2.2. « Grandir » en s'enrichissant au contact des autres

Si l'ouverture à l'altérité va permettre de s'enrichir (par un nouveau regard porté sur le monde), les narrateurs racontent également un enrichissement qui passe par le partage de savoirs, de compétences et de valeurs. Ce partage se met notamment en place au travers du travail d'équipe, mais également, pour certains, dans les échanges avec les jeunes encadrés. Ainsi les notions de « co-éducation » et de « co-construction » apparaissent dans les récits.

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« Il y a vachement ça, aux Éclaireurs. L'une des valeurs est la coéducation : ***tout le monde peut apprendre de tout le monde****, peu importe son genre, son âge, tout ça. J'ai l'impression que cela m'a permis d'avoir un regard plus ouvert sur le monde : j'ai à apprendre de partout et de n'importe qui. C'est cool. »*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

*« **Je pense qu'on peut tous apprendre, tous, les uns des autres**, qu'on soit petit, qu'on soit grand, qu'on soit en CP ou qu'on soit en 3e année de licence. Et du coup, c'est toujours ça aussi que j'ai apprécié. […] Je ressors toujours cet exemple, quand je parle de l'éducation populaire et de cette idée qu'on peut s'apprendre mutuellement, d'un petit garçon qui m'a parlé pendant une demi-heure d'astronomie, un truc que je ne m'étais jamais vraiment intéressée et que lui… Et je trouve ça hyper intéressant en fait, de faire entrer les différentes personnes, jeunes ou moins jeunes, dans un projet où l'humain est important. Et je trouve qu'aujourd'hui, dans notre société, on l'oublie. On l'oublie beaucoup parce qu'on a des priorités autres que sociales. »*

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Concrètement, déjà il y a un gros aspect humain, une éducation populaire qui m'a apporté énormément à titre personnel, dans l'optique de la construction personnelle. C'est pour ça que je retourne tous les étés en colo : c'est que j'en ai le sentiment de ressortir à chaque fois grandi. De m'enrichir à la fois au contact des jeunes, des collègues animateurs, des collègues directeurs, de l'équipe de cuisine. Vraiment tout ce qui constitue un accueil collectif de mineurs. ***Il y a vraiment un système d'échanges, de partage****. […] C'est vraiment l'idée qui me fait repartir tous les ans. C'est grandir. C'est très égoïste au final, mais c'est vraiment* ***grandir dans le partage****. ».*

Deux dimensions sont évoquées : l'idée que *« tout le monde peut apprendre de tout le monde »* et celle que les projets portés collectivement seront plus efficace ou plus efficient.

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je suis très dans la co-construction. C'est bien d'avoir des idées, c'est bien de vouloir des choses, mais seul, on n'ira pas très loin. C'est en équipe que ça se construit et ce n'est pas en disant : « On va faire ça comme ça, comme ça, comme ça » que ce sera le meilleur des moyens. Je l'ai remarqué sur la construction de projets, dans la réalisation de décor. Dans tout et n'importe quoi, et je le dis encore au quotidien, à partir du moment où on est au moins deux cerveaux sur une idée, on n'aura pas la même vision des choses et du coup, on va pouvoir voir les choses différemment et s'apporter mutuellement. »

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« C'est à partir de là où je me suis rendu compte de tout l'intérêt de pouvoir travailler sur un projet, le porter, ***le partager aussi avec les animateurs, le co-construire, en tout cas ne pas juste l'imposer****, mais vraiment avoir l'avis des personnes et de le faire évoluer, aussi, en fonction des expériences. […] Là, je pense aussi qu'en tant que directeur aujourd'hui, j'arrive à faire cela parce que l'on m'a mis dans cette démarche. On m'a appris cette démarche. On m'a inclus dans des projets pédagogiques et on m'a proposé de travailler sur des projets pédagogiques ou à des réunions de préparation sur comment décliner un projet pédagogique. »*

Cette notion de partage de savoirs pourrait permettre à certaines personnes de se sentir plus facilement légitime dans ces transmissions.

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

S. nous parle de sa fonction de formatrice BAFA : « En fait, moi, ce qui m'intéresse aussi énormément, c'est de réfléchir aux démarches pour que ça devienne de la réflexion, pas les formateurs qui donnent les bonnes réponses, mais plutôt de la réflexion des deux côtés et des démarches actives pour que le savoir, il ne découle pas forcément que d'un individu qui connaîtrait des choses. Et ça, je pense que notamment l'âge a permis aussi de permettre ce statut-là, de dire : « OK, je suis plus jeune que vous, ou tout juste, mais par contre, on peut aller chercher ensemble et ton expérience peut m'apporter et mon expérience peut t'apporter ». Oui, c'est vraiment pour les deux. »

3. Mettre en œuvre un objectif commun envers des publics divers : quels effets ?

La pratique de l'animation occasionnelle dans le cadre des accueils collectifs de mineurs organisés sur le temps extrascolaire s'inscrit dans une temporalité associée au temps libre et/ou aux vacances des enfants et des adolescents. Diverses enquêtes montrent qu'une des attentes principales des parents qui inscrivent leurs enfants est que ces derniers passent un bon moment, qu'ils s'amusent. Cette dimension ludique est souvent associée à la pratique d'activités et à la sociabilité amicale.

Les personnes interrogées dans l'enquête relaient l'idée que l'objectif commun à toutes les structures et tous les encadrants est de faire passer un bon moment aux mineurs encadrés. Il s'agirait ici d'un objectif partagé par tous, là où d'autres (tel que la dimension éducative par exemple) ne le seraient pas forcément et dépendraient de l'organisme et/ou des équipes encadrantes.

Cet objectif commun à tous, centré sur le bien-être des enfants et des adolescents, doit être mis en application envers des publics divers (qu'il s'agisse d'enfants au sein d'un même groupe ou de groupes d'enfants différents d'un accueil à l'autre).

Cette logique de pratique est mise en lien, dans les récits de vie, avec deux types d'apprentissages.

3.1. Un développement de la capacité d'adaptation

Pour les personnes interrogées, l'une des principales qualités d'un animateur est sa capacité d'adaptation. Celle-ci est fortement développée durant la pratique de l'animation occasionnelle. Il s'agit en effet d'être en capacité de s'adapter aux enfants et aux adolescents accueillis dans leur singularité.

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« […] en fait, **c'est juste de savoir qu'il faut s'adapter**. Si en face, le jeune est réceptif, c'est bien. Mais si le jeune n'est pas réceptif, c'est juste de savoir se dire : il y a d'autres solutions, je vais m'adapter à ce jeune parce que là, ça ne marche pas. Donc j'en ai d'autres. Pour moi, c'est ça qui est important : savoir qu'il y a plein de choses qui existent, il y a plein d'outils, il y a plein de façons de faire. A partir du moment où l'on prend le bon outil pour s'adapter aux jeunes, c'est le plus important. »*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

*« **Animateur, c'est ça, c'est quelqu'un qui s'adapte**. Je crois que c'est sa qualité première. C'est quelqu'un qui s'adapte à toutes circonstances. C'est marrant, parce que les animateurs, quand on leur dit ça, ils pensent « météo », « budget », « il y a un ballon ou il n'y a pas de ballon ». Je leur dis « Vous êtes loin du compte, les gars ». L'adaptation, c'est pas ça. Le matériel et le budget, on s'en fout. Ce n'est pas ça qui fera un bon séjour. Mais tout le reste, l'humain… »*

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« […] Parce que faire ces animations de ouf, c'est génial, mais si la vie quotidienne ne suit pas, pour moi, ça n'a pas grand intérêt, de faire des animations de fou et derrière s'il n'y a pas cette vie quotidienne, cet accompagnement vers le jeune qu'on a en face de soi, parce qu'ils sont tous différents et on est obligé de s'adapter. **Et c'est la première qualité d'un animateur, d'ailleurs, c'est l'adaptabilité**. C'est le plus important, je pense, dans la vie d'un animateur. »*

Au-delà de cette adaptation à l'individu, certains expliquent que ce développement de la capacité d'adaptation s'étend également au contexte dans lequel la pratique s'effectue : *« il faut que l'on se débrouille avec des jeunes, ce que l'on a sur place, qui peut être du matériel ou une activité ou un environnement naturel »*[22].

3.2. Un apprentissage à se remettre en question

Cette logique d'adaptation, que beaucoup mettent en avant, amène à développer un apprentissage à se remettre en question. D'abord parce que, pour s'adapter, il faut être en capacité de se poser des questions, de remettre en question sa pratique.

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

[22] J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« De tout le temps nous remettre en question pour eux, parce que quand on est en séjour, on est là pour eux avant tout. Le truc, c'est qu'on peut pas être pareil tout le temps avec des jeunes. On ne peut pas se comporter de la même manière avec chaque jeune. On a beau prendre des habitudes et des réflexes, l'animation au final, c'est un job où on ne tourne jamais en rond. Ce n'est pas possible. Même si on a des habitudes, même on sait que telle activité, c'est un truc qui globalement marche bien, si tu l'amènes tout le temps de la même manière, ça ne va pas passer aussi bien avec tous les jeunes. Et tu apprends tout le temps plein d'autres trucs. ***C'est surtout la remise en question qui m'apporte quelque chose.*** *»*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Pour moi, il n'y a pas de directeur parfait, comme il n'y a pas d'animateur parfait. Je pense que ce que l'animation nous apprend, c'est de ***se remettre en question*** *au quotidien. »*

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Si, au début, c'est compliqué ! C'est très compliqué. Surtout sur mon stage pratique, les difficultés que j'ai rencontrées, elles ont été très dures pour moi. Déjà, parce qu'il faut accepter le fait d'être en difficulté, ce qui n'est pas toujours évident. Et puis, ce sont des choses que l'on ne peut pas, comment dire, que l'on ne peut pas cacher parce que… Cela ne dépend pas que de soi. Cela dépend des enfants, des jeunes qui sont là. Et, des fois, on fait tout bien, mais il n'y a rien qui marche. Voilà, au début, c'est compliqué. Après, je pense que de toute manière, on est obligé d'en passer par là pour aussi se poser des questions sur soi et sur comment on a envie d'être animateur. »

Ensuite, parce que la confrontation à d'autres, qu'il s'agisse d'enfants, d'adolescents ou du personnel sur les accueils collectifs, amène également à se remettre en question.

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Il y a beaucoup de petites questions qu'on ne se pose pas. Tout ce qui est « requestionner l'évidence », je pense que les enfants m'ont en partie appris, parce qu'il y a beaucoup ce « pourquoi ». « Pourquoi tu m'interdis ça ? » Oui, c'est vrai, pourquoi ? Et d'essayer de trouver une justification des fois où il n'y en a pas, ça a permis, pour moi, de me dire « OK, je lui demande, parce qu'il a 10 ans, de se coucher à 22 heures, mais c'est vrai que lui, il n'est peut-être pas fatigué. Et quel droit, moi, j'ai là-dessus ? Et si c'est son rythme, peut-être qu'il pourrait se coucher plus tard, par exemple. » Ça, ça m'a beaucoup apporté, je pense, et ils me l'ont apporté sur le coup. »

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Ils apportent énormément, les jeunes, au final. Quand j'ai commencé, j'avais l'impression que c'était moi qui allais leur apporter quelque chose, et plus ça va, plus c'est eux qui me font grandir, qui me font me remettre en question. Ils me font me poser plein de question pour savoir comment je vais pouvoir accompagner chaque jeune selon les besoins qui leur sont propres. Ca fait grandir, ça fait réfléchir. Je crois qu'ils me font plus grandir que moi je les fais grandir au final. »

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« Je trouve qu'en s'imbibant des autres personnes, on peut évoluer aussi et se remettre en question, remettre en question ses pratiques et se reconstruire, se construire, déconstruire ce qu'on a pu apprendre ou vivre au travers des différentes expériences qu'on a pu avoir. C'est super enrichissant. »

La pratique de l'animation occasionnelle permettrait donc une évolution permanente, jugée comme nécessaire pour s'adapter tant aux contextes qu'aux individus encadrés et rencontrés.

Notons que ces divers apprentissage (à s'adapter, à se remettre en question) peuvent être associés à la question d'un développement d'une affirmation de soi (partie 1.2. Une affirmation de soi et un apprentissage à échanger).

4. Une expérience humaine : quels effets ?

Pour terminer sur cette partie concernant les apprentissages, la pratique de l'animation occasionnelle est associée à une expérience humaine forte. Expérience humaine tout d'abord parce qu'il s'agit d'un encadrement d'individus, en l'occurrence des mineurs, mais également parce que, nous l'avons vu, cet encadrement passe notamment par un travail d'équipe. D'autre part, nous avons pu voir dans la partie « Le rôle des « autres » dans les parcours et dans la mise en action » (deuxième partie) que les « autres » avaient une importance toute particulière dans ces parcours d'animation et les questions de sociabilité ont de nouveau été abordées notamment au travers d'un développement d'une ouverture à l'altérité.

Cette dimension humaine est mise en lien, dans les récits de vie avec divers types d'apprentissages de l'ordre d'un développement de compétences sociales.

4.1. L'accès à de nouvelles sociabilités et un développement des capacités de communication

Les personnes interrogées nous parlent notamment de sociabilité, avec la création de liens amicaux et affectifs ou, potentiellement, d'un réseau professionnel dans le cadre d'une pratique occasionnelle mais récurrente. Elles nous parlent également, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, d'ouverture à l'autre.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« Et cela m'a permis de rencontrer plein, plein de monde, des personnes que j'ai encore en contact aujourd'hui, pour certaines. Oui, cela a permis aussi de développer un grand cercle social sur [nom de ville], à cette époque-là. » « Je l'ai déjà dit un petit peu, il y a le côté réseau professionnel. Le fait du coup de connaître pas mal de monde, parce que c'est vrai que, cela dépend où, mais c'est vrai qu'en Bretagne, c'est quand même un petit milieu, c'est un petit monde. On connaît vite pas mal de gens. Et puis, cela fonctionne beaucoup comme ça, quoi. Cela veut dire que l'on retravaille souvent avec les mêmes personnes, etc. D'un point de vue professionnel, on va dire que cela apporte aussi cette dimension-là, en plus. »

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« Aujourd'hui encore, je garde des contacts avec les personnes avec qui j'ai encadré. […] Et c'est vrai que cela a été aussi un atout, l'activité d'animateur, parce qu'on lit des contacts qui peuvent être parfois intéressants. Il y a des contacts plus ou moins profonds. Parce que généralement quand on parle de colo, comme les jeunes, les animateurs, on se dit tous qu'on se reverra et finalement, on ne se revoit pas toujours tous. Mais il y en a certains avec qui cela se passe et où on accroche, et où l'on a possibilité de se revoir plus tard. ».

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Ça m'a aidé, je pense aussi, dans l'animation, à pas du tout être effrayée de me retrouver au sein d'un groupe où je ne connais personne. Au contraire, j'adore. J'adore ça. Aller à la rencontre de personnes qu'on ne connaît absolument pas, d'essayer de découvrir leurs vies, d'échanger avec eux. C'est quelque chose qui me sert tous les jours. Je ne sais pas, on arrive dans un nouveau travail, on ne connaît personne. C'est beaucoup plus facile quand on n'a pas cette appréhension. »

Ces occasions de sociabilité, tout comme le fonctionnement, « en équipe » permettent de développer diverses capacités de communication. Nous avons déjà évoqués les questions autour du dialogue et des débats d'idées, certaines personnes nous parlent également de savoir écouter, d'une aisance à l'oral ou de manières d'interagir, d'un apprentissage à travailler en groupe.

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

« Sinon après, il y a un côté, dans mes études, je travaille beaucoup en groupe, et le fait d'avoir été animatrice - , donc d'être constamment en groupe et d'être très soudés - c'est quelque chose que j'ai acquis là-bas. Etre déjà plus sociable avec les personnes, de savoir écouter un peu tout le monde. Non, ça m'a apporté quelques soft skills, on va dire. »

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Tout cet accompagnement, moi, il m'a beaucoup apporté aussi dans ma façon d'interagir avec les autres. […] dans la rue, par exemple, quand quelqu'un nous demande son chemin, c'est différent soit de lui indiquer, de lui montrer en faisant un dessin ou finalement de l'accompagner jusqu'au bout, comment on lui explique, etc. Tout ça, ça marche aussi dans la vie quotidienne. »

« Par exemple de parler devant un groupe. Je sais que dans mes études et après, les oraux, ou juste s'adresser à un groupe d'enfants et d'adultes, même si c'est toujours un peu impressionnant, je n'ai jamais été paralysée par ça. En fait, ça me paraissait logique, mais j'ai vu la différence par rapport à d'autres personnes qui étaient dans la même situation que moi, et qui étaient complètement paniquées. »

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Il y a un très bon feeling qui se crée dans toutes les équipes où je suis passé dans le monde de l'entreprise en informatique. Ça se passe très, très bien. Je travaille en ce moment chez […], il y a des gens qui ne peuvent pas se piffrer et moi je parle avec tout le monde, il n'y a aucun problème. Je ne dis pas qu'on est tous amis-amis, mais il y a une communication et il y a une confiance qui se crée quand même. Et ça, je l'ai eu avec le BAFA parce qu'il y a cette ouverture vers les autres et parce qu'à un moment, il n'y a pas le choix, il faut animer, il faut faire quelque chose tout seul, devant tout un groupe et donc, il faut se donner pour les autres. […] Il faut partager, parce que c'est ça qui nous fait grandir, tout comme la formation. Quand je dis « Les stagiaires m'apportent », je leur apporte, mais ils m'apportent aussi beaucoup. Et pour moi, en informatique, c'est pareil, c'est chacun sa force. C'est-à-dire que moi, j'apporte aux utilisateurs, il y a des utilisateurs qui m'apportent, j'apporte à des collègues développeurs, ils m'apportent aussi. C'est vraiment un échange. »

4.2. Un développement de la confiance en soi et en l'autre

D'autres compétences sont citées par les narrateurs, telles que la gestion d'un groupe (d'enfants ou, pour les directeurs, d'animateurs), la prise d'initiative, l'organisation. Au travers de l'expérience et plus précisément du « faire », certaines personnes nous racontent avoir pris conscience qu'elles étaient capable de faire telle ou telle action. Cette conscientisation a notamment permis à certaines personnes d'apprendre à se faire confiance ou de développer leur confiance en soi.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« J'ai fait des études de droit où c'est très théorique. Finalement, il y a très peu de pratiques. Là, on se retrouve à devoir mettre en place des activités en se disant « Qu'est-ce qui va leur plaire ? Comment je vais pouvoir les intéresser ? Comment je vais pouvoir les faire participer ? ». Et c'est vrai que nous sommes moteurs et donc cela nous donne l'envie et les capacités de découvrir comment monter des projets, comment monter des activités et pas forcément rester dans son coin, dans son bouquin avec les théories. Donc c'est vrai que ça, ça a été un avantage en tout cas dans le temps de construction de la personne que je suis, **c'est de découvrir qu'on peut être capable de construire des projets**. »

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« […] après ma première colo, je suis ressortie vraiment changée. J'ai vraiment vu le changement entre la O. avant et la O. après trois semaines de séjour adapté où ça a été très dur. Mais du coup, du haut de mes 17 ans, je me suis dit : « en fait, **je suis capable de plein de choses** » et je pense vraiment que ça m'a donné envie — un petit plus qui m'a permis de me dire : je suis capable de plein de trucs et je vais pouvoir faire plein de choses. Cette colo m'a vraiment changé la vie. Et même encore aujourd'hui. Cela fait sept ou huit ans que j'ai fait cela et, pour autant… Je me suis dit : je ne suis pas qu'un petit être. Je peux faire les choses. Oui, changement de vie après ça, vraiment. Ça m'a marquée. »*

*« Ce n'est pas rien d'animer les activités avec les jeunes. Ce n'est pas rien d'être formatrice. Ce n'est pas rien d'être directrice. Donc, **cela m'a apporté de la confiance** et de l'envie de me surpasser, d'avoir tout le temps des défis, de faire de nouvelles choses. »*

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« **Ça m'a redonné confiance en moi et ça m'a permis de montrer que j'étais capable**. Je ne voyais plus trop quelles étaient mes qualités et mes compétences que je pouvais mettre en avant en entretien. Et là, je me suis dit en fait, tu es capable de gérer un groupe de jeunes, d'enfants. Tu sais quand même, même si ta créativité n'est pas débordante, tu sais bricoler des veillées et faire de l'animation. Et donc vraiment, je pense que le moment où j'ai fait le BAFA et mes premières colos, ça a été le moment charnière qui m'a redonné confiance en moi. »*

Cette notion de confiance s'élargit également à l'autre, que ce soit par la confiance que les autres vont nous accorder ou par la confiance que l'on va leur offrir.

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

*« Et le fait de me lancer dans l'animation, donc vraiment à une toute petite échelle, animatrice, même animatrice sans BAFA, du coup, ça m'a permis de voir que **des gens pouvaient avoir confiance en moi**, d'une part. Et le fait d'avoir évolué par la suite, ça m'a permis de voir que j'étais **capable** de faire ce que je voulais faire, ce qui, il y a quelques mois ou quelques années avant, était inconcevable pour moi, puisque j'avais souvent eu des retours de mes enseignants qui étaient assez négatifs à mon sujet et je n'ai jamais été une élève extraordinaire non plus. »*

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Et aussi entre animateurs. Il faut faire confiance à toute l'équipe ! Ça, je l'ai appris aussi. Au fil du temps, comme je commençais à avoir beaucoup d'expérience, il y a eu un moment où je me suis dit : « c'est bon, les autres aussi

savent faire », et ça m'a appris à faire confiance. ***Ça m'a aussi appris à faire confiance*** *et à me dire : « ils savent faire aussi, tu n'as pas besoin d'aller vérifier. » J'ai eu un moment un peu comme ça. Du coup, j'ai appris aussi à… « me mettre en retrait. » C'est pas vraiment le terme, parce que je ne pense pas que j'ai toujours voulu prendre la place, mais à faire confiance ! »*

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l’animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« On ne gère pas des immeubles, on gère des enfants, donc il faut quand même avoir confiance aux gens avec qui on travaille. Parce que des fois, en tant que directeur, on n’est pas forcément sur le terrain, il faut quand même avoir confiance. »

Plus que des apprentissages, des effets sur les parcours de vie

1. La pratique de l'animation occasionnelle : une occasion de créer

On pourrait percevoir la pratique de l'animation principalement au travers de la dimension du « faire », or plusieurs des narrateurs utilisent le verbe « créer ». Pour K.[23], *« Beaucoup de parents vont croire qu'on est là pour justement encadrer des activités, alors qu'en fait on **crée** aussi beaucoup de choses, que ce soit les veillées ou les grands jeux, ce genre de choses. »*.

Cette notion de création peut être rattachée, en premier lieu, aux univers et aux animations qui sont inventées par les équipes, pour chaque accueil. La pratique de l'animation développerait ainsi la créativité de chacun.

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« Pour faire voyager les enfants, il faut fabriquer des choses et il faut les emmener avec du concret. On n'a pas énormément de temps non plus, on ne va pas se le cacher. Il fallait faire avec les moyens du bord et ça pousse la créativité aussi. »

Cette notion de création va bien au-delà de la seule question des animations et activités qui sont proposées au sein des accueils. Ainsi, les narrateurs rattachent cette notion de création à la vie collective et aux liens sociaux.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« On crée l'importance de la vie collective. » « pour **créer une cohésion de groupe, une entraide, une vraie vie collective**. On a une structure, on va devoir se la partager tous ensemble, tant qu'avec l'équipe qu'avec les enfants. En plus, en même temps qu'on crée tout ça, il faut pouvoir concevoir, créer, fabriquer des activités, des jeux, des trucs. »*

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Mais il y a peut-être un côté un peu où ça manque de voir en fait tout ce que l'on crée aussi. A la fois **le lien qu'on a avec les jeunes**, et puis aussi les soirées que l'on passe des fois à se creuser la tête pour faire une veillée qui va cartonner, adaptée à chaque fois par rapport au groupe. ».*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

*« Alors pourquoi les colonies de vacances ? Simplement, je trouve que l'on **crée un lien** complètement différent avec les enfants et les jeunes, parce qu'ils vont apprendre à nous connaître, nous, on va apprendre à les connaître, on va avoir une organisation, et en fait, on va quand même devoir s'adapter à chaque personne. Et du coup, je trouve que **ça crée une dynamique et un lien** que, selon moi, on ne retrouve pas dans un accueil de loisirs sans hébergement. Donc, ça a toujours été quelque chose d'assez important pour moi. »*

Enfin, cette notion de création est rattachée, notamment pour les directeurs aux projets (voir partie « La fonction de direction : un espace de création pour mettre en action sa propre vision de l'animation », dans la deuxième partie du rapport).

[23] K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

*« Ce qui me plaît aussi dans le métier d'animateur, c'est de **créer des projets**. J'adorais monter des camps ou faire des gros projets. »*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« En Direction, on **crée un projet** et après les animateurs le font vivre. Je trouve vraiment chouette de créer quelque chose et que d'autres personnes le fassent vivre à leur manière, même si ce n'est pas vraiment comme on l'avait vu, mais qu'il y ait quelque chose que l'on construise tous ensemble et qu'à la base ça parte quand même de nos idées. ».*

Au-delà de ces différents univers cités par les narrateurs, nous pouvons ajouter, au regard des analyses précédentes, qu'un parcours dans la pratique de l'animation occasionnelle peut également permettre de créer :

- un nouveau rôle social (par la fonction d'animateur comme première expérience « professionnelle »),
- de nouveaux liens sociaux avec des pairs (animateurs et directeurs),
- un nouveau regard (sur les enfants, sur « l'autre », sur la manière d'apprendre…).

Lorsque la pratique de l'animation occasionnelle s'inscrit dans un parcours relativement « long » (que ce soit en termes de temporalité et/ou de nombres d'expériences), nous pourrions même dire que, pour certaines personnes, cela leur permettra de créer « un nouveau soi », par les effets sur les parcours de vie (changement d'étude ou d'emploi, nouveau regard sur soi ou sensation de pouvoir « être soi » dans cette pratique…). Sans aller jusque-là, **il va sans dire que ces expériences d'encadrement participent à la construction identitaire des jeunes encadrants.**

2. La pratique de l'animation occasionnelle : un accélérateur d'acquisition de compétences ?

Les diverses compétences ou apports livrés dans les récits de vie peuvent être acquis ou développés dans d'autres « espaces » que ceux dans lesquels s'inscrivent les parcours d'animation. Pour autant, plusieurs des narrateurs racontent que la pratique de l'animation permettrait de les développer plus rapidement et/ou d'une manière différente.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« En fait, je ne sais pas. Peut-être que je l'aurais quand même développé autrement, mais je pense que cela aurait pris beaucoup plus de temps. Là, en fait, cela a été un peu un accélérateur sur tout ce qui va être justement le fait de s'affirmer, un peu la force de caractère, je dirais et le fait de savoir réagir en situation de crise ou de tension. »

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je pense que la capacité de vivre en communauté professionnelle et personnelle, alors je ne saurais pas comment nommer cela, mais cette capacité-là, je pense qu'il y a peu de métiers qui font aussi peu la différence entre vie professionnelle et vie privée. Quand l'on prend son café le matin et son petit-déj, en fait, on est déjà en train de travailler avec potentiellement mille problèmes, qui sont déjà là et qu'il faut traiter. Le côté urgence est

dans plein de métiers… Mais, au global, je pense que c'est une expérience qui arrive très peu et où il y a autant de choses professionnelles, personnelles et relationnelles, d'être dans des groupes, etc. Je pense que c'est quelque chose que moi, je n'ai jamais réussi à retrouver et je ne connais pas de personnes qui travaillent dans un milieu comme cela. Alors peut-être que cela existe, mais en tout cas, aujourd'hui, je n'aurai pas d'exemple qui puisse s'y adapter. »

2.1. La vie collective comme levier au développement de compétences sociales

Ce développement différent est mis en lien avec le contexte et le fonctionnement de l'animation occasionnelle, tout particulièrement dans le cadre des séjours collectifs qui induisent un départ et une vie collective sur des journées complètes.

L. nous raconte son expérience en tant que colon (ci-dessous), qui lui avait déjà permis de développer diverses compétences pour bien vivre-ensemble. Cette idée qu'il est nécessaire de mettre en œuvre des actions pour que la vie au sein du groupe reste agréable se retrouve dans les discours des animateurs et des directeurs.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

L. nous parle de son expérience en tant que colon. « Il y a des moments où ça va, des moments où ça va pas. On est obligé d'essayer de comprendre ce qui se passe, ce qui se joue dans le groupe, parce que le lendemain, même la nuit, on va dormir dans la même chambre que cette personne, la retrouver le lendemain, et on en a encore pour trois semaines. Du coup, ça crée quelque chose que je trouve assez ***unique****. »*

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Quand on vit 24 heures sur 24 ensemble, on peut difficilement avoir beaucoup de rancœur et il faut très rapidement désamorcer les conflits, communiquer et se dire les choses, etc. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« Ça rend très bienveillant sur les rapports humains, je trouve, d'avoir fait des colos, parce c'est vrai que c'est une expérience à part, c'est du H24. Il ne faut pas le dire en Code du travail, mais c'est du 20 heures de travail par jour et ce sont des relations humaines qui se développent « plus, plus, plus ». C'est des années en deux semaines. Donc forcément, il y a quelque chose de l'ordre de l'entraide et de la cohésion qui restent. Après, ça marque à vie. On devient très, très… « Oui, peut-être qu'il a voulu dire ça, mais finalement, ce n'était peut-être pas ça qu'il a voulu dire ». Donc, bienveillance. On développe une forme de bienveillance. Je dirais que ce sont les impacts en termes social et sur ma vie. C'est ce qui me vient le plus spontanément. »

Cette vie collective qui s'étend sur plusieurs jours (et qui s'inscrit dans un contexte de départ avec de potentiels inconnus) serait donc un des éléments qui permettrait de développer des compétences sociales de manière différente que d'autres sphères de la vie quotidienne. Notons néanmoins que si cette expérience « 24 heures sur 24 » peut être vécue comme un « levier » au développement de certaines compétences, elle pourra peut-être également, pour certaines personnes, être vécue négativement (notamment par des personnes qui n'ont pas participé à cette enquête, ayant rapidement arrêté la pratique de l'animation occasionnelle).

Dans cette dimension collective apparaît également la question de la fatigue. Encadrer des accueils collectifs de mineurs entraine, selon les narrateurs, une forte fatigue qui n'est pas toujours simple à

gérer. Pour autant, elle pourrait permettre, dans certaines conditions, de contribuer à ce développement de compétences sociales.

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« Quand on est animateur, il y a aussi le côté fatigue qui est très important ! Et qui crée encore autre chose dans le groupe. Même si ce n'est pas cool d'être fatigué, ça amène aussi une solidarité, une entraide, et encore un respect de l'autre, une tolérance en se disant : « non, mais là il est crevé, c'est peut-être normal qu'il parle comme ça, ou qu'il débloque un peu de temps en temps, ou moi aussi. » C'est pour ça que pour moi, la colo, c'est quand même un peu ***unique****. En tout cas, je ne l'ai pas retrouvée. J'ai pu trouver d'autres choses super en faisant d'autres expériences de groupe, mais la colo ça reste quand même à part, je trouve. C'est encore plus fort. »*

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je pense que les séjours de vacances, comme je disais, vu qu'on a plus tendance à être plus à fleur de peau –et puis il y a la fatigue qu'on partage-, il y a un gros côté empathique que j'aime énormément, parce que je trouve qu'on n'apprend plus aujourd'hui aux gens à être empathiques. Je trouve que c'est clairement une carence éducative. »

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Mais en colo, on vit des moments tellement durs, il y a des fois où c'est compliqué. On est fatigué, on n'en peut plus, et d'être là les uns pour les autres, des fois, on craque, et du coup, on crée des liens qu'on ne crée pas ailleurs. C'est-à-dire que moi, dans mon cercle d'amis, de copains, etc., c'est bien, on se voit, on va faire un repas, on sort boire un verre, on se fait une activité, mais on n'est pas H24 ensemble. Pendant la colo, pendant un mois, on vit ensemble, on affronte les douleurs ensemble, on affronte les bons moments ensemble, on vit ensemble en fait. »

La spécificité d'un parcours d'animation occasionnelle se jouerait donc, en partie, dans un mode de fonctionnement où vie personnelle et vie professionnelle se confondent sur une temporalité plus ou moins longue, ainsi que dans la gestion d'une fatigue qui apparaîtrait forcément dans le cadre d'un encadrement de séjours collectifs. Ces deux dimensions, qui pourraient être jugées de prime abord de manière négative, permettent à certaines équipes et certaines personnes de développer des liens sociaux centrés notamment sur les notions d'entraide et de bienveillance. Ces relations, qui s'inscrivent dans un cadre spécifique, peuvent alors apparaître comme différentes.

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

« En colonie de vacances, comme on est tout le temps les uns sur les autres, tout le temps ensemble, il y a forcément un côté où c'est du travail, mais on va devoir cohabiter, donc il y a forcément **un lien différent qui se crée par rapport à tout ça**. »

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

« C'est un peu dur de dire ça, mais quand on est au bout du bout, parce qu'un animateur, au bout de deux semaines de colo, dans une colo où ça envoie du lourd, il est au bout du bout - et quand les êtres humains sont au bout du bout, ils sont souvent très vrais. Pour le coup, il n'y a plus beaucoup de fard, au sens propre comme au sens figuré, mais il n'y a plus rien. Tout est net, c'est les vrais gens. Je ne sais pas comment le dire, mais c'est brut. **Et dans ces relations brutes, il se crée forcément des choses beaucoup plus honnêtes, plus sincères,**

beaucoup plus puissantes que dans le carcan social que l'on peut avoir dans le monde du travail (pas partout) ou dans d'autres cercles dans sa vie. Oui, là, clairement, au bout de deux semaines, tout le monde est dans le plus simple apparat. »

2.2. D'autres leviers : nouveau rôle social, sociabilité, relation à l'enfant.

Au-delà de ces questions liées à la dimension de la vie collective, d'autres « leviers » à l'acquisition de compétences ont été cités dans la partie « Quels apprentissages développés par la pratique de l'animation ? ».

Nous pouvons ainsi rappeler que certaines compétences se développent au regard du nouveau rôle social qu'endosse les jeunes animateurs, qui marque un « passage » entre l'adolescence et l'âge adulte, comme le racontent certains narrateurs (voir ci-dessous). Ainsi ces premières expériences permettent, en devenant responsables de mineurs, de développer le sens des responsabilités, qui peut d'ailleurs parfois apparaître comme « lourd » à porter pour certains ; en assumant la fonction d'animateur, de développer une posture d'autorité et/ou de s'affirmer différemment.

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

*U. nous raconte ce qu'elle a ressenti en devenant animatrice. « C'était un peu **devenir une vraie grande**, pour le coup, une vraie adulte, mais en gardant l'aspect vacances. Parce que mine de rien, quand on est animateur en colonie de vacances, on est un peu comme une sorte de colo pour adultes aussi. […] C'était vraiment l'étape supérieure, l'évolution de la colo. »*

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

E. nous parle d'une prise de conscience lors de sa première expérience : « il y avait aussi cet engagement. Il y avait une part d'engagement ou de se dire que si je ne me levais pas le matin, ce n'est pas moi, ce n'est pas mon patron qui allait en avoir les conséquences. Ce n'est pas moi, c'était les enfants, parce que je n'étais pas là pour leur faire l'animation. ».

L'accès à de nouvelles sociabilités offert par la pratique occasionnelle (changement d'équipe lié notamment à la disponibilité des personnes, possibilité de changer d'accueil/organisme à chaque saison, diversité des équipes) permet de développer une ouverture à l'autre et donc, potentiellement, un nouveau regard sur ces autres et/ou sur le monde. Cette dimension humaine forte favoriserait également le partage d'expériences et l'acquisition de nouvelles compétences.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« C'est clair que, moi j'aime bien quand je suis dans une équipe avec les animateurs qui fusent de plein d'idées. On se dit même qu'on n'aura jamais le temps de faire tout ce qu'on voudrait. C'est trop bien ! Et ça nous permet aussi de ne pas nous enfermer, de ne pas faire tout le temps les mêmes choses. Après, c'est vrai qu'avec la fatigue, on peut facilement se laisser aller vers des choses qu'on a l'habitude de faire, on sait que ça marche. Rencontrer de nouvelles personnes, piocher de droite à gauche, dans nos diverses expériences, des animations nouvelles, d'autres types de jeux, etc., c'est trop bien. »

Enfin, la relation à l'enfant et/ou à sa propre enfance peut également être retenue comme un « levier » à un développement de compétences sociales. D'abord sur la notion de remise en question, de par les questions que l'on va se poser notamment parce qu'une situation nous dérange ou nous attriste. Ensuite, nous pouvons poser l'hypothèse que, pour certains, le développement de compétences sera associé à une meilleure prise en compte du public encadré. Le souhait de construire

ou se construire différemment et/ou celui d'accompagner au mieux les jeunes, pourraient donc amener à une plus forte motivation à acquérir de nouvelles compétences pour accompagner au mieux les enfants et adolescents encadrés.

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Tout ça, je l'ai fait [les grands jeux, etc.], mais pour moi, en fait, il y a tous ces moments à côté où le jeune, dans sa vie de tous les jours, il y a des fois, il n'est pas écouté. Après, je ne vais pas débattre sur l'Éducation nationale vs l'éduc pop, ce n'est pas le sujet, mais dans l'idée, ***moi, dans ma place d'enfant que j'ai vécue, je ne me suis pas senti assez écouté****, ce qui a fait que… […] en colo, c'est des moments où il n'y a pas la famille. Il n'y a pas l'environnement habituel. C'est un cercle différent. C'est une bulle. Donc, cette bulle, moi, c'est important que chaque jeune puisse s'exprimer complètement dans cette bulle. »*

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« C'est se dire que l'on a fait un truc que les enfants ont adoré. Enfin, c'est génial de se dire que ce que l'on a mis en place a fonctionné, a marché, et cela nous valorise beaucoup. »

3. La pratique de l'animation occasionnelle : une occasion de se construire pour demain

Si les parcours d'animation permettent, en premier lieu, d'acquérir des compétences qui permettront de pratiquer l'animation dans le cadre des accueils collectifs de mineurs, les récits de vie recueillis dans le cadre de cette enquête nous montrent bien que les apprentissages dépassent largement cette pratique spécifique. Les divers apports et compétences relevés par les personnes interrogées participent, comme nous l'avons déjà dit, de la construction identitaire des jeunes encadrants. Et cela est d'autant plus vrai que plusieurs des narrateurs nous expliquent de quelle manière ou dans quel contexte ils mobilisent ces apprentissages au sein d'autres espaces sociaux, qu'il s'agisse de la sphère personnelle ou professionnelle. Au-delà de la question des compétences et des savoirs acquis, certains nous racontent également comment cette expérience a pu avoir un ou des effets sur leurs opinions et/ou manière de penser.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« Et cette volonté de comprendre l'enfant et en tout cas de comprendre qu'il évoluera et qu'il ne restera donc pas toujours le même tout au long de sa vie, aujourd'hui dans le métier que je fais, cela peut me servir aussi parce que je peux être au contact de mineurs dans le cadre de ma profession. […] Donc cette approche avec les jeunes, c'est un atout aujourd'hui, parce que j'ai déjà échangé avec des enfants, des jeunes qui avaient entre 14 et 18 ans. […] Parce qu'aujourd'hui, moi je n'ai pas d'enfants. Donc c'est vrai que le fonctionnement peut aussi ne pas être compréhensible de tout un chacun, mais le fait d'avoir fait des colonies me permet cette compréhension. »

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Ce que ça m'a apporté dans ma vie, je dirais que c'est vraiment ça. Pas peur de l'inconnu, ne pas avoir peur des grands groupes, ou d'être la seule à ne connaître personne, de parler. Et même au contraire, l'envie d'aller vers les autres. Globalement, je dirais ça. »

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« La notion de conflit, c'est une notion très chronophage. Ça demande souvent beaucoup trop de temps parce que justement les gens n'ont pas assez confiance en eux et ils espèrent toujours un résultat miracle. […] Je l'ai appris sur le terrain de dire : « Mais non, au final, on ne peut pas tout résoudre. On peut juste faire de notre mieux. » Et toujours se dire qu'il faut revenir sur ses pratiques. Ça ne sert à rien d'aller bailler dans la porte du voisin en lui disant que c'est lui qui a mal fait. On a toujours notre part de tort aussi. C'est quelque chose que j'essaie d'insuffler à mes collègues comme aux enfants que j'accompagne en séjour. ».

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

« Et l'autre gros point, c'est qu'à force, pas au début, cela a mis un peu de temps, cela a créé complètement, beaucoup de réflexions pédagogiques et sur la vie en général et le système un peu français. Par exemple, sur tout ce qui touche aux enfants qui sont placés par l'ASE : comment on les suit, que ce soit un système de l'Éducation nationale et des écoles d'alternatives qui sont à côté ; que ce soit au niveau de comment on élève les gens, comment on se parle, comment on communique les uns, les unes avec les autres. Enfin, voilà. »

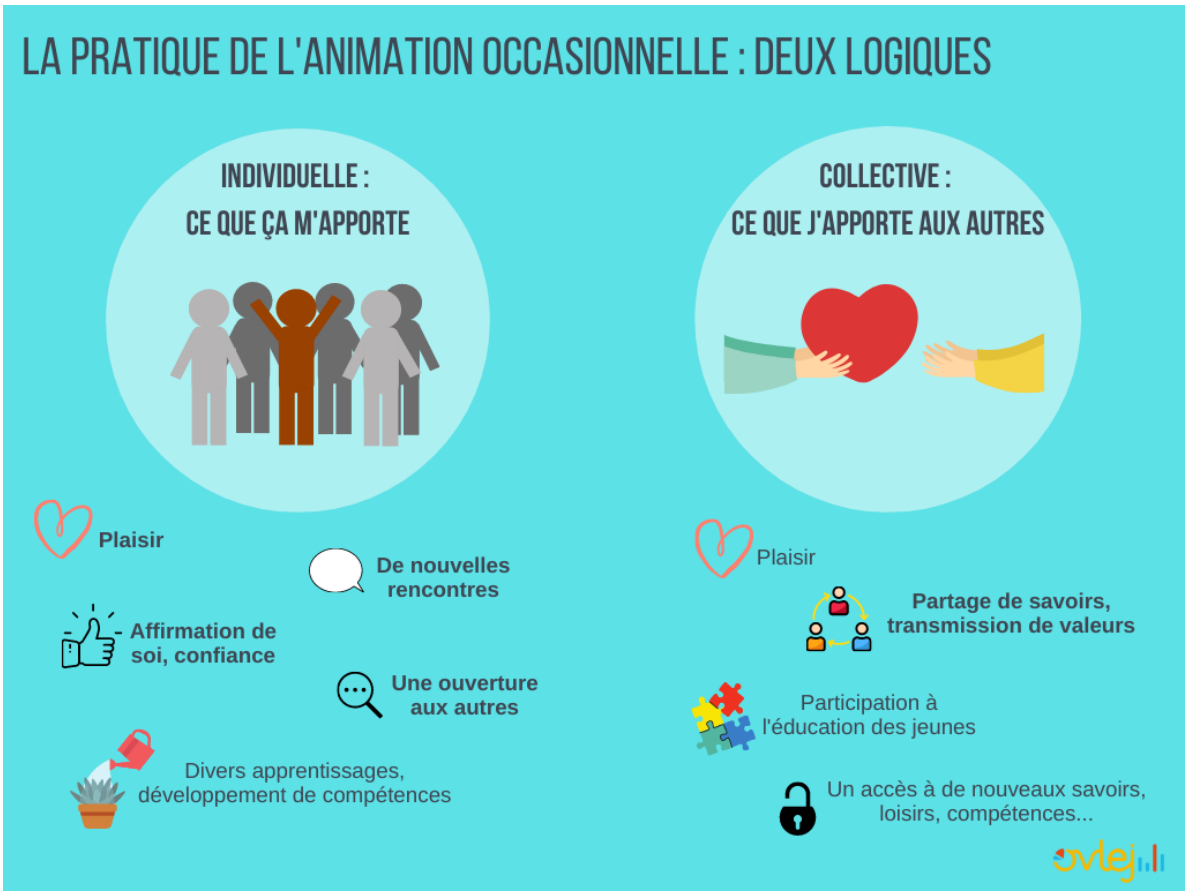
Nous ne reviendrons pas, dans cette partie, sur les effets sur les parcours de vie au travers des changements d'études ou de voies professionnelles (déjà traités dans le point « La pratique de l'animation : quelles expériences et quels apports ? », dans la deuxième partie du rapport). Notons néanmoins que ces effets peuvent également se traduire par l'investissement de certains dans des conseils d'administration d'associations « rencontrées » au cours du parcours d'animation ou, tout simplement, par une pratique de l'animation occasionnelle bien plus longue que ce qui avait été imaginé au départ.

Lorsque ces expériences s'inscrivent dans un temps relativement long (toujours en termes de temporalité et/ou de nombres d'expériences), la pratique de l'animation occasionnelle peut donc transformer certains parcours de vie en offrant la possibilité de « s'ouvrir à des possibilités » non perçues auparavant.

Au regard des récits de vies recueillies, ces parcours semblent plus s'apparenter à des « expériences de vie » qu'à des expériences professionnelles, bien qu'une des principales raisons à l'entrée dans la pratique soit celle d'une première expérience professionnelle, d'un petit job d'été permettant de gagner un peu d'argent.

Ces « expériences de vie » renvoient en même à deux types de logique : l'une individuelle et l'autre que l'on pourrait qualifier de collective. En effet, comme l'analyse l'a montré, les individus nous parlent autant de ce que cette expérience a pu leur apporter individuellement (notion de plaisir, affirmation de soi, divers apprentissages remobilisés par la suite…), que de ce qu'ils ont pu (ou peuvent encore pour ceux qui pratiquent toujours) apporter aux autres (sens donné à la pratique au travers de ce que j'apporte à la société, aux enfants, partage de savoirs et notion de transmission…).

Figure 13 - Deux logiques à l'œuvre dans la pratique de l'animation occasionnelle



Réalisation Natacha Ducatez - Ovlej, sur Canva.

QUATRIÈME PARTIE :
Comprendre les perceptions et le rapport au monde

Pratiquer l'animation occasionnelle : quelle définition ?

Après s'être intéressé aux expériences des individus et à ce que leur parcours d'animation a pu leur apporter, il semble intéressant, dans cette quatrième et dernière partie, d'ouvrir l'analyse sur la manière dont les personnes interrogées définissent cette pratique et/ou expérience.

1. La notion de sens au travers de l'utilité et de la mise en action

Nous l'avons vu dans une précédente partie[24], le sens donné à la pratique de l'animation dans un cadre occasionnel peut évoluer au fil du parcours. Les principales raisons à la prise de décision de devenir animateur s'axent, d'une part autour de la norme sociale, pour les adolescents et les jeunes adultes encore étudiants, à occuper une « fonction » durant les congés, notamment d'été (avoir un job d'été), d'autre part autour de la dimension « plaisir ».

La partie « Un positionnement qui donne du sens à la pratique » (deuxième partie du rapport)) nous a déjà permis de mettre en exergue cette évolution de perception, pour certains, avec cette nouvelle notion de sens qui se traduit au travers de ce que les individus vont apporter aux personnes encadrées : les rendre heureuses, leur permettre d'évoluer, leur apprendre des choses, participer à leur éducation…

Cette notion de sens est parfois traduite par le sentiment « d'être utile ».

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

*« Dans ma vie, je pense que je suis là pour aider celle des autres. Ça a toujours été ma principale motivation dans la recherche d'un métier. C'était **« je veux me sentir utile pour les autres** ». Et dans ce métier, je l'étais. C'est ce qui me motive à continuer dans ce métier-là. Ça me plait, ça me renforce, ça me rend heureuse ce que je fais. Tout simplement, ça m'apporte la satisfaction de rendre heureux les autres. Tout simplement. Je ne vois pas d'autres raisons. »*

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Ce que ça m'apporte, c'est de **me sentir utile**, de servir à quelque chose, de ne pas être là juste pour… Je n'aime pas travailler juste pour apporter de l'argent à quelqu'un, ça ne m'intéresse pas. Par contre, si je sais pourquoi je me lève le matin, là, ça prend autre chose comme intérêt. »*

« Oui, parce que les jeunes qu'on a, ce sont beaucoup des jeunes qui sont placés par l'ASE en foyer, ou en famille d'accueil. […] Je sais pourquoi j'y vais. Je sais pourquoi je suis mal payé, j'en ai rien à foutre, parce que eux, ils ont besoin qu'on s'occupe d'eux. Ça donne encore plus de sens à ce qu'on fait, je trouve. »

Au-delà des sens donnés à la pratique, qui peuvent majoritairement être associés à la dimension éducative, certains narrateurs nous parlent également des « outils » qu'ils associent à cette notion de sens, notamment celui de « transmettre ».

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

[24] « D'une mise en œuvre d'activités pour faire passer un bon moment aux enfants à un accompagnement de l'individu » (deuxième partie du rapport)

« **Dans le plaisir de transmettre, le fait de me sentir utile et en capacité de faire bouger les choses**. D'être utile quoi ! ».

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

Pour J., la motivation à être animateur occasionnel n'est pas économique : « c'est l'ambiance, le côté de **sentir que l'on sert aussi à quelque chose, c'est-à-dire on transmet**, on essaye de mettre en place avec des jeunes des activités. Donc c'est vrai que c'est la notion qui est valorisante. C'est la même chose aussi que chargé de TD à la fac, ça a un côté valorisant. C'est la volonté de transmettre. Et je trouve que si on réussit à transmettre, c'est cela qui est le plus beau. […] Et c'est vrai que je me suis dit que si en étant un animateur, j'ai donné envie à des jeunes plus tard d'être animateur, c'est là où finalement, on a réussi. C'est ça qui est agréable, parce qu'**on se sent utile** finalement, dans ce qu'on fait. »

Si cette notion de sens peut donc se traduire par ce sentiment d'utilité, elle est également associée, dans certains récits, à une mise en action et/ou des objectifs et projets à défendre.

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Et puis aussi, c'est très personnel, mais par rapport à mon emploi en détention, je me rends compte que beaucoup de problématiques viennent de l'éducation et je me dis que, si moi **je peux apporter ma petite goutte d'eau**, et bien je vais le faire. ».*

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

*« Ce que l'on dit beaucoup aux Éclaireurs, c'est que ce sont les jeunes qui font le monde et que la jeunesse est hyper importante. Qu'on m'ait répété cela souvent quand j'étais plus jeune, alors que je suis encore jeune aujourd'hui, **cela me donne envie de me bouger les fesses et de faire des choses et que ça serve**. »*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

*« Donc, j'ai toujours choisi mes organismes un peu en fonction… Lorsqu'on lit le projet éducatif, on comprend qu'en fait, ils ne défendent rien. Donc, comme ils ne défendent rien, on peut tout **défendre**. Donc, j'ai aussi fait ce choix-là de choisir des endroits où ils ne défendent rien. Je ne suis jamais parti avec l'UCPA, parce que je sais qu'ils ont des idées très arrêtées sur la façon de gérer les activités. Donc, je ne pouvais pas… la marge de manœuvre est ridicule. Là, pour le coup, je choisis le plus large possible. Ils font rien ? Je vais tout faire. C'est un peu prétentieux, mais du coup, au moins, on peut tenter plus de choses. »*

Quel que soit le vocabulaire utilisé par les personnes interrogées, qu'elles positionnent leur discours par rapport au public encadré (« je me sens utile par ce que je leur apporte ») ou par rapport à leur volonté d'action (« je me mets en action pour faire bouger les choses »), ces différents discours montrent bien que la pratique de l'animation occasionnelle ne peut être restreinte à une dimension ludique (malgré l'objectif commun énoncé de faire passer un bon moment aux jeunes encadrés). Si la dimension éducative est énoncée par ceux qui ont su la percevoir au travers de leur parcours de vie et/ou d'animation, il ne s'agit pas, ici, simplement de ce que l'animation apporte aux enfants, mais également des « acteurs » qui œuvrent pour déployer cette dimension éducative.

Ceci nous amène à nous poser la question de l'engagement : les personnes interrogées se décrivent-elles comme « engagées » ? Cette pratique de l'animation dans un cadre occasionnelle est-elle associée à la notion d'engagement ?

2. Un engagement ?

Bien que la quasi-totalité des personnes interrogées perçoivent aujourd'hui la dimension éducative au travers de la pratique de l'animation, les termes « engagement » ou « engagé » ne sont pas toujours utilisés par les personnes qui se racontent. Lorsque c'est le cas, il leur a été demandé de définir ces termes. Lorsque ce n'était pas le cas, il leur a été parfois été demandé si elles percevaient cette pratique comme un engagement et, quelle que soit leur réponse, quelle était leur définition de ce terme.

Sur les 22 entretiens menés, 13 personnes ont employé spontanément les termes « engagement » ou « engagé » pour parler de la pratique de l'animation. 10 personnes ne l'ont pas utilisé. Parmi elles, 4 ne se définissent pas comme engagées et, pour 5 personnes, la question n'a pas été traitée dans l'entretien.

2.1. Quelle définition de l'engagement ?

La notion d'engagement est principalement traduite, dans les récits de vie, au travers de trois dimensions.

2.1.1. S'investir pour une cause et pour « faire changer les choses »

Commençons par celle qui est au cœur des débats : s'investir pour une cause que l'on va défendre et/ou pour laquelle on souhaite agir. Cette définition peut être mise en lien avec la notion de sens, traitée dans la partie précédente.

Les deux principaux objectifs décrits sur cette notion d'engagement sont de mettre en œuvre une dimension éducative au travers de la pratique de l'animation, et de permettre l'accès aux loisirs et aux vacances au plus grand nombre. Derrière la mise en œuvre de ces objectifs, certains parlent d'actions pour faire évoluer la société.

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

*T. utilise le terme d'engagement. Elle explique : « Je sais que si je fais ça, c'est que **je sais que derrière il y a quelque chose**. […] pouvoir participer à l'accès aux loisirs éducatifs, vraiment pour tous les enfants. Et offrir des loisirs de qualité aux enfants aussi. »*

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

*C. indique au début de l'entretien qu'elle a eu « trois vagues d'engagement dans l'animation occasionnelle ». Lorsque l'on lui demande de définir ce terme, elle explique : « L'engagement, pour moi, c'est le fait de… cela se rapproche un peu de l'investissement. Pour moi, le fait de s'investir dans quelque chose, **parce que l'on a un objectif derrière qui va être un objectif, comment dire, militant, social ou éducatif.** ».*

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

*« […] je fais mon mémoire sur les projets dans l'animation socioculturelle. Et du coup, je travaille sur le PEDT. Le PEDT, c'est associer l'école, l'animation, et faire un truc un peu plus global. Et du coup, c'est vrai que moi, j'ai rencontré un chargé d'éducation à la ville de Bordeaux. Et, c'est vrai que cela reste centré sur l'éducation, sur l'Éducation nationale. Ce qu'apporte l'animation, il faut le tirer. **Et pour moi, cela apporte beaucoup de choses, mais je pense qu'il n'y a pas encore une conscience de cela, sur ce que l'animation apporte vraiment aux***

***enfants**, je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas réussi. Je ne comprends pas. Mais, **c'est pour cela que je continue à faire des colos et à m'engager.** »*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

*Dès le début de l'entretien, P. indique que la pratique de l'animation l'a « rendu militant ». Quand je lui demande si c'est par ce terme qu'il se définit et non pas par celui d'engagement, il répond : « Militant parce que très engagé, mais aussi parce que je pense qu'il faut être très engagé. Dans notre société actuelle, je pense qu'il faut être très engagé. […] Et j'ai vu le contexte, la pression sociale qui y'a sur nos jeunes, le carcan dans lequel on veut les faire rentrer plus ou moins de force, où des ronds dans des carrés, ça ne gêne personne. Je pense que c'est, oui, il faut être militant. Je pense que c'est important, pour moi, de dire « militant ». Oui, je pense que, pour moi, ce mot-là a une importance, c'est-à-dire qu'on est actif au quotidien, on n'est pas juste spectateur. « Militant », oui. **Il faut faire changer les choses et vite, si possible**. Il n'y a pas que ce sujet-là sur lequel il faut que ça change vite, mais ça en fait partie et je pense que c'est à la base d'un peu de toute l'éducation. Mais après, c'est un autre débat. »*

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

*Z. n'a pas utilisé spontanément le terme d'engagement mais elle parle de son action. « Mais je pense qu'à mon échelle, je pense qu'à l'échelle de chacun, **on peut faire changer les choses** et que si on est un peu innovant, peut-être que l'impact ne sera pas immédiat, forcément, mais il y a forcément des personnes qui vont dire « Tiens, ça, c'est une idée super chouette. Moi aussi, je vais essayer de faire pareil et de permettre aussi aux jeunes »… […] Mais je me dis qu'à l'échelle de chacun, si on fait un petit effort et que l'on s'éloigne un petit peu de ce monde, de cette société très individualiste tournée vers l'économie, peut-être que ça aura un impact un jour. » « Après, moi, je pense que nous sommes tous responsables de l'éducation des plus jeunes. »*

Lorsque je lui demande pourquoi elle n'utilise pas le terme engagement, elle répond : « Oui effectivement, je n'ai pas parlé d'engagement, parce que pour moi, c'est devenu naturel, tout simplement […] c'est une notion que je défini beaucoup avec les volontaires en service civique [dans le cadre de son emploi]. Mais oui, c'est vrai, je ne sais pas pourquoi. Peut-être effectivement que c'est quelque chose qui est devenu normal pour moi. – En tout cas, vous ne vous définissez pas au travers de ce terme ? – Non. »

Dans le cadre de l'animation occasionnelle, au-delà des « objectifs » pour lesquels on s'engage, la notion d'engagement est aussi mise directement en lien avec le public pour lequel on va s'engager. Ainsi, E.[25] explique *« c'est un engagement vis-à-vis de moi, vis-à-vis des enfants. »*.

2.1.2. S'investir en donnant de son temps et de soi

Si la notion d'engagement se définie par les objectifs recherchés, la cause défendue, le public « visé », elle est également caractérisée par la manière dont l'individu va s'engager.

Certains narrateurs relèvent le fait que l'engagement passe par un investissement des personnes, au sens où ils donnent de leur personne.

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

*« Et donc, du coup, pour répondre à ces objectifs-là, on va, nous, **s'investir et mettre de notre personne**. Pour moi, il y a vraiment cette dimension-là. C'est-à-dire que, pour moi, l'animation, ce n'est pas un travail dans lequel on vient faire notre taf et l'on s'en va. ».*

[25] E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

G., 27 ans, indépendante. Débute à 24 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

Par son expérience sur le terrain, G. découvre que l'animation « ce n'est pas juste s'occuper des enfants et basta ! ». C'est beaucoup, beaucoup plus. ». C'est ce qui lui donne envie de « s'engager ». Pour elle, *l'engagement : « **c'est aller sur le terrain avec des attentes particulières. C'est dur ! Avec une véritable intention derrière tout ce qu'on fait.** Derrière le discours qu'on a auprès des enfants, derrière ce qu'on propose, derrière nos rapports avec l'équipe, et avec les enfants. Plutôt que juste arriver, se laisser vivre son séjour et puis voir. Je trouve ça dommage. […] C'est de se dire qu'on va devoir se challenger humainement, peser le pour et le contre des choses, faire attention à ce qu'on dit, à ce qu'on fait –je ne sais pas comment dire- à notre posture d'adulte comme d'animateur auprès de tout le monde. »*

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

*I. utilise beaucoup le terme engagement. Elle raconte alors de quelle manière elle s'engage : « […] je m'engage à faire le camp, je m'engage à être présente, **je m'engage à apporter toute ma bonne humeur et mes savoirs**. C'est le premier engagement. C'est vraiment le côté concret de « comment est-ce que je m'engage ? ». Et après, ce sont aussi toutes les activités annexes des Éclaireurs. Parce que je ne fais pas que de l'animation aux Éclaireurs. Il y a aussi plein de trucs organisés pour les animateurs et les animatrices. Et pour moi, cela fait aussi partie de mon engagement de **continuer de me former** au sein de l'association, de continuer de créer des liens, d'être présente à l'Assemblée générale. »*

Le temps revient régulièrement dans les discours : l'engagement passe par un « don » de son temps, qu'il s'agisse du temps dédié à la pratique de l'animation au sein des accueils collectifs, ou du temps investit dans d'autres « pratiques » (temps de préparation, participation à des réunions, formation, conseils d'administration et assemblées générales, etc.).

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« C'est important cette notion de s'engager et d'avoir envie de **donner de son temps** pour participer à leur éducation. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

N. utilise plutôt la notion d'engagement sur les temps « hors pratique », ceux dédiés à l'association (assemblées générales, réunions de formations, etc.). La pratique de l'animation est plutôt associée à la notion de passion. Pour autant, cette pratique reste tout de même « un engagement en faveur de l'éducation populaire et de l'animation ». Il en donne un exemple : « L'engagement… par exemple, là où j'aurais pu donner la notion un peu plus d'engagement l'année dernière sur la colo, même si bon, sans parler, comme je disais, des côtés des valeurs de l'éduc pop… l'engagement, ça a été de prendre cette colo de 11-17 ans, de me prendre encore dix jours en plus de congés sans solde dans ma boîte et de me dire, je m'en fous de perdre de l'argent, parce que justement, je suis engagé auprès de l'asso et c'est un projet qui me tient à cœur. Donc oui, j'y vais, je fonce. Donc, c'est quand même un engagement. »

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

F. parle d'engagement au moment où elle distingue ceux qui ont pour principale motivation l'argent et les autres. Elle relie l'engagement à la notion de temps. « On travaille avec des humains, on ne peut pas leur dire : « Là, je ne peux pas, j'ai piscine. Tu restes tout seul » ! C'est un peu compliqué. ».

2.1.3. S'investir par choix

Enfin, la notion d'engagement est associée, par certaines personnes interrogées, à la notion de choix. Est engagement les investissements qui sont réalisés par choix. En ce sens, cette notion de choix est parfois mise en relation avec la notion de plaisir et en opposition avec la dimension professionnelle (qui serait donc contrainte).

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« L'engagement, c'est avoir le choix, déjà, au départ. Sinon, ce n'est pas un engagement, c'est une obligation. ».

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Tout ça, ce sont des engagements**,** mais je sais qu'il y a des choses où j'ai réduit. Par exemple, on m'a demandé cette année de rejoindre le CA**. J'ai dit non, parce que si je le fais, ça va être une obligation et il ne faut pas que ce soit une obligation pour moi aujourd'hui**. Parce qu'autant j'ai toujours cette envie d'animer et de faire vivre l'animation, autant j'ai plein de projets… […] Et du coup, je ne peux pas me permettre de me mettre une obligation d'engagement. C'est-à-dire que **je m'engage parce que c'est un plaisir de m'engager** et je le fais dès que je peux, et quand je peux donner un coup de main, je le fais. **Maintenant, il ne faut pas que ce soit quelque chose de récurrent qui m'y oblige**. ».

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Pour moi, c'est vraiment un engagement aussi, l'animation, parce que ce n'est pas professionnel. Moi je ne le vis pas comme cela. Ce n'est pas mon boulot, enfin ce n'est pas mon métier. **C'est un plaisir.** Certaines personnes avec qui je discute ont pour vocation d'être animateurs de carrière. Moi, ma carrière, elle est autre, en fait. Moi, sur mes vacances, par exemple, cet été, j'ai pris toutes mes vacances pour aller faire mes séjours, donc je m'engage. […] Et puis aussi, parce que ce n'est pas professionnel, comme je le disais là, **c'est volontaire, c'est moi qui y vais. Personne ne m'y a contraint.** »

2.1.4. L'engagement doit-il être défini par les notions de temporalité et de constance ?

Au sein de quelques entretiens, les notions de temporalité et de constance apparaissent dans les discours. Si ces paroles ne représentent qu'une minorité, elles posent néanmoins question sur la définition du terme « engagement » dans le cadre de la pratique de l'animation. Cette dernière peut en effet s'inscrire dans un cadre occasionnel (c'est l'objet de cette étude), mais également dans un cadre « professionnel » au sens où cette pratique va être l'activité professionnelle principale de la personne. L'animation peut également se pratiquer toujours avec le même organisme ou en changeant régulièrement.

Si la dimension de la temporalité a déjà été évoquée dans la partie précédente sous l'angle choix (durant le temps libre) VS contrainte (temps professionnel), il s'agit ici plus de questionnements sur une notion de constance : la notion d'engagement dépend-elle de la durée sur laquelle « l'investissement » va être réalisé ? Pour être engagé, faut-il faire de l'animation son activité principale ou ne s'investir qu'au sein d'une seule et même organisation ?

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

J. estime que l'animation est un engagement mais ne pense pas être, lui, engagé, du fait de sa pratique occasionnelle. « Je pense qu'il y a des métiers comme ça où on ne peut pas le faire que par un intérêt pécuniaire, et qu'à un moment, il doit y avoir la passion et une volonté d'engagement quand on est au contact tous les jours de jeunes. Moi aussi à un moment j'étais content de les voir partir, pour certains, à la fin des colos, voilà parce qu'on n'avait pas le même mode de fonctionnement. Donc je me dis que ceux qui font cela tous les jours, au quotidien, ils ont cette passion et cette volonté, cet engagement de se dire qu'ils œuvrent pour quelque chose qui les passionne et qui fera grandir les autres. »

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

« Je n'ai jamais réfléchi vraiment à cette question : « Est-ce que, pour moi, l'animation est un engagement ? ». J'ai l'impression qu'il y a un gros taf, en tout cas, moi, j'y passe beaucoup de temps, même de temps de réflexion, etc. Donc, du coup, je pourrais dire, là, dans ma vie de tous les jours, oui, c'est plutôt un engagement quand même. Après, est-ce que l'on doit s'engager quand on devient animateur ou animatrice ? Je ne sais pas.

- *Qu'est-ce que vous mettez derrière les termes « engagé/engagement » ?*
- *En fait, **derrière le terme « engagement », je vois aussi sur la durée, de devenir animatrice** et du coup, on doit quelque chose à quelqu'un d'autre dans « Je m'engage à ». C'est assez fort comme… Et du coup, oui, il y a de l'engagement parce qu'on s'engage finalement auprès des enfants, déjà, pour leur faire passer un bon séjour, auprès des parents aussi, auprès des organismes, auprès des directeurs, de plein de monde, il faut s'engager. Mais en même temps, j'ai l'impression qu'il faut aussi qu'on puisse se dire « J'ai envie d'être animatrice ». Et encore une fois, dans cette posture de volontariat, c'est quelque chose qui doit venir de la personne. **En tout cas, ce n'est pas un engagement sur toute une vie d'être animatrice, je pense. Ça peut l'être pour certaines personnes, mais pas quand c'est du volontariat**. »*

T., 22 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

T. se définie comme engagée. Elle nous parle d'une de ses expériences où elle s'est sentie en décalage, sur cette notion, avec les élus de l'association. « […] dans nos élus, ce sont des personnes qui sont là depuis très longtemps, qui manquent parfois un peu de modernisme. […] et puis aussi un engagement un peu plus ancien, très « il faut rester que sur eux », « il faut s'engager là-dedans toute sa vie dans la même association. » Alors qu'aujourd'hui, les jeunes, non, on s'engage à un moment donné, à l'instant T, parce qu'on a le réseau qui fait qu'on est là. C'est pas pour ça qu'on ne va pas s'engager à fond dans ce qu'on va faire. Et finalement, si ça se trouve, dans cinq ans, tu vas avoir une autre opportunité. Du coup j'irai dans une autre association d'éducation populaire, et je m'y sentirai très bien aussi. »

2.2. Engagement et plaisir : deux notions liées dans le cadre d'une pratique occasionnelle

L'analyse des récits de vie montre que la notion d'engagement dans l'animation occasionnelle ne « parle pas » de la même manière aux divers individus. Si certains parlent d'engagement, voire de militantisme, pour définir leur pratique, d'autres n'utilisent pas ces termes mais parlent par contre du « sens » donné à cette pratique. Toutes les personnes interrogées semblent œuvrer à un objectif commun (une participation à l'éducation des plus jeunes sur leur temps libre), cependant, la manière de « rendre compte » de cette pratique diffère : derrière le vocabulaire utilisé, nous pouvons percevoir des positionnements différents face à la société (agir pour « faire bouger les choses », participer à l'éducation avec d'autres, se rendre utile). Notons bien que nous parlons ici de positionnements au regard de perceptions et non pas de pratiques. Les pratiques peuvent en effet être identiques. Il serait intéressant de se questionner (dans de futures études ?) sur les processus qui mènent à se positionner de manière différente sur des actions qui peuvent apparaître comme identiques. Ces regards

différents seraient également intéressants à mettre en lien avec la manière dont les personnes parlent (ou ne parlent pas) de leur expérience autour d'eux. Dans quel contexte en parlent-ils, avec qui, pourquoi et comment ? Les récits des parcours d'animation se « limitent-ils » aux pairs qui pratiquent également cette activité ou s'ouvrent-ils à d'autres ?

2.2.1. Le plaisir, moteur de l'engagement et indispensable à celui-ci ?

Quel que soit le vocabulaire employé pour parler de son « positionnement » face à cette pratique de l'animation dans un cadre occasionnel, une notion revient dans quasiment tous les récits de vie : celle du « plaisir ». Nous l'avons déjà vu, cette notion est très présente à « l'entrée » dans l'animation. Bien que les analyses précédentes aient pu laisser penser à certains qu'elle « s'effaçait » au fur et à mesure du parcours (changement de perspective sur ce qu'est l'animation, notion de sens…), ce n'est pas le cas. Elle reste très présente dans les discours et évolue même, pour certaines personnes, vers le lexique de la « passion ».

Ainsi, si les notions de sens et/ou d'engagement apparaissent pour certains, ou prennent encore plus de place pour d'autres, il reste essentiel que les personnes prennent du plaisir à pratiquer l'animation. Dans le cadre d'une pratique occasionnelle, le sens donné et/ou la notion d'engagement ne suffirait pas.

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

Une fois son Bafa obtenu, I. explique avoir fait sa première année avec des 6-10 ans puis, l'année suivante, être passé sur des 11-14 ans : « parce que je n'avais pas la maturité pour les petits. J'avais du mal à ***prendre du plaisir*** *en n'arrivant pas à avoir une conversation un peu construite. Maintenant, avec plus de recul et plus d'expérience, je n'ai aucun problème à animer. Je n'avais pas de problème à animer mais je ne prenais pas beaucoup de plaisir en fait. Mais vite, nous nous sommes adaptés, parce que les Eclaireurs c'est tout de même vachement de l'écoute au niveau de la gestion d'équipe et tout.* ***Vu que c'est du bénévolat, nous ne sommes pas là pour nous faire du mal****, même si cela ne me faisait pas trop mal non plus. ».*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« C'est-à-dire que ***je m'engage parce que c'est un plaisir de m'engager*** *et je le fais dès que je peux, et quand je peux donner un coup de main, je le fais. Maintenant, il ne faut pas que ce soit quelque chose de récurrent qui m'y oblige. ».*

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Je pense que si on n'est pas passionné, soit on ne le fait pas, soit on le fait, mais on est nul. Je ne dis pas de vivre pour ça, mais quand on le fait, d'être à fond dedans, et de ***s'amuser et prendre autant de plaisir que les enfants****. ».*

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Si on ne prend pas du plaisir… déjà, faire des colos sans y prendre du plaisir, il faut être idiot. Si tu n'y prends pas de plaisir va faire un truc à la con, va bosser à Carrefour, va bosser à l'usine. Tu travailleras moins, et tu te feras un SMIC à la fin du mois. Si tu vas faire des colos, oui, il y a du plaisir. ***Le plaisir qu'on a d'y aller, l'envie qu'on a d'y aller, ça va ressortir, et les jeunes ils vont ressentir qu'on prend du plaisir. Du coup, ils vont prendre plus de plaisir aussi parce qu'on prend du plaisir à être là. Et par ce plaisir qui est réciproque, ce plaisir d'être ensemble, on va pouvoir l'utiliser pour essayer de transmettre des choses aux jeunes.*** *Le jeu et l'animation, ça*

devient juste un outil pédagogique. C'est juste un moyen d'approcher le jeune. On utilise le moyen du plaisir passé ensemble pour pouvoir approcher le jeune, l'accrocher, et lui apporter ce qu'on a à lui amener. L'un ne va pas sans l'autre. ***On ne peut pas apporter quelque chose si on n'avait pas envie d'être là.*** *Si on se faisait chier d'être animateurs, les gamins, ils n'en auraient rien à péter aussi de tout ce qu'on leur dit, tout ce qu'on leur fait. Du coup, rien ne rentrerait. »*

2.2.2. Des notions qui renvoient à diverses dimensions

Derrière cette notion de plaisir, deux logiques se distinguent : l'une individuelle, au travers du plaisir que les encadrants prennent à pratiquer l'animation avec les jeunes ; l'autre collective, au travers du plaisir qu'ils donnent aux enfants et aux adolescents encadrés.

Cette double logique a déjà été mis en exergue dans la partie « La pratique de l'animation occasionnelle : une occasion de se construire pour demain » (troisième partie). Que l'on se définisse comme « engagé » ou pas, la pratique de l'animation dans un cadre occasionnel se joue donc sur un double registre : il ne s'agit pas simplement d'apporter des « choses » aux mineurs (plaisir, apprentissages, écoute…), mais également d'en recevoir (plaisir, valorisation, confiance, apprentissages…). C'est, en partie, ce double registre qui permettrait d'offrir de son temps libre à cette pratique.

Au regard de cette analyse, nous pourrions donc distinguer trois « dimensions » :

- Ce que l'on apporte au public encadré,
- Ce que l'on reçoit en retour, au travers de cette expérience,
- Et enfin, la manière dont on définit cette pratique au regard de la société.

Dans cette dernière dimension, nous pouvons retrouver :

- les différents objectifs perçus de l'animation : faire passer un bon moment aux mineurs encadrés, participer à leur éducation, mettre en œuvre des pratiques ou transmettre des valeurs qui ne semblent pas assez présentes dans la société actuelle –telle que la bienveillance par exemple-, etc.,
- la manière dont on perçoit sa propre pratique : transmettre sa passion, se rendre utile, défendre une cause et/ou des valeurs, faire (re)connaitre les apports de l'animation, participer à l'évolution de la société, etc.
- et enfin, la manière dont on va « raconter » cette pratique à d'autres que soi.

2.2.3. Les séjours : une expérience singulière qui permet de s'extraire de son quotidien

Le dernier axe proposé dans la partie précédente (la manière dont on va « raconter » cette pratique à d'autres que soi) n'apparaît que peu dans les récits de vie, si ce n'est lors d'échanges avec des pairs qui pratiquent également l'animation. Ceci n'est pas très étonnant puisqu'il ne s'agissait pas de l'objet de l'enquête mais plutôt d'un questionnement qui apparaît au moment de l'analyse.

Pour autant, dans les récits de vie, les personnes interrogées se sont, de fait, « racontées » au chercheur. Au-delà de la notion de plaisir, une autre dimension est apparue dans beaucoup de discours : celle de s'extraire de son quotidien par la pratique de l'animation occasionnelle. Il s'agit là d'une dimension spécifique aux séjours collectifs qui induisent un départ durant plusieurs jours.

Cette expérience est décrite par différents termes qui décrivent bien cette « rupture » ou cette *« coupure »* avec son propre quotidien. Ceux qui reviennent les plus souvent sont les suivants : *« parenthèse », « bulle », « hors du monde/autre monde », « hors du temps »*. Cet *« autre quotidien »* se joue au travers du départ, de la vie en collectivité (qui n'est pas ou peu expérimentée dans son

propre quotidien) et du fait que les fonctions d'animateurs et de directeurs demandent une *« pleine présence »* pour être réalisées dans ce cadre spécifique où enfants, adolescents et encadrants vivent ensemble.

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« C'est une **coupure totale de mon quotidien**. […] Mais, très rapidement, je suis coupé, je disparais même. En tout cas, je sais que certains amis me disent : « Cela fait un mois, tu es toujours vivant ? Que deviens-tu ? ». Voilà, je suis dans **un autre monde** parce que, aussi, c'est très prenant et que sur le moment, j'ai tout ce dont j'ai besoin. En tout cas, j'ai de bonnes équipes, un rythme super. Quand toute la journée se passe bien, cela s'enchaîne. Du coup, voilà, pour moi, c'est un peu **une vie dans la vie**. »*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

*« En fait, **on se coupe du monde** quand on est en colo. Quand la colo se passe bien, on se coupe du monde, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'extérieur, il n'y a plus de famille, il n'y a plus de conjoint, il n'y a plus d'actualité, il n'y a plus rien. Il peut se passer un tsunami à 100 kilomètres, on ne sera pas au courant. C'est un peu ça. Et quand ça se passe vraiment bien, c'est un peu le **black-out total**. Donc forcément, quand tu es dans black-out total pendant trois semaines, même presque un mois (parce qu'à l'époque, les colos duraient presque un mois, aujourd'hui, quand on a une colo de plus de 15 jours, c'est un miracle), mais des colos de presque un mois et ce black-out-là et rien qui vient interférer de l'extérieur, oui, j'avoue que là, on s'ouvre à autre chose. »*

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

*Ces expériences d'animation apportent à C. : « ce côté un petit peu **parenthèse** où, finalement, on est vraiment dans le moment présent, parce que l'on est concentré sur ce que l'on fait, lorsqu'on le fait. Nous sommes concentrés sur les relations, les liens avec les personnes avec qui on est, sur les activités que l'on partage, etc. Et du coup, **moi, ça m'a toujours fait beaucoup de vacances, d'un point de vue de la charge mentale, réflexion, etc.** ».*

S., 21 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction. Elle souhaite également entamer un DUT animation socioculturelle.

*« Mais oui, j'aime beaucoup cette **petite bulle,** de se dire : « Oui, là, je suis 100 % dans la colo et je ne reviens pas au quotidien ». »*

Cette *« coupure »* avec le quotidien est également exprimée envers les enfants et les adolescents encadrés.

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« […] le séjour de vacances, c'est **un moment qui est complètement à part** parce que, eux, ils sont loin de leur famille, nous, on est loin de notre famille aussi. On vit ensemble tout le temps, on fait tout ensemble. Donc, c'est vrai que c'est un moment qui est **hors du temps**. »*

*« « Pourquoi je fais ça ? ». Quand on me demande ça, c'est vraiment parce qu'on vit **des moments à part**. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

*« […] en colo, c'est des moments où il n'y a pas la famille. Il n'y a pas l'environnement habituel. C'est un cercle différent. C'est une **bulle**. Donc, cette bulle, moi, c'est important que chaque jeune puisse s'exprimer complètement dans cette bulle. »*

P., 28 ans, fonctionnaire. Débute à 17 ans. Animateur, directeur, formateur et directeur de formation. Principalement des séjours collectifs. Pratique toujours dans la formation.

Parlant de son stage BAFD : « On a tout essayé et franchement, là, ça m'a passionné. Ça m'a passionné parce que je me suis rendu compte que les gamins, on pouvait vraiment changer leur quotidien. Ils repartaient avec quelque chose. Ils avaient vécu **une parenthèse**, pour certains une parenthèse dans un contexte familial pas toujours évident, et d'autres, dans un contexte familial très simple, enfin, *très simple*, très aidant, et justement, ça les confrontait à autre chose un peu hors de leurs facilités, de leur confort. Et finalement, là, j'y ai pris goût.»

Ce *« nouveau quotidien »* est mis en lien, dans les discours, avec la notion de plaisir. Pour certaines personnes c'est même plus que cela. Elles utilisent des expressions telles que *« bouffée d'oxygène », « bouffée d'air frais », « bol d'air frais »*.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

*« C'est plus mon **petit plaisir**. Je sais que ça va rouler, parce que je connais quasiment toute l'équipe, et ça reste mon petit plaisir. Je continuerai encore un petit moment si j'ai l'énergie. Je ne me dis pas que je ne peux pas vivre sans, mais là, clairement, ça fait deux ans, je crois… un peu moins… un an et demi peut-être, que je n'ai pas fait de séjour, et clairement, ça me manque ! J'ai besoin de cette petite **bouffée d'oxygène**. Même si ce n'est qu'une semaine, je sais que c'est un **moment où le temps s'arrête**. De toute façon on n'a pas le temps de penser à notre vie de tous les jours, à notre boulot dans la vie « normale », à nos papiers, à nos soucis, à nos trucs. C'est une **petite parenthèse** dans l'année qui est super **enrichissante**, qui amène tellement de choses. C'est un **moment entre parenthèse**. C'est même un peu **hors du temps**. »*

H., 28 ans, stagiaire de la formation continue. Débute à 21 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« C'est **une bouffée d'air frais**. Ce ne sont pas des vacances parce que je bosse, mais il y a vraiment un sentiment de bouffée d'air frais, de **renouvellement**, de partage, de bien-être que j'ai vraiment retrouvé d'année en année, que ce soit comme animateur, comme directeur. »*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Le fait d'être entrée en animation m'a permis d'avoir, non pas ma bouée, mais mon **bol d'air frais** qui me faisait du bien et dans lequel je me retrouvais vraiment. »*

*« Dès que je pars, c'est vrai que cela me redonne un peu de souffle et après, je suis motivée pour pouvoir entamer les trucs un peu moins cool de la vie quotidienne. Oui, c'est un peu mon **petit bonheur**. »*

2.2.4. Perdre sa passion en faisant de cette pratique son activité principale ?

Ces « histoires de vie » racontées par les personnes ayant acceptées de participer à cette enquête montrent un fort attachement à la pratique de l'animation dans le cadre des accueils collectifs de mineurs. Pour certaines, la question de faire de cette pratique occasionnelle leur activité principale s'est posée à un moment de leur vie. Dans le cadre de cette étude quelques personnes interrogées pensent que pratiquer cette activité à l'année (et non plus dans un cadre occasionnel) pourrait faire disparaître la dimension « plaisir/passion ». Or, comme nous l'avons vu précédemment, celle-ci est indispensable pour ces personnes qui décident de ne pratiquer que dans un cadre occasionnel.

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« […] je me suis posé la question et je sais que je serais incapable de faire de l'animation à l'année, parce que, ***je pense que, du coup, je n'aimerais plus cela****, en faisant comme cela. Et c'est là où le côté occasionnel, vraiment, me convient parfaitement. Je trouve cela enrichissant à la fois sur le côté professionnel que sur le côté humain. »*

N., 23 ans, salarié. Débute à 17 ans. Animateur, directeur et formateur BAFA. Uniquement des séjours collectifs. Vient de mettre sa pratique en « pause ».

« Aujourd'hui, je fais de l'informatique. J'ai failli, en plus… […] Je ne sais plus, mais sur une des années où je suis revenu [de séjours], j'avais entamé ma deuxième année de formation en BTS et je me suis dit, mais quelle connerie je suis en train de faire, j'adore l'animation, c'est ma vie en fait. Et ma mère m'a dit « Attends, finis ton BTS, après, tu feras ce que tu veux. Comme ça, tu l'as et tu feras tes choix après ». Je l'ai écoutée, j'ai bien fait, je ne regrette pas, parce que ***je me dis que ça aurait été dommage de transformer cette passion en quelque chose de professionnel et de se dire que ça devient alimentaire****. J'ai trop connu des animateurs, en vieillissant, qui perdent cette magie de l'animation et qui en fait… au bout d'un moment, on se lasse, comme tous les métiers. […] Et moi, je n'avais pas envie que ça transforme ma vue de l'animation pour de l'alimentaire et de me dire « Aujourd'hui, je n'ai pas envie, mais il faut que j'y aille parce que ça paie les factures à la fin du mois ». Là, quand je vais en colo, souvent je pose des congés sans solde, ou carrément, il y a des années, j'ai démissionné et je reprends un boulot après. Moi,* ***c'est un plaisir, c'est un partage. J'y vais sur mon temps libre et je suis heureux de le faire. Ce n'est pas une contrainte.*** *»*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Pour le coup, pareil pour le handicap : faire ça toute l'année, j'aurais peur de ne pas supporter et ***que ce soit plus une charge qu'un plaisir****. Ce que j'aime bien dans l'animation, c'est le fait de venir et partir, venir, partir. Je ne retrouve que du positif, même si ce n'est pas toujours tout rose, il y a toujours des problèmes, mais, pour autant, il y a toujours ce côté positif et tout ce que j'aime, que je retrouve.* ***Et j'ai peur que si c'est toute l'année, ce ne soit plus une passion****. Je pense que c'est ça. L'animation, c'est une passion, et j'ai peur qu'à long terme je n'aie plus la passion et que je ne fasse plus mon travail bien. Et je pense que le fait de le faire occasionnellement me permet de bien faire mon travail. Je pense que c'est ça. »*

Ces réflexions font, en partie, écho à l'idée que l'engagement doit rester un choix et non une contrainte (idée traitée dans la partie « 2.1.3. S'investir par choix »). Cependant, elles posent également la question des difficultés à exercer ces fonctions d'animateur et de directeurs. En effet, si les dimensions « plaisir/passion », « ce que ça m'apporte », « ce que j'apporte aux autres » sont très fortes dans les discours recueillis, les contraintes ou difficultés à pratiquer l'animation au sein des ACM ne sont pour autant pas absentes des récits. Nous abordons cette dimension plus tard. U.[26] exprime cette association faite entre difficultés et passion de la manière suivante : *« enfin, il ne faut pas se cacher, être animateur, c'est mal payé, on dort trois heures par nuit. Il y a beaucoup de choses qui font que c'est un travail qu'on fait par passion. »*.

[26] U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

3. Un métier ?

3.1. Existe-t-il un terme pour définir cette pratique spécifique ?

Nous le savons, la pratique de l'animation peut s'exercer dans deux cadres différents : soit de manière occasionnelle, en parallèle de ses études ou de son métier ; soit de manière dite « professionnelle », au sens où cette pratique est l'activité professionnelle principale de la personne. Ces deux types d'acteurs peuvent se côtoyer au sein d'une même équipe et travailler ensemble, voire même exercer sur des fonctions similaires.

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« Je l'ai vécu dans l'animation où on a des animateurs permanents qui sont payés au Smic et des animateurs en CEE, et des animateurs stagiaires qui ne sont pas du tout rémunérés du tout. Ça fait une espèce de fausse hiérarchie comme ça, ça crée des tensions et ce n'est pas chouette à vivre. Pour moi, il n'y a aucune justification à travail égal que des personnes soient rémunérées plus que d'autres. C'est mon sens de la justice qui fait que ça me fait bouillir. »

Cette spécificité, notamment liée au monde associatif et très présente dans le monde de l'animation (quel que soit le statut de l'organisateur), pose question quant à la définition de ces fonctions d'animateurs et de directeurs exercées au sein des accueils collectifs de mineurs. Peut-on parler de métier pour les qualifier ?

Dans les récits recueillis, le lexique du monde professionnel est présent : les personnes interrogées utilisent ainsi souvent les termes *« travail »* ou *« métier »* pour décrire ces fonctions. Nous pouvons néanmoins nous demander si ces termes sont utilisés de par le fait que ces fonctions peuvent également s'exercer dans un cadre non occasionnel et sont donc, de fait, des « métiers » ; ou s'ils sont utilisés faute d'en connaître d'autres qui pourraient définir cette expérience spécifique ? En effet, pour ceux qui ne sont pas bénévoles, le CEE implique une indemnisation financière qui fait écho au monde professionnel ; si certains se définissent comme « engagé », ce n'est pas le cas de tous… Quel terme, commun à tous, pourrait alors être utilisé pour définir cette pratique ?

Nous pouvons également relier ces questionnements à l'image que peuvent avoir de nombreuses personnes : l'animation va permettre aux jeunes d'expérimenter une entrée dans le monde professionnel. Il s'agit alors d'un « entre-deux » où la valeur travail est associée, en partie, à l'aspect financier, mais où cet aspect n'est pas principal. En effet, pour les narrateurs, il ne s'agit pas, au départ, de travailler pour gagner sa vie mais plutôt de faire l'expérience du « travail ». Certaines personnes nous parlent ainsi de « valeurs » inculquées par les parents.

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

*A. nous raconte son inscription au BAFA. « Moi c'était vraiment parce que j'avais adoré. Bon, OK, j'allais pouvoir **bosser**, etc. Mais bon, j'avais 17 ans, j'étais encore à l'école. Ce n'était pas une priorité de travailler. Mes parents pouvaient subvenir à mes besoins. Donc c'était vraiment pour l'expérience et oui, aussi pour le travail, mais **plus dans la valeur de travailler**. Parce que je sais que mes parents ont travaillé tôt, mon père est artisan. Il bosse tout le temps. C'est vraiment des valeurs : « il faut travailler ». Je pense que l'animation c'est un peu cela : on travaille, mais on ne fait pas de l'animation pour l'argent, même si, forcément, on a de l'argent, on en gagne et que cela dépend d'où l'on travaille, on va en gagner. Mais c'est donc vraiment **une vraie expérience de vie en fait, plus qu'un travail**. »*

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

« - Vous me dites que vous avez toujours travaillé pendant vos études. C'est une notion qui est importante pour vous ou c'était un besoin financier, tout simplement ? - C'étaient les deux. Cela a commencé comme ***quelque chose d'important, qui m'a été inculqué par mes parents****. Et puis, parce que j'ai des parents qui m'ont toujours aidée, mais par contre, qui n'ont jamais considéré que c'était leur rôle de me financer mes loisirs, on va dire ça comme ça. Je les rejoins un peu là-dessus. Donc du coup, au début, c'était plus le côté de pouvoir financer mes loisirs, mes vacances et tout ce qui était un petit peu annexe. Et après, au fur et à mesure de mes études, c'est aussi devenu un besoin parce que du coup, malgré l'aide de mes parents, j'avais quand même pas mal de frais et du coup, c'est nécessaire. »*

3.2. Par quoi définir un métier ?

Dans les différents discours recueillis, nous pouvons distinguer deux dimensions sur cette notion de métier : celles des aptitudes et celle de l'aspect financier.

Ainsi, les personnes nous parlent de *« vrai métier »* lorsqu'elles évoquent ce qu'implique la pratique de l'animation, que ce soit en termes de compétences, de responsabilités, d'investissement, mais surtout d'objectifs.

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Et où on fait un ***travail****, en plus. Beaucoup de parents vont croire qu'on est là pour justement encadrer des activités, alors qu'en fait on crée aussi beaucoup de choses […] Et puis on a une* ***responsabilité****. Enfin s'il se passe quelque chose dans la nuit, on est quand même responsables. On doit avoir mis tout en place pour que les enfants soient en sécurité, qu'il n'y ait pas de souci. »*

C., 30 ans, sans emploi. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs, séjours collectifs, classes découvertes. Arrêtera l'animation à certaines périodes de sa vie.

C. fait « partie des gens qui pensent que l'animation est ***un vrai métier*** *et que ce n'est pas que de « surveiller » ou veiller sur des enfants, et qu'il y a vraiment toute une* ***dimension éducative et pédagogique*** *qui est hyper importante ».*

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« […] Cela a vraiment donné un sens à mon travail et pas juste « je suis là pour faire de la garderie », mais « je suis là pour leur apprendre des choses ». Je pense que cela donne vraiment de la ***valeur*** *à l'animation. C'est pour cela que, parfois, on se bat un peu en disant : oui, c'est un* ***métier*** *d'être animateur, parce que ce n'est pas juste « on les occupe ». Derrière, il y a vraiment une* ***intention d'inculquer*** *quelque chose, de les faire grandir. En tout cas, c'est vraiment important, à mon sens. Cela permet de donner du sens à ce que je fais d'avoir tout cela. »*

Lorsque la question économique est évoquée, alors la pratique de l'animation ne peut plus être considérée comme un métier, au sens où ce dernier doit permettre de gagner sa vie.

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« Des personnes qui voudraient faire ça, mais qui ont besoin de quand même gagner des sous ne pourront le faire que bien plus tard, ou peut-être jamais. C'est clairement un frein. […] Et en plus, le BAFA, c'est payant aussi ! On peut avoir des aides de la mission locale, etc., mais ce n'est pas dans toutes les villes, et puis il y a quand même un reste à charge. Moi, je trouve ça dingue ! ***Ce n'est pas du tout considéré comme un métier.*** *Par contre,*

on a quand même la vie de gamins entre nos mains. Il ne faut pas l'oublier ! Désolée, je suis un peu rude sur ça… ».

« Il y a plein de métiers comme ça. Des métiers avec des diplômes professionnels, où à partir du moment qu'on estime que c'est un métier-passion, on ne paye pas trop les gens. Et l'animation en fait grandement partie. »

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l'animation occasionnelle aujourd'hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

*« Ça fait peut-être deux ans que j'ai arrêté. Tout simplement parce que **j'ai travaillé**. Pour des questions financières. Il ne faut pas se cacher que l'animation, ce n'est pas quelque chose qui rapporte énormément, même si **c'est un beau métier**. Je ne pouvais pas en faire ma vie, parce que ça n'apportait pas assez d'argent. »*

Ces deux dimensions (aptitudes VS financier) peuvent être présentes dans les mêmes discours, les personnes oscillant du coup sur la question « métier ou pas ? » selon les dimensions qu'ils abordent dans leurs récits. Finalement, E. nous offre une interprétation qui pourrait certainement convenir à d'autres personnes interrogées. Elle explique ainsi qu'elle est *« professionnelle »* dans sa pratique de l'animation bien que ce ne soit pas son *« métier »*.

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Et puis aussi, il y a tout ce qui est au niveau du contrat. Le contrat fait que nous ne sommes pas en CDD, nous ne sommes pas en CDI. On est en CEE, Contrat d'Engagement Éducatif. Alors, bien que je pourrais le critiquer beaucoup ce CEE, voilà, c'est de l'engagement. Peut-être pas reconnu assez, à notre juste valeur, mais pour moi, ce n'est pas de carrière. **Je suis professionnelle là-dedans, mais ce n'est pas mon métier.** »*

4. De l'importance de « recevoir »

4.1. Une pratique difficilement définissable

Les analyses précédentes nous montrent que définir l'animation occasionnelle est loin d'être simple. Cette complexité se joue notamment dans le fait que cette pratique fait référence à des sphères différentes :

- celle d'une expérimentation du monde du travail, valorisée par certaines familles et, de manière plus générale, par la société ;
- celle du rôle des accueils collectifs de mineurs (amusement/pratique d'activités VS dimension éducative) ;
- celle du monde social de l'animation où deux types de pratiques se côtoient (occasionnel VS professionnel) ;
- et enfin, celle de la dimension « engagement », qui se traduit notamment par les Contrat d'Engagement Educatif (CEE) proposés aux animateurs occasionnels.

Ces différentes sphères font chacune appel à des constructions sociales différentes. Un même terme pourra ainsi prendre des sens divergents selon la sphère dans laquelle on le place. Ainsi, la notion de travail se traduira :

- comme une valeur dans la première sphère (il est important que mes enfants apprennent ce qu'est le monde du travail très tôt, ou il est important de travailler) ;
- comme un moyen de gagner sa vie dans la sphère professionnelle ;
- comme des compétences et des responsabilités à endosser dans la sphère de l'animation occasionnelle ;

- et n'aura peut-être pas sa place dans la sphère de l'engagement, pour des personnes qui définissent cette notion, par exemple, uniquement au travers du bénévolat et/ou de valeurs à défendre.

Quoi qu'il en soit, nous l'avons vu, la pratique de l'animation dans un cadre occasionnel (lorsqu'elle s'inscrit sur un parcours relativement long) fait référence à deux types de logiques : l'une individuelle (ce que ça m'apporte) et l'autre collective (ce que j'apporte aux autres, à la société).

Dans la logique individuelle nous retrouvons notamment la question de la valorisation au travers du regard des jeunes encadrés. Cette dimension n'a peut-être été que peu abordée dans les précédentes analyses mais elle est bien présente dans les discours de plusieurs des personnes interrogées.

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« […] cela nous fait du bien aussi de voir que ce que l'on fait, cela fait du bien aux autres » « cela me fait du bien de voir les enfants heureux »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Quand on arrive à répondre aux besoins des enfants, ils nous rendent quelque chose. Donc la symbolique des choses est très importante. Et, pour moi, quand ils me disent : « Merci, j'ai passé un super séjour. C'était génial ! », moi, j'ai tout gagné en fait. »

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« […] de pouvoir apporter un petit moment de bonheur à des jeunes, c'est un petit peu un pouvoir tout de même, de pouvoir donner du bonheur à des jeunes. »

4.2. Pour quelles raisons la notion de plaisir est-elle si importante ?

Quel que soit le ou les termes utilisés pour définir la pratique de l'animation dans un cadre occasionnel, ce qui ressort de l'ensemble des entretiens menés, c'est que la notion de plaisir est indispensable à la mise en action. Nous l'avons largement vu précédemment. Cependant, nous n'avons que peu abordé le pourquoi : pourquoi cette notion de plaisir prend-t-elle une place si importante dans cette pratique spécifique ?

Différentes pistes d'explications peuvent se percevoir au travers des discours. Le plaisir serait indispensable parce que pratiquer l'animation est dur : notamment parce que la fatigue est très présente et que lorsque l'on souhaite participer à l'éducation des enfants, cela demande un certain investissement (en termes de temps, de réflexions, de remise en question…).

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

*« C'est un boulot qui est très **fatigant, épuisant**, mais qui est quand même assez sympathique. En tout cas, moi, je l'ai toujours vécu assez sympathique, même si j'étais très, très fatiguée tout le temps. Et du coup, ça a été parfois une barrière avec les autres. Moi, j'avais vraiment cette envie, cette approche pédagogique en tête. Et du coup, ça a parfois créé des décalages, parce que moi, aussi, je savais que l'éducation, c'est un domaine dans lequel je voulais me lancer. »*

F., 28 ans, indépendante. Débute à 16 ans. Animatrice et formatrice BAFA. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. CEE et bénévolat. Ne pratique quasiment plus aujourd'hui.

« On ne va pas se mentir, travailler dans l'animation, ce sont des conditions qui ne sont pas forcément supers… on n'en rêve pas tous la nuit, de travailler dans l'animation. Si on n'a pas ***un minimum d'engagement****, je pense que c'est compliqué de faire sa carrière dans l'animation par exemple. Si on n'aime pas ça, le faire pour l'argent, je pense que c'est la chose la plus débile qu'on puisse faire au monde. J'adore les enfants, mais* ***c'est épuisant*** *et si on n'aime pas ça, il ne faut pas le faire, parce qu'un animateur épuisé c'est compliqué, c'est compliqué à gérer. ».*

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

*« Mais en l'ayant vécu, si j'ai des enfants un jour****, je me rends plus compte de toute la charge de travail que cela implique****. Je sais que mes parents, quand j'étais en colo, ils pensaient que nos anims, ils étaient là un peu pour faire garderie […] ».*

Le plaisir serait indispensable parce que l'on offre de son temps personnel qui n'est donc pas utilisé pour d'autres pratiques ou projets.

D., 26 ans, salarié. Débute à 16 ans. Animateur et directeur. Accueils de loisirs et séjours collectifs. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Oui, parce que tous les ans, je me pose une question assez fondamentale, parce que depuis quelques années, je ne pars plus aux vacances, en tout cas je ne peux plus partir en vacances, etc. Donc, des fois, j'essaie, une fois dans l'année. Et je sais que tous les étés arrivent et je me pose la question en me disant « Est-ce que, en fait, j'aime cela ? Pourquoi je ne pars pas en vacances avec mes potes à la plage ? C'est très sympa ! ». »

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« J'ai cinq semaines en tout cas dans la proposition que je fais de vacances par an, c'est vrai que c'est très peu pour pouvoir faire cela. Sachant que moi, je me rappelle très bien, quand je sortais de colonie de vacances, j'étais encore plus fatigué que quand j'étais arrivé. Donc il me fallait du temps pour récupérer. Mais c'est pour cela que je m'étais dit effectivement, après [mes études], je n'y reviendrais pas ou peut-être de manière très occasionnelle. »

Le plaisir serait également indispensable parce que cette pratique ne permet pas de gagner suffisamment d'argent pour pouvoir en vivre ou, du moins, pour subvenir à ses besoins (frais étudiants par exemple).

L., 32 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle mais de manière beaucoup moins soutenue.

« On sait combien on va être payé à l'avance, on ne part pas à l'aveugle. Mais oui, j'ai pu faire ça, parce que j'ai de la chance et j'ai des parents qui peuvent assurer une sécurité financière derrière. Des jeunes qui ont besoin d'argent pour payer leurs études, ce n'est pas en faisant de l'animation, en tout cas en colos, que ça va payer leurs études, leur loyer. Pour moi, ce qu'on est payé en colo, c'est une petite compensation financière, c'est même pas un salaire. C'est honteux ! Je vais le dire clairement. Les contrats d'engagement éducatif, ce sont des contrats qui légalisent l'esclavage, c'est n'importe quoi ! »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Aussi, il y a beaucoup de personnes, beaucoup de mes amis qui arrêtent l'animation aussi parce qu'à côté, elles ont un emploi où elles sont peut-être payées à l'heure, mais elles ne vont pas s'embêter plus. Quand on est jeune, c'est peut-être un moyen financier d'avoir un petit peu d'argent, quoi que de plus en plus, les jeunes me disent : « Ah non, pour 20 euros, enfin, 28 euros par jour, autant que j'aille en intérim ou à l'usine. » Et ils ont raison, les responsabilités sont moindres. Il y a beaucoup moins de responsabilités. Dans l'animation, on nous en demande de plus en plus, sans être payé plus et au contraire, en étant toujours payé un peu moins. Donc, c'est plus compliqué. »

La dimension « plaisir/passion » permettrait donc de continuer à pratiquer l'animation malgré les « obstacles » rencontrés. Pour autant, lors d'expériences particulièrement difficiles à vivre, cette passion ne suffira pas toujours.

U., 24 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Uniquement des séjours collectifs. Ne pratique plus l'animation occasionnelle (arrêt à 19 ans).

« Mais après, il y a une des colos dans laquelle j'ai subi une certaine forme de harcèlement de la part de ma responsable. Du coup, c'était pas très chouette, et donc ça m'a un peu dégoûté de l'animation. C'est pour ça que je me suis dit que ce n'était peut-être plus fait pour moi, et que ce n'était peut-être pas la peine que je m'acharne dans un métier où ***ça ne m'apportait pas autant que moi je donnais d'énergie. Enfin, ce n'était pas proportionnel****, je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. »*

U. traduit bien, au travers de cette notion de « balance », ce qui peut être perçu dans beaucoup de discours. La pratique de l'animation demande un certain investissement qui peut être d'autant plus fort lorsque les individus donnent à cette pratique un sens spécifique (dimension éducative, engagement). **Cet investissement, pour être maintenu sur du moyen ou long terme, nécessiterait alors que les apports s'inscrivent non pas seulement dans une logique collective, mais également dans une logique individuelle** (ce que la pratique de l'animation occasionnelle m'apporte).

4.3. Une occasion de s'engager qui se construit notamment par ce que l'on reçoit

Dans cette logique de « réception », nous pouvons également faire référence aux « transformations » que certains vont connaître sur leur perception de ce qu'est l'animation et, surtout, le rôle que peuvent avoir les ACM dans la vie des mineurs. Nous avions vu, dans la partie « Et les objectifs pédagogiques, on en parle ? » (deuxième partie du rapport), que la perception de la dimension éducative passait notamment par un apprentissage. Celui-ci se construisait, en partie, par ce que l'individu recevait d'autres personnes (formateurs, directeurs, animateurs ayant une autre perception de la pratique). Ainsi, certains parcours d'animation peuvent être décrits comme une occasion à l'engagement.

Etudier cette notion d'engagement n'est pas chose aisée, tant les définitions, les formes et les causes vont être plurielles. Comme nous avons pu le voir, différentes dimensions sont décrites dans les définitions données par les personnes interrogées : les causes ou objectifs, le temps donné, la notion de choix. Nous avons ici les réponses à la question : pourquoi et comment s'engage-t-on ?

Nous pourrions penser que le pourquoi « arrive » avant le comment. On imagine ainsi facilement le processus d'une personne qui va s'éveiller à une cause puis qui, désireuse de la défendre, va ensuite chercher de quelle manière elle pourrait s'investir (en rejoignant une association ou une structure, en mettant en œuvre ou en participant à une action, en modifiant ses habitudes de vie, etc.).

Or, dans les parcours d'animation qui nous ont été décrits, ce processus ne semble pas être aussi linéaire. En effet, beaucoup de personnes entrent dans l'animation occasionnelle sans avoir

conscience d'un rôle des structures de l'animation autre que celui « d'amuser les enfants ». C'est par la pratique, les rencontres et donc par le temps qui va être accordé à cette activité que certains individus vont développer une nouvelle vision de l'animation et, avec celle-ci, vont avoir envie de participer à l'éducation des jeunes. Nous pourrions donc dire que l'engagement dans l'animation débute, pour certains, par le « comment » : en donnant de son temps. C'est d'ailleurs par cette première dimension que certains définissent leur engagement.

Une fois la cause perçue (le « pourquoi »), certains décideront de s'en saisir et de s'impliquer peut-être différemment dans cette pratique : en modifiant ses pratiques et/ou ses critères en termes de choix d'organismes au sein desquels on va souhaiter encadrer, en choisissant les personnes avec lesquels on va agir, en s'investissant au-delà de la seule pratique de l'animation (en rejoignant des conseils d'administration par exemple), etc.

Nous revenons alors au « comment » qui ne peut donc être restreint uniquement à un investissement en termes de temps.

O., 24 ans, étudiante et intérimaire. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA, ADLA et DVLA. Accueils de loisirs et séjours adaptés (handicap mental). Bénévolat et CEE. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

O. se projette sur sa future vie active et son engagement dans l'animation : « Je sais très bien qu'il ne va pas être évident de pouvoir concilier les deux, étant donné que ce qui me plaît le plus ce sont trois semaines en août et que trois semaines en août ce n'est pas facile de les avoir, j'en suis consciente. Mais cela n'empêchera pas, je pense, de revenir peut-être un peu au bénévolat, justement, ou de repartir, de donner des coups de main ou de faire autre chose, pas forcément ce que je fais en ce moment l'été. Je pense que cet été c'est mon dernier séjour, vraiment trois semaines en Direction. Mais pour autant, je pense que l'animation restera là et je trouverai toujours des choses pour vivre un peu dans ce domaine, parce que cela me plaît vraiment. ».

Z., 27 ans, salariée. Débute à 16 ans. Animatrice, directrice et formatrice BAFA. Accueils et camps de scoutisme, séjours de vacances. Bénévolat et CEE. Pratique toujours dans la formation.

Z. explique qu'elle ne pratique plus en tant que directrice aujourd'hui : « Plus du tout, simplement parce que je n'ai pas le temps. L'été, je travaille ou alors j'ai des vacances, mais j'en profite pour me reposer. Par contre, la seule chose qui me permet de garder un lien avec l'animation aujourd'hui, c'est à la fois d'être au Conseil d'administration de l'Aroéven, mais aussi le fait d'avoir intégré leur groupe de formateurs BAFA. »

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

« Mais, quand on travaille pour une asso, il faut se dire que si tu es payé 20 euros, c'est aussi pour donner une plus grande possibilité à des enfants de partir [en réduisant le coût du séjour] et après, cela dépend des séjours. C'est vrai que moi aussi, j'ai fait des séjours où j'ai été payée au lance-pierre et je savais qu'il y en avait qui payaient 2 000 euros le séjour. Et sur cela, éthiquement, voilà nous ne sommes pas d'accord. Mais moi, en tout cas maintenant, je me renseigne davantage sur pourquoi je suis payée 25 euros, pourquoi je suis payée 35 euros et si c'est en accord et si je vois que c'est en lien, du coup, je me dis, voilà, que je m'engage. »

On le voit, les discours autour de la notion d'engagement, tout comme ceux sur la pratique de l'animation dans un cadre occasionnelle, témoignent tout à la fois de la richesse et de la confusion qui entourent leurs définitions. Nous garderons donc en tête principalement le fait que ces définitions s'inscrivent dans des logiques de « réception » et de « dons » qui, dans des parcours d'animation relativement long, semblent être indissociables.

La perception d'un manque de reconnaissance

1. La perception d'un manque de reconnaissance qui se cristallise sur la dimension économique

Plusieurs des personnes interrogées évoquent une certaine forme de reconnaissance de leur pratique au travers du regard et des retours des enfants et adolescents encadrés. Pour autant, de manière générale, c'est plutôt d'un manque de reconnaissance que les narrateurs nous font part.

Ce manque de reconnaissance, dans les discours, est souvent cristallisé sur la dimension économique. Deux discours sont en fait portés par les personnes interrogées dans l'enquête, qui font écho à l'analyse précédente sur la manière de définir un métier : certaines personnes dénoncent, dans le cadre du CEE, une pratique qui ne serait pas rémunérée à sa juste valeur ; d'autres parlent d'une indemnisation qui ne permet pas de payer les frais de la vie quotidienne (loyer, frais étudiant…). Nous sommes donc de nouveau sur cette double lecture d'une prise en compte des aptitudes nécessaires pour pratiquer et d'un besoin financier.

A., 25 ans, étudiante. Débute à 16 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs, classes découvertes et séjours adaptés. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle aujourd'hui.

A. explique pourquoi elle ne fait pas de l'animation son métier. « Du coup, je pense qu'il y a des gens qui pensent que c'est normal de gagner 1 200 euros. Mais, quand tu es directeur, je ne sais pas, je me dis que c'est quand même du boulot. Moi, quand je dirige une colo, j'ai l'impression de réfléchir, de faire « cramer » mes neurones, alors je me dis qu'à l'année, cela demande vraiment… Je connais les directeurs : ils sont engagés, mais en fait, ils sont engagés dans le travail, mais ils font des trucs tout le temps, tout le temps, tout le temps. Enfin, moi, ma directrice de centre de loisirs, elle a un enfant, qu'un enfant, et elle sortait du centre de loisirs à 20 heures, parce que l'on faisait des réunions pour organiser des trucs. »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Et il y a aussi tout ce qui est relatif au contrat CEE et, au vu des responsabilités, être payé 54 euros brut par jour, en tant que directeur, ce n'est pas possible. Et cela, les parents ne le savent pas. Moi-même, quand j'en ai parlé à ma mère, que je travaillais en tant qu'animatrice pour 28 euros net par jour, elle m'a dit : « 28 euros ? Vends tes articles sur Vinted, tu vas gagner plus ! ». Et c'est vrai. Et pourtant, pour 28 euros par jour, eh bien je me lève à 7H30 pour les enfants et je me couche à 2 heures du matin et j'ai mes responsabilités toute la journée.»

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« On est sous contrat d'engagement éducatif et on nous dit souvent qu'on ne travaille pas pour l'argent, qu'on travaille pour l'engagement. Mais il faut qu'on mange aussi. ***C'est ça qui est un peu compliqué dans ce métier, c'est qu'on n'est pas forcément reconnu****. On est sous contrat vraiment d'engagement, mais ce n'est pas très cool pour nous. »*

Sur ce dernier point, certains expliquent que cette dimension économique n'était pas présente à leur entrée dans l'animation. Elle peut néanmoins arriver plus tard.

J., 30 ans, indépendant. Débute à 17 ans. Animateur. Principalement des séjours collectifs. A arrêter de pratiquer l'animation occasionnelle à son entrée dans la vie active (25 ans), mais y revient de manière très ponctuelle (deux encadrements en 5 ans).

« Enfin, je n'avais pas besoin de plus que cela. Parce que moi effectivement, je n'avais pas besoin pendant l'année de travailler pendant mes études, parce que mes parents étaient là pour me soutenir. Non, ce n'était pas vraiment une notion. C'était l'avantage en plus d'être indemnisé, donc je le faisais. »

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

« J'ai commencé les Eclaireurs avant d'avoir besoin d'argent. Donc, ça s'est imposé et cette association est quelque chose qui me tient beaucoup à cœur. » « […] je me suis toujours adaptée à cela dans le sens où, depuis que j'ai neuf ans, mon mois de juillet est booké sans discussion possible. Mais plus le temps passe et plus c'est compliqué. Cette année encore, c'est chaud, parce que c'est dur sur des périodes où c'est compliqué de trouver du travail quand on bloque au milieu. Je dois trouver des contrats de deux ou trois semaines. Surtout qu'en plus, l'IUT, ce n'est pas la fac : on ne finit pas en mai, on finit mi-juin et ce n'est pas évident non plus. »

V., 26 ans, saisonnier. Débute à 17 ans. Animateur et directeur. Séjours collectifs, séjours adaptés, classes découverte. L'animation est devenue sa principale activité durant une période de sa vie (2/3 ans). Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« […] j'ai toujours continué à faire de l'animation, parce que ça reste ce qui me plaît le plus, et j'ai pas envie d'arrêter les séjours. Pas avant longtemps en tout cas. Mais la dimension économique fait que je ne peux plus me contenter de faire ça. »

Ces différents types de discours relèvent de deux logiques : l'une nous parle de la réalité économique des individus, l'autre d'un manque de reconnaissance au regard de ce qu'implique la pratique de l'animation.

Dans le premier cas, certaines personnes nous expliquent avoir parfois, durant leurs études, cumulées ou alternées pratique de l'animation occasionnelle et un autre emploi afin de répondre au besoin financier du moment. Il va sans dire que cette réalité économique peut freiner la pratique, voire la rendre quasi-impossible pour certains.

A noter : Selon l'Injep, les jeunes adultes (18-24 ans) ont largement été touchés par la crise sanitaire liée au Covid-19. Les résultats d'une nouvelle étude montrent un accroissement des inégalités entre jeunes[27].

Dans le deuxième cas, nous pouvons nous poser la question de savoir si ce manque de reconnaissance, pour être transformé en reconnaissance, doit obligatoirement ou nécessairement passer par une augmentation de l'indemnisation financière (ou par la mise en place d'un salaire) ? En effet, nous avons bien vu, dans les analyses précédentes, que les logiques individuelles et collectives se cumulaient dans l'idée d'un « équilibre » entre ce que j'apporte et ce que je reçois.

I., 20 ans, étudiante. Débute à 17 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et camps de scoutisme. Principalement du bénévolat. Pratique toujours l'animation occasionnelle et se dirige vers une fonction de direction.

I. nous parle de son engagement en tant qu'administratrice : « A ce niveau-là, disons que j'ai l'impression de beaucoup donner au niveau du bénévolat, mais en même temps, pour ce que je reçois, ce n'est pas grave si je n'ai pas de salaire, parce que c'est une autre forme d'échange. Et ça, c'est cool. Et puis je trouve l'argent anxiogène. Je n'aime pas trop. ».

[27] Amsellem Mainguy Y., Francou Q., Vuattoux A., « Dégradation des conditions de vie et de logement des 18-24 ans », Injep Analyses & synthèses n°50, septembre 2021.

2. Un « engagement » non (re)connu : hypothèses d'explications

Au travers des récits, diverses perceptions et explications sont données, par les personnes interrogées, à cette idée que la pratique de l'animation occasionnelle souffre d'un manque de reconnaissance.

Comme nous l'avons mentionné, il ne s'agit pas d'un manque de reconnaissance de la part des publics accueillis, les enfants et les adolescents, mais plutôt de la part des parents et, de manière globale, d'un sentiment en lien avec le décalage perçu entre ce que demande la pratique (compétences, investissement, réflexions) et l'indemnisation financière. Gardons en tête que cette indemnisation financière, dans le cadre du CEE, n'est pas toujours perçue comme une indemnisation mais bien comme un salaire pour un travail effectué. Bien que la notion d'engagement apparaisse dans le nom du contrat, celui-ci s'inscrit dans les logiques du monde professionnel : il porte le nom de contrat et celui-ci sera signé au même titre qu'un contrat de travail entre un employeur et un employé ; avant la signature, la personne a peut-être dû « chercher du travail » en répondant à des offres d'emplois, etc. De plus, n'oublions pas que la pratique de l'animation occasionnelle s'inscrit aujourd'hui, dans l'imaginaire collectif, comme une voie permettant de tester une première expérience professionnelle.

Les propositions suivantes sont faites dans le cadre d'hypothèses d'explications. Elles ne relèvent en rien d'une analyse du monde social de l'animation à notre époque, mais s'appuient sur des perceptions évoquées dans différents récits de vie. Il ne s'agit donc là que de « matière » pour mener de futures réflexions.

Le manque de reconnaissance des animateurs et des directeurs pratiquant en accueils collectifs de mineurs pourrait en partie provenir de **l'image de la société, et notamment des parents, de ces fonctions**. Certains narrateurs évoquent ainsi plusieurs idées : le fait que la pratique n'est pas prise au sérieux car les parents peuvent avoir l'image d'une personne qui est là pour amuser les enfants, que s'occuper d'enfants est facile. Certains évoquent également la méconnaissance du « métier » qui ne permettrait donc pas une reconnaissance de ce qui est réellement fait sur le terrain. Cette image est fort décalage avec ce que découvre les jeunes une fois sur le terrain.

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Après l'animation est aussi victime d'un stéréotype, je pense. Il y a eu l'animation, « Les jolies colonies de vacances » de Pierre Perret, mais du coup, c'était un peu ça. Au début, l'animation, c'était : on s'occupe d'enfants, c'est marrant, c'est drôle, ce que je ne renie pas du tout, ce n'est pas la question, encore une fois. Mais on n'avait pas mis en place toutes ces choses derrière : pourquoi on faisait une animation, pourquoi on était présent ? On n'avait pas tout cet aspect pédagogique derrière. L'animateur, c'était le mono de colo qui s'occupait des enfants, qui fumait, qui buvait et puis voilà. Et je pense qu'on est un peu victime de ce stéréotype-là, où on est un peu là pour amuser la galerie et c'est tout, ou alors pour s'occuper des enfants, et s'occuper des enfants, c'est pas difficile. Les gens ont cette vision-là. Effectivement, s'occuper d'un seul enfant à la fois, tout seul, c'est déjà beaucoup, mais pour eux, c'est rien. Oui, mais nous, on en a 20. C'est un peu plus difficile quand même, et ce n'est pas les nôtres, en plus. »

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Limite, parfois je pense que certains parents vont hiérarchiser entre le diplômé d'Etat qui va donner le cours de surf par exemple, et l'anim, il va être un petit peu en dessous parce que soit c'est le zouave qui se déguise et qui fait le zouave pour amuser la galerie, ou alors il est juste là pour assurer que les enfants se douchent et changent

de slip tous les jours, quoi. Mais il y a peut-être un côté un peu où ça manque de voir en fait tout ce que l'on crée aussi. »

Le manque de reconnaissance et cette image de l'animation pourraient également être en lien avec **la confusion autour de la définition de cette pratique** : est-ce ou pas un métier ? Puisque la formation BAFA est payante, peut-on penser que tous ceux qui s'inscrivent obtiendront le brevet ? De plus, dans le cadre d'une animation dite « professionnelle », les conditions de travail sont connues comme précaires (beaucoup de CDD, de salaires bas, d'horaires répartis sur plusieurs périodes d'une même journée…). Est-il alors possible d'en vivre ? Et nous revenons ici à : est-ce ou pas un métier ?

R., 24 ans, salariée. Débute à 17 ans. Animatrice, directrice, formatrice BAFA et directrice de formation. Accueils de loisirs, mini-camps et séjours de vacances. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Et c'est vrai que je voyais les animateurs [pendant son enfance en centre de loisirs], mais on a du mal à s'imaginer que c'est vraiment un métier. C'est pour ça que, malheureusement, on n'est pas trop reconnu, parce que dans la tête des gens, c'est : « Oui, il fait ça comme ça et il s'occupe d'enfants, c'est facile ». Donc je pense que ce n'est pas très cohérent dans la tête des gens et du coup, ça ne devait pas être cohérent dans ma tête non plus. »

B., 24 ans, sans emploi. Débute à 18 ans. Animatrice et directrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Elle souhaite aujourd'hui faire de l'animation son activité principale.

B. perçoit au départ la pratique de l'animation uniquement dans un cadre occasionnel. « Je ne m'étais même pas dit que c'était possible, en fait [de faire de l'animation son métier]. Je m'étais juste dit que j'allais passer mon Bac, faire des études, avoir un grand métier. Et quand j'ai découvert l'animation, je me suis dit : « mais c'est vraiment sympa quand même ! ».
C'est notamment par la rencontre de personnes qui pratiquent l'animation à l'année (avec les classes découvertes), qu'elle prend conscience que c'est possible. « En fait, je pense qu'avant, je n'arrivais même pas à conceptualiser l'existence du truc. »

E., salariée. S'inscrit au BAFA à 17 ans. Animatrice et directrice. Principalement des séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Je pense vraiment que justement, le Bafa, tout le monde l'a. Ce n'est pas un gage de qualité, c'est quelque chose où, à partir du moment où on le finance, on l'a. C'est déjà une première chose. Du coup, sur le terrain, on se retrouve avec des jeunes qui sont un peu en vacances, qui ne comprennent pas vraiment ce qu'il faut faire avec les enfants et coup, qui les mettent aussi beaucoup en danger. Et cela, ce n'est pas normal. Il y a aussi beaucoup de directeurs qui font un peu n'importe quoi. Et j'aurais des milliards d'exemples pour avoir constaté des choses de mes propres yeux. »

Enfin, dans la prolongation de cette idée de méconnaissance de ce qui est réellement fait sur le terrain, certains font part **d'un monde pluriel** qui regroupe à la fois des organisateurs *« consuméristes »* et d'autres portant une attention forte à l'enfant (à ses rythmes, ses besoins, etc.) ; à la fois des animateurs et des directeurs qui se pensent *« en vacances »* et d'autres qui portent et mettent en œuvre une dimension éducative. Nous l'avons vu dans l'analyse, l'objectif commun à tous est celui de « faire passer un bon moment aux enfants ». Comment alors faire connaître aux familles la dimension éducative ? Certains narrateurs expriment l'idée que mettre en œuvre une dimension éducative au sein des ACM demande un investissement plus important (en termes de temps, de réflexions), d'où, peut-être, un manque de reconnaissance perçu de manière encore plus forte.

K., 28 ans, apprentie. Débute à 25 ans. Animatrice. Séjours collectifs et classes découvertes. Pratique toujours l'animation occasionnelle.

« Donc je pense que cette dimension-là [tout ce qui est créé au sein des ACM], elle passe un peu à la trappe. Mais ça doit être lié aussi au fait que ***c'est pas vu comme un métier, l'animation, c'est occasionnel, c'est un truc d'été****. Ce n'est en plus pas très bien payé. Donc ça attire, enfin il y a de tout le monde. En fait, il n'y a pas une vraie sélection parce qu'on peut toujours trouver du travail en tant qu'animateur, animatrice. Et ce n'est pas reconnu. Donc c'est sûr que derrière, on a un peu tous les profils et parfois, il y a des gens qui viennent peut-être un peu comme si c'était les vacances, et ils vont faire des jeux avec les enfants, mais cela reste quand même de l'encadrement, de l'animation. »*

M., 26 ans, sans emploi. Débute à 19 ans. Animatrice. Accueils de loisirs et mini-camps. Ne pratique plus l’animation occasionnelle aujourd’hui, mais souhaite reprendre des études pour passer un DEJEPS.

« La plupart des gens avec qui j’étais étaient très gentils, mais n’avaient pas forcément la même conception que moi des activités. Soit la plupart me laissaient gérer. Même si j’étais en binôme, ils me laissaient gérer les activités, parce que soit ils n’avaient pas assez d’imagination, soit ça les faisaient chier, concrètement ! J’ai déjà été avec des gens qui faisaient ça juste pour gagner de l’argent. Ça se comprend, mais bon. »

CONCLUSION

Lors de la construction de l'objet d'étude de ce nouveau projet de recherche de l'Ovlej, il était apparu comme particulièrement important de donner la parole aux personnes qui ont encadré ou encadre toujours des accueils collectifs de mineurs (accueils de loisirs, séjours collectifs, accueils et camps de scoutisme). De leur offrir la possibilité de raconter leur expérience et ce qu'ils en retenaient, sans orienter les entretiens vers des hypothèses qui auraient pu être construite notamment au regard des attentes des organisateurs d'ACM. Le souhait était également de pouvoir apporter de nouveaux éléments de compréhension de ces parcours, pour compléter les études existantes et faire avancer la connaissance de cette pratique spécifique, qui s'inscrit dans le temps libre des individus. L'objet d'étude portait en effet spécifiquement sur les parcours d'animation occasionnel.

Le choix d'une méthodologie par récits de vie a permis, d'une part, de saisir les logiques d'action des personnes interrogées, d'autre part de faire émerger le sens que ces acteurs donnent à leurs actions. Nous l'avons spécifié dans la première partie du rapport, les personnes qui ont acceptées de se raconter avaient, pour la majorité, une pratique de l'animation occasionnelle plus longue que celle observée en général par les titulaires d'un BAFA. C'est sûrement, en partie, ce qui leur a permis de raconter les ressources construites tout au long de ce parcours : la prise de conscience de ces transformations et/ou ressources demande en effet un certain recul et, certainement, un nombre d'expériences répétées. Les analyses présentées dans ce rapport montrent ainsi les diverses compétences qui peuvent être développées au travers de ces parcours. Une question se pose néanmoins, qui n'a pas été traité dans cette étude : qu'est-ce qui permet aux acteurs de prendre conscience de ces diverses ressources construites au sein de ces parcours et donc de les mobiliser dans d'autres sphères (personnelles ou professionnelles) ? Quels sont les éléments qui permettront de passer de « capabilités »[28] à des capacités mobilisables ou « activables » dans les parcours de vie des individus ?

Une acquisition de compétences transversales

L'objet d'étude était centré sur la question des effets d'une expérience dans l'animation occasionnelle : quels effets et quels processus à l'œuvre dans ces transformations ? Parmi ces effets, diverses compétences ont pu être mises à jour au travers des différents récits de vie. Dans une de ses dernières publications, le Cereq indique[29] :

« La notion de compétences s'est imposée dans le monde du travail, de la formation et de l'école. Elle polarise aujourd'hui les débats sur la manière dont la société, à travers l'institution scolaire mais pas uniquement, prépare les jeunes à leur vie sociale et professionnelle future. Parmi les compétences, une catégorie particulière suscite l'intérêt depuis une vingtaine d'années, celle des compétences transversales. Etre autonome, savoir s'adapter, être organisé, être capable de travailler en équipe, faire preuve d'initiative ou encore de créativité… sont autant de compétences transversales

[28] Cette notion avait été utilisée dans le rapport d'étude produit par le Basic pour la JPA, sur les impacts des ACM sur les personnes passées dans leur enfance par ces accueils. Pour Amartya Sen, les « capabilités » d'un individu représentent le champ des possibles qu'il *pourrait* atteindre, augmentant ainsi sa qualité de vie. Ils les différencient ainsi des « fonctionnements » (ou « impacts » dans le rapport du Basic) qui regroupent les réalisations de l'individu : un diplôme obtenu, un niveau de salaire atteint, etc.

[29] Bref N°408, p.1

recherchées par les recruteurs, ce qui témoigne de l'intérêt et des attentes des entreprises pour les candidats qui les détiennent. »

C'est précisément ces compétences transversales qui sont racontées par les narrateurs dans cette enquête spécifique sur les parcours d'animation occasionnelle. Se responsabiliser en prenant en charge des plus jeunes, apprendre à s'adapter aux contextes comme aux mineurs encadrés, *« être capable de »* travailler en équipe, mener un projet, faire preuve de créativité… Savoir écouter, discuter, débattre. Tout autant de compétences qui pourront être d'autant plus et/ou mieux mobilisées dans les parcours des individus, tout au long de leur vie.

Au-delà de ces compétences, les narrateurs nous parlent également d'estime de soi et d'ouverture à l'altérité. Cette dernière ne se développe pas uniquement au travers de la possibilité de rencontres offerte par ces espaces de vie collective. En effet, « voir » des personnes différentes de soi n'est pas forcément suffisant pour s'ouvrir à l'autre. Le travail d'équipe et la vie collective qui se mettent en place au sein des ACM permettront de s'ouvrir, par la confrontation et la co-construction. C'est également cela qui permettra de s'enrichir de ces autres.

L'intérêt porté dans la société actuelle, aux compétences transversales, pourrait permettre de revaloriser ces parcours d'animation qui donnent la possibilité, selon les narrateurs, de développer ces habiletés sociales et de comportement de manière différente que dans d'autres espaces, notamment au sein des séjours collectifs qui induisent départ et donc éloignement de sa propre vie quotidienne. Notons que le Céreq précise que *« Les compétences transversales ont longtemps été appréhendées comme des savoirs invisibles que l'école, comme le marché du travail, requièrent et considèrent bien souvent comme allant de soi. »* Cette idée que ces compétences sociales seraient innées et/ou acquises simplement en se retrouvant au sein d'un groupe apparaissait dans le discours de certains parents, dans l'enquête menée par l'Ovlej sur la notion de vivre-ensemble au sein des accueils collectifs de mineurs[30]. Serait-ce là une première piste d'explication pour expliquer le regard parfois porté sur l'animation, centré sur la dimension ludique et « oubliant » le rôle joué par ces accueils dans le développement personnel des jeunes, qu'ils fréquentent les accueils ou qu'ils les encadrent ?

Une expérience de vie pouvant avoir des effets sur les trajectoires des individus

Les effets d'une pratique d'animation, dans un cadre occasionnel, vont bien au-delà de cette question des compétences. Cette pratique, souvent associée à un « job d'été » et/ou à la possibilité d'avoir une première expérience de vie professionnelle, se révèle finalement plus comme une expérience de vie que comme un simple emploi destiné aux étudiants. Ces parcours, plus ou moins réguliers en termes de temporalité de pratiques, plus ou moins denses en termes d'encadrement, plus ou moins longs en termes d'années, sont vécus par tous comme des occasions de sociabilités et donnent accès à de nouvelles sociabilités. La dimension humaine est forte. Les rencontres racontées renvoient à diverses dimensions : amicale déjà, le développement de réseaux, des rencontres qui vont permettre de se questionner, de se dépasser ou de s'engager. Cette dimension humaine se traduit également par l'attention portée aux individus, que ce soit au travers de la place que l'on souhaite donner aux

[30] Natacha Ducatez - Ovlej, *De l'intérêt du vivre-ensemble par les accueils collectifs de mineurs – Expériences et compétences acquises selon les jeunes et leurs parents*, CNAF, coll. « Dossier d'étude » n°222, 2021.

enfants, à ce que l'on souhaite leur apporter, ou encore à l'importance accordée au partage de savoirs et d'expériences, à la notion de transmission.

Pour certains, ces parcours d'animation auront des effets sur les trajectoires de vie : par des changements d'études ou de vie professionnelle, par des ouvertures de possibles non imaginés auparavant, par des « naissances » d'engagement et par des pratiques bien plus longues que ce qui été prévu au départ. Nous ne sommes néanmoins pas en capacité, par cette étude qualitative, de mesurer la part des personnes passant par l'animation occasionnelle qui verraient s'inscrire ces changements de trajectoires dans leurs parcours de vie. Peut-être ne s'agit-t-il que d'une minorité ?

Pour autant, les parcours d'animation peuvent également avoir des effets sur la manière de penser, sans pour autant que ces transformations induisent des changements de trajectoires de vie, du moins en termes d'actions. Ainsi, les narrateurs nous racontent notamment le décalage perçu entre l'image qu'ils pouvaient avoir de l'animation et ce qui sera vécu sur le terrain au travers de ces parcours d'animation.

Une méconnaissance de ce qu'est l'animation ?

Dans un parcours d'animation occasionnelle, la notion de plaisir est particulièrement importante. Elle renvoie évidemment à la forte dimension ludique associée aux ACM, qui s'inscrivent sur le temps libre et le temps des vacances des jeunes, temps qui est donc associé à une notion de bien-être sans ou avec peu de contraintes. L'objectif premier de tous, parents, enfants, équipes d'encadrement, est que les jeunes s'amusent et passent un bon moment. Cette notion de plaisir ne se restreint néanmoins pas seulement au public accueilli. Il est en effet important, pour les encadrants, qu'ils prennent eux aussi du plaisir dans cette pratique. Et celui-ci peut provenir de diverses « sources » : une fonction qui permet de prolonger l'enfance par la mise en œuvre d'activités pour les plus jeunes, qui permet, pour certains, de voyager ; le plaisir des enfants que l'on reçoit ; les rencontres amicales ; la sensation de s'enrichir, de « grandir »…

Dans l'image de l'animation, cette notion de plaisir éclipse les « autres réalités » du terrain. Nous l'avions vu dans l'étude sur le vivre-ensemble, les parents dirigent leurs premières attentes sur cette notion et ce n'est qu'une fois qu'ils seront rassurés sur le bien-être de leurs enfants qu'ils auront la possibilité de percevoir la dimension éducative portée par de nombreux ACM. Rappelons également que, n'étant pas les premiers acteurs de ces expériences de vie collective, leurs perceptions de ces accueils n'est que partielle. Elle se dessine au travers des paroles rapportées par les enfants et par les équipes, ainsi que par leurs propres centres d'intérêts. Dans cette nouvelle enquête, beaucoup des narrateurs nous racontent que l'expérience sur le terrain leur a permis de se rendre compte que la pratique de l'animation était bien plus qu'une simple mise en œuvre d'activités pour amuser les plus jeunes. Nous avons ainsi mis en exergue, dans ce rapport, la notion d'accompagnement.

En 2012, Véronique Bordes écrivait, sur la notion d'engagement [31]:

« Si l'engagement a été travaillé du point de vue sociologique, l'accompagnement reste un mot étudié récemment, dans les années 1990 […] L'accompagnement n'est pas un mot stabilisé dans ses définitions ou ses usages. Parmi les différents termes associés à l'accompagnement : mentoring, coaching, sponsoring, tutorat, conseil, parrainage, compagnonnage, je choisis, ici, de m'intéresser plus

[31]« Quel engagement pour les jeunes aujourd'hui ? », in *Animation volontaire et engagement éducatif des jeunes*, JPA, pp. 25-31

particulièrement à ce dernier. En effet, le mot compagnonnage livre l'idée d'apprendre, de pratiquer, de transmettre, trois actions fortement présente lors de mes observations de terrain. De plus, nous sommes là dans l'idée non pas d'intervenir « sur », mais bien d'être dans une relation « avec », les compagnons étant des pairs. Cette notion de compagnonnage est intéressante, car elle amène l'idée que les jeunes peuvent s'engager par transmission entre pairs. »

La notion de transmission est particulièrement citée par les narrateurs de cette enquête, que ce soit envers les jeunes encadrés, ou entre pairs : stagiaires BAFA, animateurs, directeurs.

Ces résultats interrogent, d'une part sur la question de l'image de l'animation : comment faire connaître les diverses dimensions de cette pratique au-delà de la question du plaisir ? Et cela que ce soit pour les familles qui inscriront, ou pas, leurs enfants dans ces accueils, et pour les futurs animateurs qui n'auraient alors plus à « attendre » d'être sur le terrain pour découvrir que l'animation ne peut se résumer à l'amusement et au plaisir. Ces notions d'accompagnement, notamment des enfants ; de transmission, de valeurs, de passion, de savoirs et de pratiques ; tout comme celle de partage de savoirs et d'expériences, autorisant ainsi tout un chacun à transmettre (quel que soit son statut, son âge ou son expérience), ne seraient-elles pas à faire connaître et à valoriser ?

Un engagement qui se joue au travers de deux dimensions : développement personnel et utilité sociale

Au travers des divers axes d'analyses présentés dans ce rapport, se dessine l'image d'une pratique occasionnelle qui, par sa diversité, sa richesse, sa complexité et la confusion et/ou le flou qui entourent sa définition (en termes de pratique, de contrat, d'expérience ou d'objectifs) ne peut se traduire qu'au travers du simple et unique terme « d'animation ». En effet, il ne s'agit pas simplement de « donner vie » (comme l'indique le CNRTL[32] pour définir le terme animer) à une vie collective entre pairs et à des activités destinées à un public de mineurs. La pratique de l'animation pourra avoir des conséquences tant sur le public encadré (comme l'ont montré les résultats de l'étude sur le vivre-ensemble en ACM) que sur le public d'encadrants occasionnels.

Les effets attendus et/ou produits envers les enfants et les adolescents encadrés au sein des divers types d'accueils collectifs s'inscrivent dans le cadre d'objectifs éducatifs définis par certains organismes et certaines équipes pédagogiques ou, de manière plus individuelle, par certains animateurs et directeurs. Ces objectifs font écho à la notion d'engagement, dans l'idée où cette notion est définie par une ou des actions qui auront des conséquences sur la société.

Pour autant, ce terme « engagement » ne revêt pas la même définition pour tous. Ainsi, sur des pratiques et des choix d'action similaires, certains se définiront comme engagés lorsque d'autres n'utiliseront pas ce mot. Qu'elle que soit les termes utilisés par les narrateurs pour se définir et/ou définir cette forme d'action ciblée sur les plus jeunes, deux logiques se cumulent dans ces parcours d'animation réalisés durant le temps libre des individus. L'une collective donc, d'utilité sociale, l'autre individuelle, de développement personnel et de plaisir pris à pratiquer.

Pour les acteurs qui ont acceptés de se raconter dans le cadre de cette enquête, ces deux logiques semblent indissociables. Elles ne vont, pour autant, pas se construire de la même manière, ni dans les mêmes temporalités. Plusieurs des narrateurs nous expliquent ainsi que cette notion d'engagement

[32] Centre national de ressources textuelles et lexicales : https://www.cnrtl.fr/definition/animer

(qu'elle soit ou non nommée par ce terme) n'étant pas présente à leur entrée dans la pratique de l'animation. Elle s'est ainsi formée et structurée au fur et à mesure de leur parcours. Il peut alors être compliqué de comprendre le Contrat d'engagement éducatif (CEE) signé avec l'organisateur sur les débuts du parcours, cette notion d'engagement n'étant pas conscientisée par de nombreux jeunes animateurs. L'animation n'étant effectivement pas perçue, à cette « entrée », comme pouvant jouer un rôle éducatif auprès du public encadré.

Quels enjeux à mieux faire connaître les parcours d'animation occasionnelle ?

Le choix d'une méthodologie par récit de vie a certainement permis d'aller plus loin dans l'analyse des expériences des animateurs et directeurs occasionnels, voire de mettre à jour des axes qui n'auraient pas forcément été enquêtés autrement.

Les résultats de ce rapport semblent montrer l'importance d'accompagner les jeunes qui s'investissent dans cette pratique occasionnelle. Elle peut en effet déstabiliser tant par la responsabilité qui incombe aux jeunes animateurs, au regard de l'encadrement de mineurs, que par les remises en question et réflexions qui voient le jour au cours des diverses expériences et rencontres. Si cette « déstabilisation » peut permettre à certains de s'ouvrir à de nouveaux possibles et d'acquérir ou de développer de nombreuses habiletés sociales, on peut néanmoins se demander si elle ne pourrait pas en « effrayer » d'autres ?

L'importance de l'accompagnement se joue également dans la découverte et la reconnaissance de la dimension éducative portée et mise en œuvre par de nombreux accueils collectifs de mineurs. La notion d'engagement envers les plus jeunes passe par cette connaissance. Elle ne peut pas être comprise au travers d'un regard centré spécifiquement sur une expérience professionnelle, bien que ponctuelle. D'autant plus que cette perception au travers de la dimension professionnelle amène alors la question de la rémunération ou plutôt, dans le cadre du CEE, d'un sentiment de dévalorisation financière au regard de l'investissement nécessaire pour mener à bien cette mission d'encadrement.

La perception d'un manque de reconnaissance envers cette pratique occasionnelle se cristallise aujourd'hui, dans les discours, sur cette dimension financière. Celle-ci s'inscrit dans un contexte économique et social où les inégalités sont nombreuses. La réalité économique de certains jeunes se traduit par une recherche de ressources financières nécessaires à la vie quotidienne, à laquelle la pratique de l'animation occasionnelle ne peut que difficilement répondre. Pour autant, ce manque de reconnaissance devrait peut-être également être observé au regard de tout ce qui se joue dans ces parcours d'animation.

Comme le montre cette étude, les jeunes qui s'y engagent sur un temps relativement long traduisent l'investissement que cette pratique demande : par le temps offert, la fatigue à gérer, la recherche de pratiques pertinentes au regard des objectifs recherchés, les remises en question nécessaires et constantes, le développement de compétences spécifiques, l'attention portée à l'humain… Or, l'image que leur renvoie parfois la société est celle d'un « job d'été » que beaucoup pourrait occuper, parce qu'il est parfois perçu comme facile de s'occuper d'enfants, encore plus de les amuser.

La reconnaissance attendue ne se joue ainsi certainement pas uniquement au travers de la dimension financière. Le sentiment d'utilité offre une certaine forme de reconnaissance. La « mise en action », pour tendre vers des valeurs qui leurs sont essentielles et/ou vers une transformation de la société (à une plus ou moins grande échelle), apporte certainement une motivation à agir et/ou un sentiment de nécessité. Pour autant, ces sentiments qui émanent plutôt de l'individu, ne reflètent pas une

reconnaissance de la part de la société, de leurs actions et de leur investissement. Certains narrateurs traduisent ainsi l'idée que la pratique de l'animation ne serait pas reconnue « à sa juste valeur ».

La compréhension de ce que peut apporter l'animation aux mineurs encadrés semble intimement liée à la (re)valorisation des fonctions d'animateurs et de directeurs occasionnels. L'investissement de ces jeunes encadrants, la place qu'ils souhaitent occuper dans la société par cette pratique, le regard qu'ils portent sur la jeunesse gagnent à être mieux connus, notamment des parents. Si la dimension éducative envers les mineurs n'est pas présente, selon les dires des narrateurs, au sein de l'ensemble des ACM, il semble néanmoins que, quels que soient les objectifs des organisateurs, une expérience en tant qu'animateur permettra de développer certaines compétences (ne serait-ce qu'en termes de responsabilisation, d'adaptation ou d'ouverture à l'autre).

Bibliographie

Bacou M., *Le brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur-animatrice (BAFA). Quels effets sur les parcours d'engagement et d'autonomie des jeunes ? Revue de littérature*, INJEP Notes & rapports/Revue de littérature, décembre 2017.

Barbe M., Bourdon D., Bruel L., Rouquette E., *Animation volontaire et engagement éducatif des jeunes : Quel engagement éducatif ? Quels apports et réinvestissements en retour ? Quel accompagnement ?*, JPA, Les conférences de la JPA n°11, décembre 2012.

Berthaud J., *Le rôle des compétences transversales dans les trajectoires des diplômés du supérieur*, Céreq, Bref n°408, 2021.

Bertaux D., *Le récit de vie – 4e édition*, Armand Colin, coll. « 128 Tout le savoir », 2016.

Bourdieu P., *L'illusion biographique*, Actes de la recherche en sciences sociales, n° 62-63, 1986.

Brice Mansencal L., Coulange M., Maes C., Müller J. (CREDOC), *Baromètre DJEPVA sur la jeunesse 2020*, avec la collaboration de Baillet J., Guisse N., Hoibian S., Jauneau-Cottet P., Millot C., INJEP, Notes & rapports/rapports d'étude, 2020.

Moeneclaey J., *Le Bafa et les jeunes – Etude évaluative*, CNAF, Dossier d'étude n°196, 2017.

Monforte I., *Devenir aujourd'hui animateur ou directeur occasionnel en centres de vacances et de loisirs*, CNAF, Dossier d'étude n°77, 2006.

Orofiamma R., « Les figures du sujet dans le récit de vie. En sociologie et en formation », Caisse nationales des Allocations familiales, Informations sociales n°145, 2008, pp. 68-81.

Pruvost G., « Récit de vie », *in* Paugam Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 38-39.

Références pour Reinert (méthode d'analyse Iramuteq)

Une méthode de classification descendante hiérarchique : Application à l'analyse lexicale par contexte, Cahiers de l'Analyse des Données, 1983, 3, 187-198.

Classification descendante hiérarchique et analyse lexicale par contexte : Application au corpus des poésies d'A. Rimbaud., Bull. de Méthodo. Sociol., 1987, 13, 53-90.

Une méthode de classification des énoncés d'un corpus présentée à l'aide d'une application, Cahiers Analyse des Données, 1990, 1, 21-36.

Annexes

Les « parcours d'animation » des animatrices et animateurs interrogés

Note : les initiales ont été attribuées sans aucun lien avec les prénoms ou noms des personnes qui ont acceptées de participer à l'enquête par récit de vie. Les résumés suivants ne portent que sur les « parcours d'animation » et ne font pas, ou peu, mention des perceptions et représentations des narrateurs quant à leur pratique de l'animation.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueils de loisirs, séjours collectifs et classes découvertes.
En tant qu'animatrice (future directrice).

30 ans, en recherche d'emploi.
Pratique toujours.

C. a 30 ans et est actuellement en recherche d'emploi.

Elle ne fréquente quasiment pas les ACM durant son enfance. Elle s'inscrit à la formation BAFA à 17 ans et explique cela par un « héritage familial ». Ses parents sont instituteurs et ont eux-mêmes encadrés des séjours de vacances dans leur jeunesse. Le frère et la sœur de C. ont également passé leur BAFA.

Une fois le brevet obtenu, elle encadre principalement au sein d'accueils de loisirs l'été, en parallèle de ses études. Cette période dure quatre ou cinq ans. Elle arrête sa pratique à la fin de ses études, pensant qu'elle n'y reviendra pas.

Deux ans plus tard pourtant, elle se tourne de nouveau vers l'animation, dans une période où elle se sent « perdue ». Durant un an, elle encadre principalement des colonies de vacances et quelques classes découvertes. Cette période « de transition » lui permet de réfléchir à ce qu'elle souhaite faire de sa vie tout en l'ancrant dans le moment présent.

Suite à cette expérience, elle se réoriente et passe un DEJEPS qui lui permettra de travailler dans un centre social durant deux/trois ans. Depuis, C. s'est réorientée et est aujourd'hui en recherche d'emploi dans le secteur de la formation. Elle reviendra à l'animation durant l'été 2021, mais cette fois en tant que directrice d'accueils de loisirs et de séjours collectifs.

Pratique dès 16 ans.
Formation BAFA à 18 ans.
Accueils de loisirs, mini-camps et séjours collectifs.
En tant qu'animatrice.

28 ans, indépendante.
Ne pratique plus aujourd'hui, ou exceptionnellement.

F. a 28 ans et occupe une activité sous le statut professionnel d'indépendante (créatrice).

Elle part en colonies de vacances durant toute son enfance et adolescence. Elle pratique l'animation dès 16-17 ans de manière « logique » : l'organisme de séjours qu'elle fréquente propose aux adolescents de prendre plus de responsabilités en accompagnant les animateurs. Dès ses 16 ans, elle économise pour pouvoir s'inscrire à la formation BAFA. Elle en passera une première partie à 18 ans. Faute de moyen financier, elle ne pourra pas la terminer.

En parallèle de ses études, elle encadre donc sans brevet au sein de divers type de structures (accueils de loisirs et mini-camps, séjours de vacances). Au grès des rencontres et des propositions qui lui seront faites, elle animera sous divers types d'engagement/de contrat (bénévolat et CEE).

Quelques années plus tard, elle passe des entretiens pour travailler dans un accueil périscolaire. Il lui est alors demandé de s'inscrire à la formation BAFA (financée par l'employeur) pour pouvoir exercer.

Elle « stoppera » finalement cette expérience d'animation pour se consacrer à son autoentreprise. A défaut d'avoir suffisamment de temps, elle ne pratique quasiment plus l'animation aujourd'hui.

Formation BAFA à 24 ans.
Accueils de loisirs, camps de scoutisme et séjours collectifs.
En tant qu'animatrice. Formatrice BAFA.

27 ans, indépendante.
Pratique toujours.

G. a 27 ans et occupe une activité sous le statut professionnel d'indépendante (graphiste).

Elle fréquente centres de loisirs (dont elle garde un mauvais souvenir) et colonies de vacances durant son enfance. A la fin de l'adolescence, elle décide de prioriser ses études et ne s'inscrit donc à la formation BAFA qu'à la fin de celles-ci, à 24 ans. Elle dispose à ce moment-là de beaucoup de temps libre et décide de l'investir dans la pratique de l'animation occasionnelle avant de se mettre à son compte et de débuter sa vie professionnelle.

Durant un été, elle encadre au sein de divers types d'accueils (colonie de vacances, centre de loisirs, camp scout) en tant qu'animatrice. Elle renouvellera l'expérience sur plusieurs étés, principalement sur des séjours collectifs, et deviendra également formatrice BAFA.

Aujourd'hui, elle encadre toujours des séjours et/ou des accueils de loisirs l'été et fait des formations BAFA le reste de l'année. Elle apprécie de « pouvoir jongler » entre son activité professionnelle et la pratique de l'animation occasionnelle.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueils et camps de scoutisme.
En tant qu'animatrice (future directrice). Administratrice.

20 ans, étudiante.
Pratique toujours.

I. a 20 ans et est étudiante.

Dès ses 9 ans, I. fréquente un mouvement de scoutisme. L'association prend une place importante dans sa vie, notamment à l'adolescence.

Elle s'inscrit à la formation BAFA à 17 ans et l'obtient en un an. La formation est financée par l'association et elle commence à encadrer en tant que bénévole, au sein de l'association, un week-end par mois et trois semaines l'été. Durant ses études, elle continuera à encadrer des camps l'été, toujours en tant que bénévole.

Après une première année en fac de lettres, elle décide de se réorienter en DUT carrières sociales. En parallèle, en 2020, elle devient administratrice au conseil d'administration de l'association.

Durant ces études, elle anime deux chantiers de jeunes bénévoles sur des contrats CEE.

Durant l'été 2021, elle devrait faire sa première direction sur un camp.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueil de loisirs (1) et séjours collectifs.
En tant qu'animateur.

30 ans, indépendant.
Ne pratique plus aujourd'hui (ou exceptionnellement).

J. a 30 ans et occupe une activité sous le statut professionnel d'indépendant (avocat).

Il part en colonies de vacances durant son enfance. L'inscription se fait par le comité d'entreprise d'un de ses parents. L'organisme de séjours propose aux adolescents qui souhaitent devenir animateur le financement de la formation BAFA. J. s'empare de cette opportunité et obtient ainsi le brevet à sa majorité.

Durant ses années d'études, il encadrera chaque été des séjours collectifs (deux fois quinze jours) avec ce même organisme.

A son entrée dans la vie active, J. stoppera cette activité, faute de trouver le temps nécessaire à y consacrer (peu de congés, une vie de couple). Il est néanmoins régulièrement recontacté par des personnes avec qui il a pu exercer. Exceptionnellement, il peut répondre favorablement à ces demandes. Ainsi, deux ans après l'arrêt de cette activité, il encadrera un accueil de loisirs lors de vacances d'automne et, durant l'été 2021, il encadrera de nouveau un séjour collectif.

Formation BAFA à 26 ans.
Séjours collectifs et classes découvertes.
En tant qu'animatrice.

28 ans, en apprentissage.
Pratique toujours.

K. a 28 ans et est actuellement en apprentissage (comptabilité).

Durant son enfance, elle partira plusieurs fois en colonie de vacances, via des inscriptions auprès du comité d'entreprise de son père. Si elle apprécie fortement l'expérience, elle ne s'imagine pas devenir animatrice ayant conscience des responsabilités que cette fonction implique.

A 26 ans, durant une longue période de chômage, elle décide de s'inscrire à la formation BAFA, un ami directeur de colonie lui assurant qu'il la prendra en stage pratique. L'expérience lui plaît particulièrement et elle décide alors d'encadrer des enfants au sein de classes découvertes. Cette pratique durera huit mois et sera suivi d'une saison estivale en séjours collectifs de vacances.

En septembre, elle décidera de reprendre ses études. Elle ne stoppera pas pour autant sa pratique de l'animation, encadrant notamment durant l'été suivant (2021) des enfants en séjour collectif.

Formation BAFA à 17 ans.
Séjours collectifs et classes découvertes.
En tant qu'animatrice.

32 ans, salariée.
Pratique toujours, irrégulièrement.

L. a 32 ans et est salariée (assistante d'éducation) et indépendante (ostéopathe).

Durant toute son enfance, elle partira en colonie de vacances, souvent avec la même association. Ces expériences lui donneront envie de devenir animatrice, au travers notamment du lien qui se créé entre colons et encadrants.

A 17 ans, elle s'inscrit ainsi à la formation BAFA et commence à encadrer des enfants en séjour collectif et en classe découverte. Pendant cinq ans, durant ses études, elle encadrera des jeunes en colonies de vacances à chaque période de vacances. Elle pratiquera en tant qu'animatrice ou en tant qu'adjointe.

A son entrée dans le monde professionnel, elle dispose de moins de jours de congés. Elle continue pour autant de pratiquer l'animation dès qu'elle le peut durant 2/3 ans.

Elle sent alors qu'elle souhaite s'investir d'une manière différente dans le domaine éducatif et suit une formation de monitrice-éducatrice, en parallèle de sa première activité professionnelle (ostéopathie). Elle a aujourd'hui fait le choix de cumuler deux emplois, tout en continuant l'animation lorsqu'elle en a le temps et l'énergie.

Formation BAFA à 19 ans.
Accueils de loisirs et mini-camps.
En tant qu'animatrice.

26 ans, en attente d'une reprise d'étude.
Ne pratique plus aujourd'hui.

M. a 26 ans et est actuellement sans emploi, dans l'attente d'une reprise d'étude.

M. fréquente peu les accueils collectifs de mineurs durant son enfance, mais découvre ce « monde » par son père qui exerce en tant que directeur d'accueils de loisirs et d'autres structures d'animation.

A 19 ans, M. s'inscrit à la formation BAFA appréciant ce qu'elle perçoit du monde de l'animation. Suite à l'obtention du brevet, elle encadre des enfants en accueils de loisirs (et mini-camps), durant diverses périodes de vacances. Elle exerce souvent dans des centres dirigés par son père, en tant qu'animatrice ou adjointe.

A son entrée dans la vie active, à 24 ans, et suite à un déménagement, elle stoppera cette activité. Ses études ne l'ayant pas convaincu, son entrée dans le monde professionnel ne se fera pas au travers d'un emploi tel qu'imaginé. Elle se questionne pendant un an sur le métier qu'elle souhaite réellement exercer et découvre alors qu'elle pourrait travailler dans le champ de l'animation, d'une manière pérenne et non pas occasionnelle. Elle décide alors de s'orienter vers une reprise d'étude, en DEJEPS.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueil de jeunes (1) et séjours collectifs.
En tant qu'animatrice (future directrice). Formatrice BAFA.

21ans, étudiante.
Pratique toujours.

S. a 21 ans et est étudiante.

Durant son enfance, elle fréquente un mouvement de scoutisme et, à l'adolescence, partira trois ou quatre fois en colonie de vacances. S. précise également qu'elle vient d'une famille nombreuse et que sa mère a été animatrice en colonie de vacances durant sa jeunesse.

A 17 ans, S. décide de s'inscrire à la formation BAFA et fait son stage pratique dans un accueil de jeunes. Elle partira ensuite tous les étés, pour encadrer des jeunes en colonie de vacances. Elle pratiquera également sur certaines périodes de « petites vacances ».

Son parcours dans l'animation se poursuit également au travers d'autres fonctions. A 19 ans, elle a sa première expérience en tant que formatrice BAFA, qu'elle poursuivra sur l'année 2020.

En septembre 2020, elle arrête ses études pour débuter une « année de transition ». Elle stoppe alors la pratique de l'animation par manque de temps. Durant le premier semestre 2021, elle passe néanmoins sa première partie du BAFD. Elle souhaite aujourd'hui reprendre ses études, sur un DUT animation socioculturelle.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueils de loisirs et séjours collectifs.
En tant qu'animatrice (future directrice). Formatrice BAFA.

22 ans, étudiante.
Pratique toujours.

T. a 22 ans et est étudiante.

Depuis ses 3 ans, T. fréquente les accueils de loisirs durant les périodes de vacances.

A 17 ans, à la recherche d’un petit job, elle s’inscrit à la formation BAFA sur les conseils de sa belle-mère qui a elle-même encadré des accueils collectifs dans sa jeunesse. La formation sera financée par ses parents.

Durant ses diverses expériences d’animation, elle encadrera des enfants en séjours collectifs et en accueils de loisirs (au sein de centres sociaux) et deviendra également formatrice BAFA. En 2021, elle entame une formation BAFD (financée par une association avec laquelle elle travaille).

Ces diverses expériences, en parallèle de ses études, la font réfléchir sur sa future voie professionnelle. Elle changera ainsi de « trajectoire scolaire », afin de pouvoir se réaliser dans un futur métier qui lui permettra de travailler pour les enfants (champ de l’intervention sociale).

Formation BAFA à 17 ans.
Séjours collectifs.
En tant qu'animatrice.

24 ans, étudiante.
Ne pratique plus aujourd'hui.

U. a 24 ans et est étudiante.

Durant son enfance, U. part souvent en colonie de vacances. Elle explique que ses frères et sœurs passent tous leur BAFA et qu’une de ses sœurs l’incitera à faire de même. C’est ainsi qu’à 17 ans, elle s’inscrit à la formation, décrivant cela comme une « suite logique » à son parcours.

Elle fait son stage pratique en colonie de vacances et, l’été suivant, encadre de nouveau des jeunes en colos avec le même organisateur. Ces deux premières expériences sont vécues comme très positives.

A 19 ans, elle encadre pour la troisième fois, en colonie durant la saison estivale. Cette nouvelle expérience s’avérera très compliquée à vivre, non pas avec les jeunes mais avec la personne responsable du séjour. Cette expérience relationnelle douloureuse lui fera remettre en question sa « passion » pour l’animation. Elle décidera de ne plus encadrer d’accueils collectifs.

Les « parcours d'animation » des directrices et directeurs interrogés

Note : les initiales ont été attribuées sans aucun lien avec les prénoms ou noms des personnes qui ont acceptées de participer à l'enquête par récit de vie. Les résumés suivants ne portent que sur les « parcours d'animation » et ne font pas, ou peu, mention des perceptions et représentations des narrateurs quant à leur pratique de l'animation.

Pratique dès 16 ans.
Formation BAFA à 17 ans.
Accueils de loisirs, séjours collectifs, séjours adaptés et classes découvertes.
En tant qu'animatrice et directrice.

25 ans, étudiante.
Pratique toujours .

A. a 25 ans et est étudiante.

Elle fréquente accueils de loisirs et mini-camps durant son enfance. A l'adolescence, elle participe, avec des amis, à la création d'un « club ados ». A 16 ans, n'ayant pas encore l'âge pour s'inscrire au BAFA, elle devient aide-animatrice, bénévolement, pendant un mois, en accueil de loisirs.

A 17 ans, elle s'inscrit à la formation BAFA. L'été suivant, après l'obtention de son Bac, elle décide d'encadrer des enfants en colonie de vacances. Expérience qu'elle renouvellera sur les périodes estivales.

Au sein d'un séjour, elle fait la connaissance d'une personne qui pratique l'animation dans un cadre saisonnier, en exerçant à la fois dans des séjours collectifs de vacances et des classes découvertes. Ses études post-bac ne lui convenant pas, elle décide alors d'intégrer l'équipe d'animation d'une collectivité qui organise des séjours scolaires.

Durant trois ans, la pratique de l'animation devient professionnelle puisqu'elle devient son unique activité. A 22 ans, elle décide de reprendre ses études pour devenir professeur des écoles, ayant été séduite par la dimension éducative qu'elle a pu mettre en œuvre notamment au sein des séjours scolaires.

En parallèle de cette reprise d'étude, et suite à des expériences en tant qu'adjointe, elle s'inscrit à la formation BAFD. A 25 ans, en fin d'étude, elle imagine continuer la pratique de l'animation dans un cadre occasionnel, en parallèle de son futur métier de professeur.

Formation BAFA à 18 ans.
Séjours collectifs et classes découverte.
En tant qu'animatrice et directrice.
Formatrice BAFA.

24 ans, en recherche d'emploi.
S'oriente aujourd'hui vers une pratique professionnelle.

B. a 24 ans et est actuellement en recherche d'emploi.

Durant son enfance, elle fréquente les accueils de loisirs durant les vacances. Ces expériences lui plaisent et lui donne envie de devenir animatrice. Elle part en colonie de vacances à deux reprises, ce qui vient renforcer cette envie.

A 17 ans, alors qu'elle souhaite s'inscrire à la formation BAFA, sa mère s'y oppose, pensant que ce brevet ne permet pas de travailler. B. se tourne donc vers des petits jobs qui ne lui plaisent pas. L'été suivant, de nouveau à la recherche d'un emploi, elle rencontre une animatrice qui l'incite à passer son BAFA. Ce qu'elle fera durant l'été, découvrant par cette même occasion le secteur associatif.

Cette première expérience lui donnera envie de changer de voie professionnelle pour se diriger vers l'événementiel. Elle terminera néanmoins sa première licence avant de changer sa trajectoire pour s'orienter vers la communication.

Durant ses études, elle encadre, l'été, des jeunes en colonies de vacances. A 20 ans, elle poursuivra également cette expérience par des classes découvertes durant deux mois. A 22 ans, elle suit une formation BAFD et devient ainsi directrice.

Au fur et à mesure des années et de ses diverses expériences dans un cadre occasionnel, l'envie de faire de l'animation sa principale activité professionnelle apparaît et se précise. A 23 ans, une fois son Master en poche, elle décide donc de se lancer dans cette voie, différente de celle de son parcours scolaire. La crise sanitaire viendra freiner cette envie. B. en profitera néanmoins pour devenir formatrice BAFA.

♂

Pratique dès 16 ans.
Formation BAFA à 17 ans.
Accueils de loisirs et séjours collectifs.
En tant qu'animateur et directeur.

26 ans, salarié.
Pratique toujours.

D. a 26 ans et est salarié (collaborateur parlementaire).

D. n'a que peu fréquenté les accueils collectifs de mineurs dans son enfance. A l'adolescence, il participe à un projet de solidarité internationale porté par une maison de jeunes dans laquelle sa mère est investie bénévolement. La structure propose aux jeunes de 16 ans qui le souhaitent de faire un stage dans l'accueil de loisirs porté par l'organisation puis, potentiellement, de financer la formation BAFA l'année suivante. D. se saisit de cette opportunité.

Il suit donc la formation BAFA à 17 ans. Une fois son brevet en poche, en parallèle de ses études supérieures, il décide d'une part de travailler avec la même structure les étés suivants, en accueils de loisirs ; d'autre part, d'élargir son expérience aux séjours collectifs, qu'il encadre lors des « petites vacances ».

Dès 19 ans, il devient adjoint et, à 21 ans, s'inscrit à la formation BAFD. A son entrée dans la vie active, à 23 ans, il décide de ne pas arrêter sa pratique occasionnelle et continue à encadrer des séjours l'été.

♀

Pratique l'animation dès l'adolescence.
Formation BAFA à 17 ans.
Accueil de loisirs (1), séjours collectifs et séjours adaptés.
En tant qu'animatrice et directrice.

Salariée.
Pratique toujours

E. est salariée (domaine pénitencier).

Durant son enfance, E. fait de l'équitation. A l'adolescence, ses parents n'ont plus les moyens de continuer à financer cette activité. E. propose alors ses services à un poney-club en échange de cours. C'est au travers de cette expérience qu'elle découvre l'animation, par l'accueil de groupes au sein de la structure.

A 17 ans, le responsable du poney-club lui propose de passer son BAFA, en finançant la première partie de la formation. Elle accepte et fait son stage pratique en accueil de loisirs. Cette expérience ne lui plaît pas. L'été suivant, elle décide néanmoins d'encadrer des jeunes en colonie de vacances. Cette nouvelle pratique la séduit et fait écho à son envie de devenir professeur.

Durant ses études supérieures, elle pratique l'animation en séjour collectif pendant ses vacances, en cherchant la diversité, tant sur les tranches d'âges que sur les publics. La rencontre du public en situation de handicap lui fera opérer un changement de trajectoire dans ses études. Elle se réoriente ainsi vers une école d'assistantes sociales.

Après l'obtention de son diplôme et à son entrée dans la vie active, elle décide de continuer à pratiquer l'animation durant ses vacances. Après plusieurs expériences en tant qu'adjointe, elle passe son BAFD en 2020.

♂ Pratique dès 21 ans.
Formation BAFA à 24 ans.
Séjours collectifs.
En tant qu'animateur et directeur.
Formateur BAFA.

28 ans, stagiaire de la formation continue.
Pratique toujours. ⊕

H. a 28 ans et est stagiaire de la formation continue (éducateur spécialisé).

Durant son enfance, H. a fréquenté un mouvement de scoutisme pendant 5/6 ans. Ce n'est néanmoins pas cela qui l'amène à pratiquer l'animation. Il perçoit la pratique de l'animation en séjours collectifs au travers de l'expérience de certains de ses proches. C'est leurs retours d'expériences qui lui donneront envie de tester.

A 21 ans, il commence ainsi à encadrer des jeunes en séjour collectif, sans avoir le BAFA. Durant trois ans, il encadrera avec le même organisme qui accueille principalement des jeunes issus de foyers ou de familles d'accueils.

Suite à ces expériences, il ressent une curiosité et une envie à « être formé » et s'inscrit ainsi, à 24 ans, à la formation BAFA. Une fois le brevet obtenu, et fort de ses trois années d'expériences, il suivra une formation pour devenir formateur.

A 26 ans, c'est la formation BAFD qu'il suivra, pour devenir directeur. En parallèle, et en écho à ses diverses pratiques, il entame une reconversion professionnelle pour devenir éducateur spécialisé.

♂ Formation BAFA à 17 ans.
Séjours collectifs.
En tant qu'animateur et directeur.
Formateur BAFA.

23 ans, salarié.
Ne pratique plus aujourd'hui (pause). ⊗

N. a 23 ans et est salarié (ingénieur informatique).

Durant son enfance, N. part quelques fois en colonies de vacances mais, étant assez solitaire, n'apprécie pas particulièrement ces expériences collectives.

A 17 ans, ayant la volonté de trouver un petit job d'été, sa mère lui conseille de passer son BAFA. Il le valide en moins d'un an et encadre ses premières colonies avant d'être majeur.

En parallèle de ses études supérieures, il exercera la fonction d'animateur durant les vacances estivales. Après trois étés, il devient formateur BAFA, poussé au départ par une amie directrice de colo. Il alternera alors entre les fonctions d'animateur et de formateur.

En 2020, à 22 ans, il s'inscrit à la formation BAFD et encadre deux séjours en tant que directeur stagiaire. La crise sanitaire ne lui permet pas de faire son approfondissement.

N. décide de faire une « pause » dans sa pratique en 2021, du fait de contraintes professionnelles qui ne lui permettront pas d'avoir suffisamment de temps pour encadrer de nouveaux séjours. Pour autant, il souhaite reprendre cette pratique dès qu'il le pourra.

Pratique dès 16 ans.
Formation BAFA à 17 ans.
Accueils de loisirs et séjours adaptés.
En tant qu'animatrice et directrice.
Formatrice.

24 ans, étudiante et intérimaire.
Pratique toujours.

O. a 24 ans et est étudiante et intérimaire (assistante administrative).

O. n'a jamais fréquenté d'accueils collectifs de mineurs dans son enfance. Elle entre dans l'animation à 16 ans, suite à une proposition de son frère qui exerce dans ce domaine et a besoin d'aide sur l'organisation d'un week-end. Cette première expérience lui plaît et elle décide de la renouveler. Il s'agit alors de week-ends bénévoles, organisés pour des enfants en situation de handicap.

A 17 ans, elle s'inscrit à la formation BAFA et fait son stage pratique sur un séjour adapté. Durant ses années « étudiante », elle consacre toutes ses vacances à la pratique de l'animation. Elle alterne alors le type d'accueils : durant les petites vacances, elle encadre des enfants en accueils de loisirs et, l'été, elle part durant un mois sur des séjours adaptés, organisés pour des mineurs en situation de handicap mental.

En 2017, à 20 ans, elle part en Irlande pendant huit mois et stoppe donc sa pratique de l'animation. Pour autant, elle profite de cet arrêt pour travailler sur un projet de direction qu'elle met en place à son retour en France, durant l'été 2018.

Suite à cette expérience à l'étranger, elle reprend ses études et, en parallèle, sa pratique de l'animation occasionnelle en tant qu'animatrice ou directrice, selon les périodes. Elle occupera également des fonctions de formatrice.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueil de loisirs (1) et séjours collectifs.
En tant qu'animateur et directeur.
Formateur BAFA et responsable de formation. Administrateur.

28 ans, fonctionnaire.
Pratique toujours (formation).

P. a 28 ans et est fonctionnaire (professeur).

Durant son enfance, P. n'a eu « ni voyage scolaire, ni colo, ni centre de loisirs ».

A 17 ans, cherchant un petit job d'été, il décide de s'inscrire à la formation BAFA pour travailler dans un accueil de loisirs proche de son domicile. Il vivra la première session théorique et le stage pratique comme « une claque », la réalité de la pratique venant percuter sa représentation de l'animation.

Un an plus tard, il effectue son stage de perfectionnement et part encadrer des jeunes en colonie de vacances. Ce premier séjour sera « une révélation » et lui donnera envie de travailler dans le domaine de l'éducation.

Il encadrera de nouveau des colonies de vacances les deux été suivants et, en 2014, à 21 ans, s'inscrit en parallèle à la formation BAFD.

Il exercera les étés suivants en tant que directeur et deviendra également formateur, puis directeur de formation. Ces dernières pratiques sont en lien, notamment, avec son nouveau statut de père qui lui demande de modifier son implication pour réussir à concilier vie de famille et animation. P. est également administrateur d'une association œuvrant dans le champ de l'animation.

Pratique dès 16 ans.
Formation BAFA à 17 ans.
Accueils et camps de scoutisme, séjours collectifs.
En tant qu'animatrice et directrice.
Formatrice BAFA. Administratrice

27 ans, salariée.
Pratique toujours (formation).

Z. a 27 ans et est salariée (coordinatrice).

Z. explique qu’elle a toujours souhaité passer son BAFA, d’une part pour travailler avec des enfants, d’autre part pour « leur faire apprendre en s’amusant ».

A 15 ans, elle intègre un mouvement de scoutisme, cherchant à rencontrer de nouvelles personnes et toujours avec cette idée de pouvoir passer le BAFA. Un an plus tard, elle commence à faire de l’animation dans l’association qu’elle fréquente, bénévolement, avant de s’inscrire à la formation BAFA à 17 ans. Le brevet obtenu, elle devient responsable d’unité (responsable d’une tranche d’âge, avec de la coordination d’équipe).

Souhaitant « élargir » son expérience, elle se tourne vers les colonies de vacances durant la période estivale. A 21 ans, suite à l’incitation d’une association, elle suivra la formation BAFD et deviendra directrice. Plus tard, elle s’impliquera dans la vie associative en devenant administratrice d’une des structures au sein de laquelle elle a pu exercer.

Aujourd’hui, sa vie professionnelle ne lui permet plus d’avoir suffisamment de temps pour continuer à encadrer des séjours collectifs. Elle a modifié son implication en devenant formatrice BAFA et continue à s’impliquer en tant qu’administratrice.

Formation BAFA à 17 ans.
Accueils de loisirs, séjours collectifs.
En tant qu'animatrice et directrice.
Formatrice BAFA et directrice de formation.

24 ans, salariée.
Pratique toujours.

R. a 24 ans et est salariée (coordinatrice).

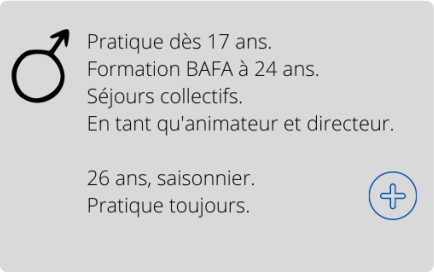
Durant son enfance, R. fréquente les accueils de loisirs sur différentes périodes (périscolaire le soir, mercredi, durant les vacances).

Elle s’inscrit à la formation BAFA à 17 ans, à la recherche d’un petit job. Celle-ci sera financée par ses parents. Elle commence alors par encadrer des enfants en accueils de loisirs.

Après l’obtention de son Bac, ne sachant « pas trop quoi faire », elle va continuer à pratiquer l’animation durant un an, sur du temps périscolaire. Cette expérience lui plaît particulièrement et elle décide alors de s’orienter vers un DUT Carrières Sociales, option « animation sociale et socioculturelle ». Cette formation modifiera sa vision de l’animation, en amenant la notion d’engagement de par, notamment, l’accompagnement social.

Durant ses études, elle devient formatrice BAFA puis, suite à l’obtention de son DUT, elle s’intéresse aux séjours collectifs et décide de s’inscrire à la formation BAFD. A 21 ans, elle encadre donc pour la première fois des jeunes en colonie, en tant qu’animatrice puis directrice. Expérience qu’elle renouvellera les années suivantes. R. évoluera également sur sa fonction de formatrice, en devenant directrice de formation BAFA.

Travaillant aujourd’hui dans le champ de l’éducation nationale, les vacances scolaires lui permettent de continuer à pratiquer l’animation de manière occasionnelle.



V. a 26 ans et est saisonnier.

Durant son enfance et son adolescence, V. part en colonies de vacances avec le comité d’entreprise d’un de ses parents. Appréciant fortement ces expériences collectives, il décide, à 17 ans, de devenir animateur pour ne pas quitter ce monde. Il encadre alors des jeunes en colonies, en parallèle de ses études, durant les vacances d’été.

A 20 ans, il décide d’arrêter ses études qui ne lui plaisent pas et occupe alors un emploi de pion dans un collège, durant un an. Cette période ne lui ayant pas permis de décider vers quel domaine il souhaite s’orienter, il décide de se centrer sur l’animation. Durant 2/3 ans, cette pratique devient son activité principale, au travers de l’encadrement de jeunes en colonies de vacances et en classes découvertes.

Après ces expériences, il change de domaine, ayant de nouveaux projets. Il n’arrête pas, pour autant, de pratiquer l’animation, mais revient sur une pratique occasionnelle.

A 24 ans, il devient directeur de séjour. Aujourd’hui, il pratique l’animation principalement en tant que directeur, lorsqu’il en a le temps, l’envie et au grès des opportunités.

Table des illustrations

Figure 1 - Effectifs de BAFA délivrés au cours des années 2011 à 2019 8
Figure 2 - Effectifs de BAFD délivrés au cours des années 2011 à 2019 9
Figure 3 - Passer le BAFA, pour vous c'est... 13
Figure 4 - Pourquoi ne souhaitez-vous pas passer le BAFA ? 14
Figure 5 - Vous diriez de votre formation BAFA et de la pratique occasionnelle de l'animation que... 16
Figure 6 - Les raisons à "l'entrée" dans la pratique de l'animation occasionnelle 25
Figure 7 - Pratiquer l'animation occasionnelle dans les ACM : quelle définition ? 32
Figure 8 - Divers processus de réflexions s'inscrivent dans les parcours d'animation 41
Figure 9 - Les processus à l'œuvre pour devenir directeur occasionnel 48
Figure 10 - Les différentes formes d'action dans les parcours d'animation occasionnelle 58
Figure 11 - Dendrogramme 72
Figure 12 - Analyse Factorielle des Correspondances 73
Figure 13 - Deux logiques à l'œuvre dans la pratique de l'animation occasionnelle 97

Table des matières

INTRODUCTION **2**

PREMIÈRE PARTIE : Éléments de cadrage (bibliographiques et méthodologiques) **4**

Pourquoi une étude sur l'animation occasionnelle ? **5**

Les enjeux autour de l'animation occasionnelle et des brevets pour la pratiquer **7**

1. Le Bafa et l'animation occasionnelle 7
2. L'animation occasionnelle : des écarts entre l'offre et la demande ? 8
3. Des différences de perceptions : entre « engagement » et « job d'étudiant » 10

Quelques données sur le BAFA et le BAFD **12**

1. Données sur le BAFA 12
   - 1.1. L'image du BAFA chez les jeunes 12
   - 1.2. Les raisons à l'inscription ou à la non-inscription à la formation BAFA 13
   - 1.3. Les inscriptions à la formation BAFA : caractéristiques sociodémographiques des individus 14
   - 1.4. La pratique de l'animation et ses apports 15
2. Données sur le BAFD 16
   - 2.1. Quelle perception des rôles d'un directeur ? 17
   - 2.2. Devenir directeur ? 17
   - 2.3. Les inscriptions à la formation BAFD : caractéristiques sociodémographiques des individus 17

Méthodologie de l'enquête **18**

1. Les objectifs 18
2. Le choix d'une méthodologie qualitative 18
   - 2.1. Qu'est-ce qu'un récit de vie ? 18
   - 2.2. Pourquoi des récits de vie ? 18
3. L'enquête par récits de vie 19
   - 3.1. Les personnes ciblées par l'enquête 19
   - 3.2. La réalisation des récits de vie 20
   - 3.3. L'analyse des entretiens 21

DEUXIÈME PARTIE : Comprendre comment les individus qui pratiquent l'animation de manière occasionnelle vivent cette expérience 23

Pratiquer l'animation occasionnelle : raisons et perceptions 24

1. Une formation, des expériences… et des changements de perception 24

1.1. Entrer dans l'animation occasionnelle avec une perception centrée sur la notion de plaisir 24

1.2. D'une mise en œuvre d'activités pour faire passer un bon moment aux enfants à un accompagnement de l'individu 31

1.3. De la place que l'on donne aux enfants à ce que l'on souhaite leur apporter 37

2. Les parcours dans l'animation occasionnelle et les différentes formes d'actions 44

2.1. Le choix des accueils : des stratégies diverses, propres à chaque individu 44

2.2. Formateur : entre transmission, partage et action pour l'avenir 45

2.3. Directeur : entre création et action pour le présent 48

2.4. Le rôle des « autres » dans les parcours et dans la mise en action 53

2.5. Des formes d'actions différentes selon la fonction ? 57

La pratique de l'animation : quelles expériences et quels apports ? 62

1. L'animation comme occasion pour se (re)trouver 62

1.1. Etre pleinement soi-même 62

1.2. Bénéficier d'un temps pour soi afin de se redéfinir 63

1.3. Se découvrir une nouvelle vocation professionnelle 65

2. L'animation comme occasion pour (se) tester ? 67

3. L'animation comme possibilité d'être « pluriel » et de trouver un équilibre 70

Analyse statistique conclusive 72

TROISIÈME PARTIE : Comprendre en quoi le monde social de l'animation influe sur les individus 75

Quels apprentissages développés par la pratique de l'animation ? 76

1. Encadrer des mineurs : quels effets ? 76

1.1. Entre responsabilisation et nouveau regard sur les enfants 76

1.2. Une affirmation de soi et un apprentissage à échanger 78

2. Travailler en équipe et forte mobilité de ces dernières : quels effets ? 80

2.1. Une ouverture à l'altérité par la confrontation à « d'autres » 80

2.2. « Grandir » en s'enrichissant au contact des autres 82

3. Mettre en œuvre un objectif commun envers des publics divers : quels effets ? 83

3.1. Un développement de la capacité d'adaptation 84

3.2. Un apprentissage à se remettre en question 84

4. Une expérience humaine : quels effets ? 86
4.1. L'accès à de nouvelles sociabilités et un développement des capacités de communication 86
4.2. Un développement de la confiance en soi et en l'autre 87
Plus que des apprentissages, des effets sur les parcours de vie 90
1. La pratique de l'animation occasionnelle : une occasion de créer 90
2. La pratique de l'animation occasionnelle : un accélérateur d'acquisition de compétences ? . 91
2.1. La vie collective comme levier au développement de compétences sociales 92
2.2. D'autres leviers : nouveau rôle social, sociabilité, relation à l'enfant. 94
3. La pratique de l'animation occasionnelle : une occasion de se construire pour demain 95

QUATRIÈME PARTIE : Comprendre les perceptions et le rapport au monde 98
Pratiquer l'animation occasionnelle : quelle définition ? 99
1. La notion de sens au travers de l'utilité et de la mise en action 99
2. Un engagement ? 101
2.1. Quelle définition de l'engagement ? 101
2.2. Engagement et plaisir : deux notions liées dans le cadre d'une pratique occasionnelle 105
3. Un métier ? 111
3.1. Existe-t-il un terme pour définir cette pratique spécifique ? 111
3.2. Par quoi définir un métier ? 112
4. De l'importance de « recevoir » 113
4.1. Une pratique difficilement définissable 113
4.2. Pour quelles raisons la notion de plaisir est-elle si importante ? 114
4.3. Une occasion de s'engager qui se construit notamment par ce que l'on reçoit 116
La perception d'un manque de reconnaissance 118
1. La perception d'un manque de reconnaissance qui se cristallise sur la dimension économique 118
2. Un « engagement » non (re)connu : hypothèses d'explications 120

CONCLUSION 123
Une acquisition de compétences transversales 123
Une expérience de vie pouvant avoir des effets sur les trajectoires des individus 124
Une méconnaissance de ce qu'est l'animation ? 125
Un engagement qui se joue au travers de deux dimensions : développement personnel et utilité sociale 126

Quels enjeux à mieux faire connaître les parcours d'animation occasionnel ? 127

Bibliographie 129

Annexes 130

Les « parcours d'animation » des animatrices et animateurs interrogés 130

Les « parcours d'animation » des directrices et directeurs interrogés 135

Table des illustrations 141

Table des matières 142